



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

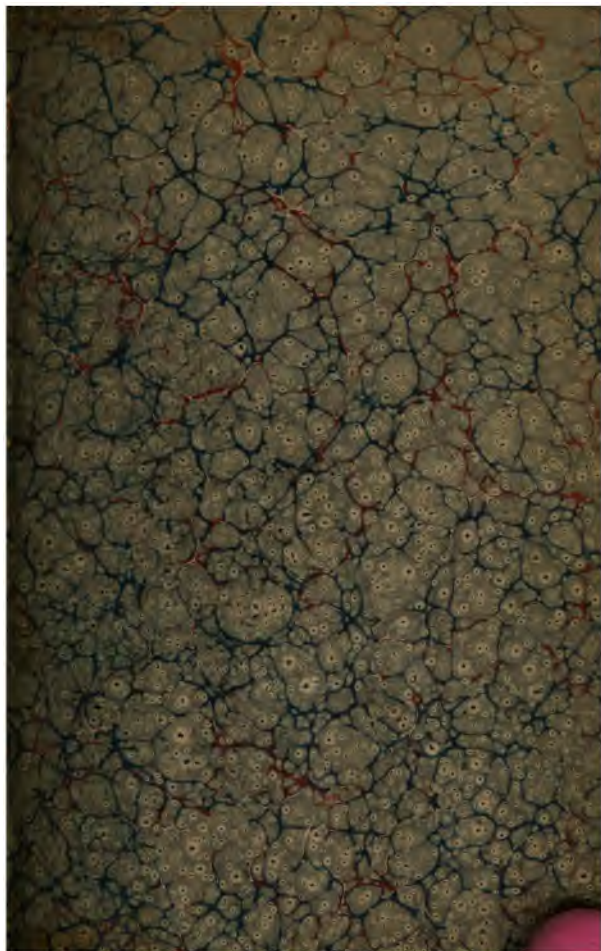
À propos du service Google Recherche de Livres

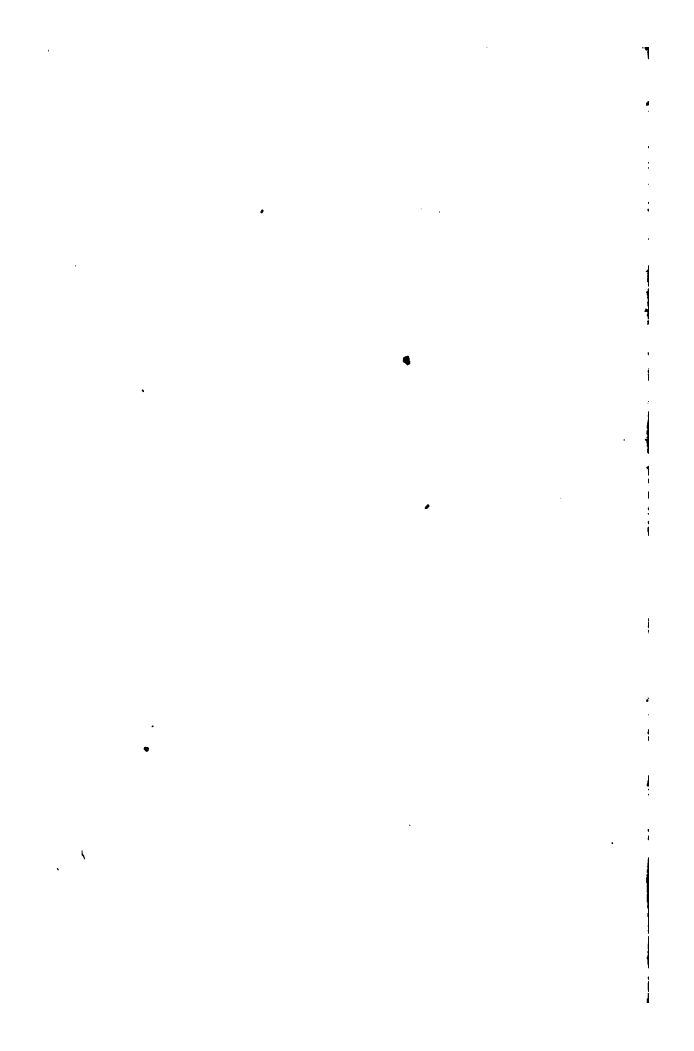
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



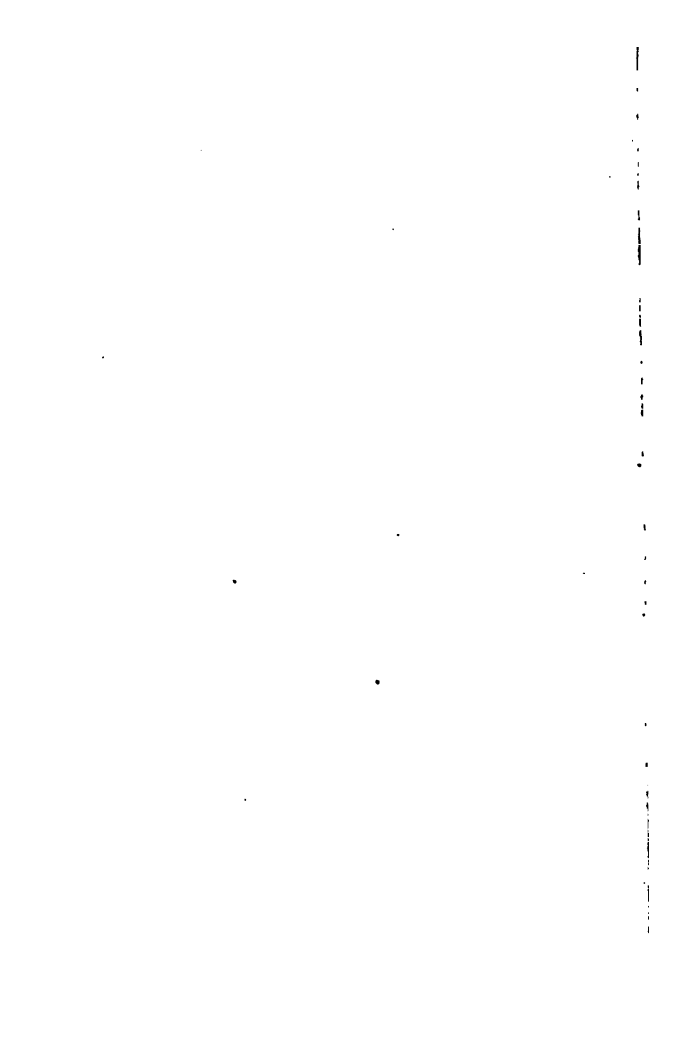
V2. 1851







851



ESPRIT DE VOLTAIRE.

V. Lenoché

BRUXELLES. — TYP. DE J. VANBUGGENHOUDT,
Rue de Schaerbeek, 42.

COLLECTION HETZEL & LÉVY.

ESPRIT
DE VOLTAIRE

PRÉFACE

PAR P.-J. STAHL.

DEUXIÈME ÉDITION, INTERDITE POUR L'ÉTRANGER.

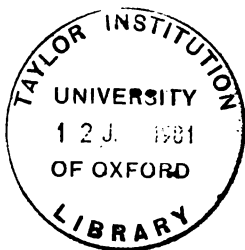


PARIS,

MICHEL LÉVY F^{ce},
LIBRAIRES ÉDITEURS,
2, RUE VIVIENNE.

J. HETZEL ET C^e,
LIBRAIRIE BLANCHARD,
76, RUE RICHELIEU.

1857



TAYLOR INSTITUTION

UNIVERSITY

12 J. 1981

OF OXFORD

LIBRARY

AVANT-PROPOS.

Cen'est pas pour avoir composé un poëme épique et quelques tragédies, et s'être exercé avec plus ou moins de succès dans tous les genres de littérature, que Voltaire occupe une si grande place dans l'histoire de l'esprit humain. Nous dirons même que, considéré à ce point de vue, Voltaire ne saurait être placé au rang des génies. Et cependant, jamais esprit plus puissant n'a paru sur la terre ; et, quoi qu'on fasse et qu'on dise, le monde nouveau est bien son œuvre, bonne ou mauvaise. On peut prendre plaisir à lire par passe-temps, comme chose littéraire, *Zaïre*, *Mérope*, *Tanocrède*, la

Henriade, l'*Histoire de Charles XII*; mais Voltaire n'est pas là, ou, s'il y était, il y a longtemps qu'il serait mort ou à peu près. Ce qu'il faut uniquement chercher dans tout ce qu'il a écrit, c'est l'ardent amour de la vérité, c'est la raison, c'est le bon sens, premier et dernier mot de tout. Voltaire a été l'homme de bon sens par excellence : c'est par là qu'il a changé la face du monde, c'est par là qu'il a sauvé les consciences; c'est au bon sens qu'il doit cette clarté de style que nul autre n'a possédée à un aussi haut degré. Son style est le jour, la lumière même. On a dit que Voltaire doutait de tout et qu'il ne traitait une question que pour montrer de l'esprit. Rien n'est plus faux. Ce n'est pas douter de tout que de ne pas affirmer ce qu'on ne sait pas. Voltaire regardait la métaphysique comme une science stérile qui n'avait rien à nous apprendre sur les principes primordiaux des choses; la superstition et la crédulité lui paraissaient, au jour de l'histoire, un triste remède contre la faiblesse et l'insuffisance de la raison humaine; il ne reconnaissait d'autre autorité que celle de la conscience, et ne croyait qu'à la morale, qui est la même partout et dans tous les temps. Il détestait cordialement les fanatiques, les intolérants, les oppresseurs et les sots, et les a détestés jusqu'au dernier moment de sa vie. Il est vrai qu'il n'a pas toujours joint l'exemple au précepte; mais il faut se souvenir

que la guerre qu'il soutenait était une guerre cruelle, une guerre à outrance, qui n'est pas encore entièrement finie après tant de révolutions.

En un mot, Voltaire ne doit pas être considéré comme un artiste seulement; Voltaire n'est pas uniquement une lecture, c'est un bienfaiteur du genre humain, il fait aimer la vérité dans tout ce qu'il a écrit de sérieux. C'est ce que nous avons voulu faire sentir dans ce petit volume. La frivolité, alléchée par la fausse idée qu'on se fait de Voltaire comme d'un homme léger et superficiel, n'y trouvera peut-être pas son compte; mais, pour faire connaître le bons sens de Voltaire, c'eût été s'y prendre fort mal que de publier pour spécimen un ramas de ses facéties.

On nous avait conseillé de composer ce recueil d'un choix de pensées isolées; mais, après examen, nous n'avons pas cru pouvoir adopter ce plan.

Voltaire ne procède pas, comme Montesquieu, par sentences et par aphorismes. Ce n'est pas un moraliste, e'est un raisonneur, un admirable logicien; il prend une question, en examine le pour et le contre, et conclut ou ne conclut pas, laissant au lecteur à conclure selon l'occurrence. C'est dans le développement de sa pensée qu'il est charmant et inimitable.

L'arrêter, le prendre de court serait le travestir.

Nous avons divisé ce recueil en cinq parties :

La 1^{re} — RELIGION ET PHILOSOPHIE.

La 2^e — PHILOSOPHIE NATURELLE.

La 3^e — POLITIQUE.

La 4^e — MORALE.

La 5^e — CONTES PHILOSOPHIQUES.

Dans cette cinquième partie, nous avons réuni ceux des contes philosophiques que notre cadre devait contenir. Nous n'avons rien ôté, bien entendu, à ces petits chefs-d'œuvre. Voltaire, comme conteur, est sans égal ; retrancher un mot à ces pages étincelantes, ôter quelque chose à la liberté du siècle de Voltaire, par égard pour la pruderie anti-gauloise du siècle de M. Veuillot, c'eût été un sacrilège littéraire.

Voltaire vivait familièrement avec son siècle, qui se personnifiait en lui ; il agissait donc avec lui comme avec quelqu'un qu'on connaîtrait particulièrement.

Que ceux que dépitait la pensée qui a rassemblé les pages de ce volume fassent, s'ils le veulent, semblant de se scandaliser. Ce qui leur déplaît dans Voltaire n'est point ce qu'ils prétendent blâmer, c'est ce qui condamne leur hypocrisie et leur intolérance ; ce n'est pas Voltaire libre dans le mot et hardi dans le discours, c'est le philosophe, c'est le penseur, c'est l'esprit moral et

religieux. Ceux qui ont besoin d'un Voltaire athée sont les adversaires, battus d'avance, de *l'Esprit de Voltaire*.

Un écrivain extrêmement distingué, un homme que sa volonté de ne blesser personne et que sa préoccupation excessive d'être toujours modéré affaiblit quelquefois, M. de Sacy, le premier journaliste de France depuis qu'Armand Carrel est mort, disait, il y a quelques jours, dans son discours de réception à l'Académie :

« S'il y a le Voltaire de la licence et de l'impiété, il y a aussi le Voltaire de la liberté d'examen et de conscience, le défenseur persévérant des droits de la raison et de l'humanité, l'infatigable avocat de la tolérance. »

Si M. de Sacy n'avait pas parlé devant un évêque, s'il avait parlé de 1840 à 1850, eût-il prononcé à propos de Voltaire ce mot inique : *impiété* ?

L'homme qui affirme Dieu constamment est-il un impie ? Est-on un impie parce qu'on n'est ni janséniste, ni moliniste, ni musulman, ni bouddhiste ? L'illustre vieillard qui, mourant, laisse pour adieu au fils de Franklin, que celui-ci lui présentait, ces mots : *God and Liberty* est-il un impie ?

M. de Sacy sait mieux qu'un autre que Voltaire est le contraire d'un impie. Il le sait si bien, que, dans un passage de son discours, il dit, parlant des

philosophes du temps de Voltaire : « Notre foi , à nous , n'est que doute et incertitude ; leur incrédulité même , à eux , était une foi . »

Puis, pour ce qui est de la licence, rendant à Voltaire après lui avoir ôté, M. de Sacy n'est-il pas le premier à limiter la portée trop grande qu'on pourrait donner à sa critique ?

« Peut-être n'appartient-il qu'à Voltaire, ajoutet-il, d'être léger sans être superficiel, de se jouer des choses sans les défigurer, de pénétrer aussi avant avec son trait moqueur que Tacite ou Bossuet avec la mâle énergie de leurs coups de pinceau. »

Nous connaissons bien les défauts de Voltaire ; si l'on ne connaissait pas les défauts d'un homme, connaîtrait-on ses qualités ? Mais on n'est quelque chose que par le positif : le positif de Voltaire, c'est le Voltaire utile. C'est ce Voltaire que nous avons voulu remettre en lumière. Un second Voltaire ne serait pas de trop, certes, à notre époque.

Le vieux Voltaire, toutefois, n'est pas mort, et tous les lecteurs de ce recueil trouveront, en le relisant, qu'il avait répondu d'avance à ses futurs détracteurs.

P.-J. STHAL.

ESPRIT DE VOLTAIRE.

RÉFLEXIONS

POUR LES SÔTS.

Si le grand nombre gouverné était composé de bœufs, et le petit nombre gouvernant, de bouviers, le petit nombre ferait très-bien de tenir le grand nombre dans l'ignorance.

Mais il n'en est pas ainsi. Plusieurs nations qui longtemps n'ont eu que des cornes, et qui ont ruminé, commencent à penser.

Quand une fois ce temps de penser est venu, il est impossible d'ôter aux esprits la force qu'ils ont

acquise; il faut traiter en êtres pensants ceux qui pensent, comme on traite les brutes en brutes.

Il serait impossible aux chevaliers de la Jarretière, assemblés à l'hôtel de ville de Londres, de faire croire aujourd'hui que saint George, leur patron, les regarde du haut du ciel, une lance à la main, monté sur un grand cheval de bataille.

Le roi Guillaume, la reine Anne, George I^{er}, George II, n'ont guéri personne des écrouelles. Autrefois, un roi qui aurait refusé de se servir de ce saint privilège eût révolté la nation; aujourd'hui, un roi qui en voudrait user ferait rire la nation entière.

Le fils du grand Racine, dans un poëme intitulé *la Grâce*, s'exprime ainsi sur l'Angleterre :

L'Angleterre, où jadis brilla tant de lumière,
Recevant aujourd'hui toutes religions,
N'est plus qu'un triste amas de folles visions.

M. Racine se trompe : l'Angleterre fut plongée dans l'ignorance et le mauvais goût jusqu'au temps du chancelier Bacon. C'est la liberté de penser qui a fait éclore chez les Anglais tant d'excellents livres; c'est parce que les esprits ont été éclairés, qu'ils ont été hardis; c'est parce qu'ils ont été hardis, qu'on a donné des prix à ceux qui seraient passer les mers à leurs blés; c'est cette liberté qui

a fait fleurir tous les arts et qui a couvert l'Océan de vaisseaux.

A l'égard des folles visions que leur reproche l'auteur du poëme sur la grâce, il est vrai qu'ils ont abandonné la dispute sur la grâce efficace, et suffisante et concomitante ; mais, en récompense, ils ont donné les logarithmes, la position de trois mille étoiles, l'aberration de la lumière, la connaissance physique de cette lumière même, le calcul qu'on appelle *de l'infini*, et la loi mathématique par laquelle tous les globes du monde gravitent les uns sur les autres. Il faut avouer que la Sorbonne, quoique très-supérieure, n'a pas encore fait de telles découvertes.

Cette petite envie de se faire valoir en invectivant contre son siècle, en voulant ramener les hommes de la nourriture du pain à celle du gland, en répétant sans cesse et hors de propos de misérables lieux communs, ne fera pas fortune dorénavant.

Il est ridicule de penser qu'une nation éclairée ne soit pas plus heureuse qu'une nation ignorante.

Il est affreux d'insinuer que la tolérance est dangereuse, quand nous voyons à nos portes l'Angleterre et la Hollande peuplées et enrichies par cette tolérance, et de beaux royaumes dépeuplés et incultes par l'opinion contraire.

La persécution contre les hommes qui pensent librement ne vient pas de ce qu'on croit ces hom-

mes dangereux ; car assurément aucun d'eux n'a jamais ameuté quatre gredins dans la place Maubert, ni dans la grand'salle. Aucun philosophe n'a jamais parlé ni à Jacques Clément, ni à Barrière, ni à Chastel, ni à Ravallac, ni à Damiens.

Aucun philosophe n'a empêché qu'on payât les impôts nécessaires à la défense de l'État ; et, lorsque autrefois on promenait la châsse de sainte Geneviève par les rues de Paris pour avoir de la pluie ou du beau temps, aucun philosophe n'a troublé la procession ; et, quand les convulsionnaires ont demandé les saints secours, aucun philosophe ne leur a donné des coups de bûche.

Quand les jésuites ont employé la calomnie, les confessions et les lettres de cachet, contre tous ceux qu'ils accusaient d'être jansénistes, c'est-à-dire d'être leurs ennemis ; quand les jansénistes se sont vengés ensuite comme ils ont pu des insolentes persécutions des jésuites, les philosophes ne se sont mêlés en aucune façon de ces querelles : ils les ont rendues méprisables, et, par là, ils ont rendu à la nation un service éternel.

Si une bulle écrite en mauvais latin, et scellée de l'anneau du pécheur ; ne décide plus du destin d'un État ; si un légat *du côté* ne vient plus donner des ordres à nos rois et lever des décimes sur nos peuples, à qui en a-t-on l'obligation ? Aux maximes du chancelier de l'Hospital, qui était philosophe ;

aux écrits de Gerson, qui était aussi philosophe; aux lumières de l'avocat général Cugnière, qui passa pour un philosophe, et surtout aux solides écrits de nos jours, qui ont jeté un si énorme ridicule sur la sottise de nos pères, qu'il est désormais impossible à leurs enfants d'être aussi sots qu'eux.

Les vrais gens de lettres et les vrais philosophes ont beaucoup plus mérité du genre humain que les Orphée, les Hercule et les Thésée; car il est plus beau et plus difficile d'arracher des hommes civilisés à leurs préjugés que de civiliser des hommes grossiers, plus rare de corriger que d'instituer.

D'où vient donc la rage de quelques bourgeois et de quelques petits écrivains subalternes contre les citoyens les plus estimables et les plus utiles? C'est que ces bourgeois et ces petits écrivains ont bien senti dans le fond de leur cœur qu'ils étaient méprisables aux yeux des hommes de génie; c'est qu'ils ont eu la hardiesse d'être jaloux : un homme accoutumé à être loué dans l'obscurité de son petit cercle devint furieux quand il est méprisé au grand jour.

Aman voulut faire pendre tous les Juifs, parce que Mardochée ne lui avait pas fait la révérence. Acanthos voudrait faire brûler tous les sages, parce qu'un sage a dit qu'un discours d'Acanthos ne valait rien.

O Acanthos! fais relier en maroquin les *Méditations* du révérend père Croiset; et, s'il paraît un bon livre, cours le dénoncer à ceux qui ne le liront pas : fais brûler un ouvrage utile, les étincelles t'en sauteront au visage.

PREMIÈRE PARTIE.

RELIGION ET PHILOSOPHIE.

DE LA NÉCESSITÉ DE CROIRE

UN ÊTRE SUPRÊME.

Le grand objet, le grand intérêt, ce me semble, n'est pas d'argumenter en métaphysique, mais de peser s'il faut, pour le bien commun de nous autres animaux misérables et pensants, admettre un Dieu rémunérateur et vengeur, qui nous serve à la fois de frein et de consolation, ou rejeter cette idée, en nous abandonnant à nos calamités sans espérance, et à nos crimes sans remords.

Hobbes dit que si, dans une république où l'on ne reconnaîtrait point de Dieu, quelque citoyen en proposait un, il le ferait pendre.

Il entendait apparemment, par cette étrange exagération, un citoyen qui voudrait dominer au nom de Dieu, un charlatan qui voudrait se faire tyran. Nous entendons des citoyens qui, sentant la faiblesse humaine, sa perversité et sa misère, cherchent un point fixe pour assurer leur morale, et un appui qui les soutienne dans les langueurs et dans les horreurs de cette vie.

Depuis Job jusqu'à nous, un très-grand nombre d'hommes a maudit son existence; nous avons donc un besoin perpétuel de consolation et d'espoir. Votre philosophie nous en prive. La fable de Pandore valait mieux; elle nous laissait l'espérance, et vous nous la ravissez! La philosophie, selon vous, ne fournit aucune preuve d'un bonheur à venir. Non; mais vous n'avez aucune démonstration du contraire. Il se peut qu'il y ait en nous une monade indestructible qui sente et qui pense, sans que nous sachions le moins du monde comment cette monade est faite. La raison ne s'oppose point absolument à cette idée, quoique la raison seule ne la prouve pas. Cette opinion n'a-t-elle pas un prodigieux avantage sur la vôtre? La mienne est utile au genre humain, la vôtre est funeste; elle peut, quoi que vous en disiez, encourager les Néron, les

Alexandre VI et les Cartouche ; la mienne peut les réprimer.

Marc-Antonin, Épictète, croyaient que leur monade, de quelque espèce qu'elle fût, se rejoindrait à la monade du grand Être ; et ils furent les plus vertueux des hommes.

Dans le doute où nous sommes tous deux, je ne vous dis pas avec Pascal : *Prenex le plus sûr*. Il n'y a rien de sûr dans l'incertitude. Il ne s'agit pas ici de parier, mais d'examiner : il faut juger, et notre volonté ne détermine pas notre jugement. Je ne vous propose pas de croire des choses extravagantes pour vous tirer d'embarras ; je ne vous dis pas : Allez à la Mecque baiser la pierre noire pour vous instruire ; tenez une queue de vache à la main ; affublez-vous d'un scapulaire ; soyez imbécile et fanatique pour acquérir la faveur de l'Être des êtres. Je vous dis : Continuez à cultiver la vertu, à être bienfaisant, à regarder toute superstition avec horreur ou avec pitié ; mais adorez avec moi le dessein qui se manifeste dans toute la nature, et, par conséquent, l'auteur de ce dessein, la cause primordiale et finale de tout ; espérez avec moi que notre monade qui raisonne sur le grand Être éternel pourra être heureuse par ce grand Être même. Il n'y a point là de contradiction. Vous ne m'en démontrerez pas l'impossibilité, de même que je ne puis vous démontrer mathématiquement

que la chose est ainsi. Nous ne raisonnons guère en métaphysique que sur des probabilités; nous nageons tous dans une mer dont nous n'avons jamais vu le rivage. Malheur à ceux qui se battent en nageant! Abordera qui pourra. Mais celui qui me crie : Vous nagez en vain, il n'y a point de port! me décourage et m'ôte toutes mes forces.

De quoi s'agit-il dans notre dispute? De consoler notre malheureuse existence. Qui la console? vous ou moi?

Vous avouez vous-même, dans quelques endroits de votre ouvrage, que la croyance d'un Dieu a retenu quelques hommes sur le bord du crime : cet aveu me suffit. Quand cette opinion n'aurait prévenu que six assassinats, dix calomnies, dix jugements iniques sur la terre, je tiens que la terre entière doit l'embrasser.

La religion, dites-vous, a produit des milliers de forfaits; dites la superstition qui règne sur notre triste globe : elle est la plus cruelle ennemie de l'adoration pure qu'on doit à l'Être suprême. Détestons ce monstre qui a toujours déchiré le sein de sa mère; ceux qui le combattent sont les bienfaiteurs du genre humain. C'est un serpent qui entoure la religion de ses replis; il faut lui écraser la tête, sans blesser celle qu'il infecte et qu'il dévore.

Vous craignez « qu'en adorant Dieu, on ne red-

viennent bientôt superstitieux et fanatique ; » mais n'est-il pas à craindre qu'en le niant, on ne s'abandonne aux passions les plus atroces et aux crimes les plus affreux ? Entre ces deux excès, n'y a-t-il pas un milieu très-raisonnable ? Où est l'asile entre ces deux écueils ? le voici : Dieu, et des lois sages.

DE LA CAUSE PREMIÈRE.

Un jour, le jeune Madétès se promenait vers le port du Pirée ; il rencontra Platon, qu'il n'avait point encore vu. Platon, lui trouvant une physionomie heureuse, lia conversation avec lui ; il découvrit en lui un sens assez droit. Madétès avait été instruit dans les belles-lettres ; mais il ne savait rien ni en physique, ni en géométrie, ni en astronomie. Cependant, il avoua à Platon qu'il était épicurien.

— Mon fils, lui dit Platon, Épicure était un fort honnête homme ; il vécut et il mourut en sage. Sa volupté, dont on a parlé si diversement, consistait à éviter les excès. Il recommanda l'amitié à ses dis-

ciptes, et jamais précepte n'a été mieux observé. Je voudrais faire autant de cas de sa philosophie que de ses mœurs. Connaissez-vous bien à fond la doctrine d'Épicure?

Madétès lui répondit ingénument qu'il ne l'avait point étudiée.

— Je sais seulement, dit-il, que les dieux ne se sont jamais mêlés de rien, et que le principe de toute chose est dans les atomes, qui se sont arrangés d'eux-mêmes, de façon qu'ils ont produit ce monde tel qu'il est.

PLATON.

Ainsi donc, mon fils, vous ne croyez pas que ce soit une intelligence qui ait présidé à cet univers, dans lequel il y a tant d'êtres intelligents? Voudriez-vous bien me dire quelle est votre raison d'adopter cette philosophie?

MADÉTÈS.

Ma raison est que je l'ai toujours entendu dire à mes amis et à leurs maîtresses, avec qui je soupe : je m'accommode fort de leurs atomes. Je vous avoue que je n'y entends rien ; mais cette doctrine m'a paru aussi bonne qu'une autre. Il faut bien avoir une opinion quand on commence à fréquen-

ter la bonne compagnie. J'ai beaucoup d'envie de m'instruire ; mais il m'a paru jusqu'ici plus comode de penser sans rien savoir.

Platon lui dit :

Si vous avez quelque désir de vous éclairer, je suis magicien, et je vous ferai voir des choses fort extraordinaires ; ayez seulement la bonté de m'accompagner à ma maison de campagne, qui est à cinq cents pas d'ici, et peut-être ne vous repentirez-vous pas de votre complaisance.

Madétès le suivit avec transport. Dès qu'ils furent arrivés, Platon lui montra un squelette ; le jeune homme recula d'horreur à ce spectacle nouveau pour lui. Platon lui parla en ces termes :

— Considérez bien cette forme hideuse qui semble être le rebut de la nature, et jugez de mon art par tout ce que je vais opérer avec cet assemblage informe, qui vous a paru si abominable.

Premièrement, vous voyez cette espèce de boule qui semble couronner tout ce vilain assemblage. Je vais faire passer par la parole dans le creux de cette boule une substance moelleuse et douce, partagée en mille petites ramifications, que je ferai descendre imperceptiblement par cette espèce de long bâton à plusieurs nœuds que vous voyez attaché à cette boule, et qui se termine en pointe dans un creux. J'adapterai au haut de ce bâton un tuyau par lequel je ferai entrer l'air, au moyen d'une

soupape qui pourra jouer sans cesse, et bientôt après vous verrez cette fabrique se remuer d'elle-même.

A l'égard de tous ces autres morceaux informes qui vous paraissent comme les restes d'un bois pourri, et qui semble être sans utilité comme sans force et sans grâce, je n'aurai qu'à parler, et ils seront mis en mouvement par des espèces de cordes d'une structure inconcevable. Je placerai au milieu de ces cordes une infinité de canaux remplis d'une liqueur qui, en passant par des tamis, se changera en plusieurs liqueurs différentes et coulera dans toute la machine vingt fois par heure. Le tout sera recouvert d'une étoffe blanche, moelleuse et fine. Chaque partie de cette machine aura un mouvement particulier qui ne se démentira point. Je placerai entre ces demi-cerceaux, qui ne semblent bons à rien, un gros réservoir fait à peu près comme une pomme de pin : ce réservoir se contractera et se dilatera chaque moment avec une force étonnante. Il changera la couleur de la liqueur qui passera dans toute la machine. Je placerai non loin de lui un sac percé en deux endroits, qui ressemblera au tonneau des Danaïdes. Il se remplira et se videra sans cesse ; mais il ne se remplira que de ce qui est nécessaire et ne se videra que du superflu. Cette machine sera un si étonnant laboratoire de chimie, un si profond ouvrage de mécanique et d'hydrau-

lique, que ceux qui l'auront étudié ne pourront jamais le comprendre. De petits mouvements y produiront une force prodigieuse; il sera impossible à l'art humain d'imiter l'artifice qui dirigera cet automate. Mais, ce qui vous surprendra davantage, c'est que cet automate s'étant approché d'une figure à peu près semblable, il s'en formera une troisième figure. Ces machines auront des idées; elles raisonneront, elles parleront comme vous; elles pourront mesurer le ciel et la terre. Mais je ne vous ferai point voir cette rareté, si vous ne me promettez que, quand vous l'aurez vue, vous avouerez que j'ai beaucoup d'esprit et de puissance.

MADÈTÈS.

Si la chose est ainsi, j'avouerai que vous en savez plus qu'Épicure et que tous les philosophes de la Grèce.

PLATON.

Eh bien, tout ce que je vous ai promis est fait. Vous êtes cette machine; c'est ainsi que vous êtes formé, et je ne vous ai pas montré la millième partie des ressorts qui composent votre existence. Tous ces ressorts sont exactement proportionnés les uns aux autres; tous s'aident réciproquement :

les uns conservent la vie, les autres la donnent, et l'espèce se perpétue de siècle en siècle par un artifice qu'il n'est pas possible de découvrir. Les plus vils animaux sont formés avec un appareil non moins admirable, et les sphères célestes se meuvent dans l'espace avec une mécanique encore plus sublime. Jugez après cela si un être intelligent n'a pas formé le monde, si vos atomes n'ont pas eu besoin de cette cause intelligente.

Madétès, étonné, demanda au magicien qui il était. Platon lui dit son nom. Le jeune homme tomba à genoux, adora Dieu, et alma Platon toute sa vie.

Ce qu'il y a de très-remarquable pour nous, c'est qu'il vécut avec les épicuriens comme auparavant. Ils ne furent point scandalisés qu'il eût changé d'avis. Il les aima, il en fut toujours aimé. Les gens de sectes différentes soupaient ensemble gaiement chez les Grecs et chez les Romains. C'était le bon temps.

DES CAUSES FINALES.

Si une horloge n'est pas faite pour montrer l'heure, j'avouerai alors que les causes finales sont

des chimères, et je trouverai fort bon qu'on m'appelle *cause-finalier*, c'est-à-dire un imbécile.

Toutes les pièces de la machine de ce monde semblent pourtant faites l'une pour l'autre. Quelques philosophes affectent de se moquer des causes finales, rejetées par Épicure et par Lucrèce. C'est plutôt, ce me semble, d'Épicure et de Lucrèce qu'il faudrait se moquer. Ils vous disent que l'œil n'est point fait pour voir, mais qu'on s'en est servi pour cet usage quand on s'est aperçu que les yeux y pouvaient servir. Selon eux, la bouche n'est point faite pour parler, pour manger, l'estomac pour digérer, le cœur pour recevoir le sang des veines et l'envoyer dans les artères, les pieds pour marcher, les oreilles pour entendre. Ces gens-là, cependant, avouaient que les tailleurs leur faisaient des habits pour les vêtir, et les maçons des maisons pour les loger; et ils osaient nier à la nature, au grand Être, à l'Intelligence universelle, ce qu'ils accordaient à leurs moindres ouvriers.

Il ne faut pas sans doute abuser des causes finales. Nous avons remarqué qu'en vain M. le Prieur, dans le *Spectacle de la nature*, prétend que les marées sont données à l'Océan pour que les vaisseaux entrent plus aisément dans les ports et pour empêcher que l'eau de la mer ne se corrompe. En vain dirait-il que les jambes sont faites pour être bottées et les nez pour porter des lunettes.

Pour qu'on puisse s'assurer de la fin véritable pour laquelle une cause agit, il faut que cet effet soit de tous les temps et de tous les lieux. Il n'y a pas eu des vaisseaux en tout temps et sur toutes les mers ; ainsi l'on ne peut pas dire que l'Océan ait été fait pour les vaisseaux. On sent combien il serait ridicule de prétendre que la nature eût travaillé de tout temps pour s'ajuster aux inventions de nos arts arbitraires, qui tous ont paru si tard ; mais il est bien évident que, si les nez n'ont pas été faits pour les besicles, ils l'ont été pour l'odorat, et qu'il y a des nez depuis qu'il y a des hommes. De même, les mains n'ayant pas été données en faveur des gantiers, elles sont visiblement destinées à tous les usages que le métacarpe et les phalanges de nos doigts, et les mouvements du muscle circulaire du poignet nous procurent.

Cicéron, qui doutait de tout, ne doutait pas pourtant des causes finales.

Épicure était un grand homme pour son temps ; il vit ce que Descartes a nié, ce que Gassendi a affirmé, ce que Newton a démontré, qu'il n'y a point de mouvement sans vide. Il conçut la nécessité des atomes pour servir de parties constituantes aux espèces invariables : ce sont là des idées très-philosophiques. Rien n'était surtout plus respectable que la morale des vrais épicuriens : elle consistait dans l'éloignement des affaires

publiques, incompatibles avec la sagesse, et dans l'amitié, sans laquelle la vie est un fardeau ; mais, pour le reste de la physique d'Épicure, elle ne paraît pas plus admissible que la matière cannelée de Descartes. C'est, ce me semble, se boucher les yeux et l'entendement que de prétendre qu'il n'y a aucun dessein dans la nature ; et, s'il y a du dessein, il y a une cause intelligente, il existe un Dieu.

On nous objecte les irrégularités du globe, les volcans, les plaines de sables mouvants, quelques petites montagnes abîmées, et d'autres formées par des tremblements de terre, etc. Mais de ce que les moyeux des roues de votre carrosse auront pris feu, s'ensuit-il que votre carrosse n'ait pas été fait expressément pour vous porter d'un lieu à un autre ?

Les chaînes des montagnes qui couronnent les deux hémisphères, et plus de six cents fleuves qui coulent jusqu'aux mers du pied de ces rochers ; toutes les rivières qui descendent de ces mêmes réservoirs et qui grossissent les fleuves après avoir fertilisé les campagnes ; des milliers de fontaines qui partent de la même source et qui abreuvent le genre animal et le végétal : tout cela ne paraît pas plus l'effet d'un cas fortuit et d'une déclinaison d'atomes, que la rétine qui reçoit les rayons de la lumière, le cristallin qui les réfracte, l'enclume, le

marteau, l'étrier, le tambour de l'oreille, qui reçoit les sons, les routes du sang dans nos veines, la systole et la diastole du cœur, ce balancier de la machine qui fait la vie.

DE L'ATHÉISME.

N'attendre de Dieu ni châtement, ni récompense, c'est être véritablement athée. A quoi servirait l'idée d'un Dieu qui n'aurait sur vous aucun pouvoir? C'est comme si l'on disait : Il y a un roi de la Chine qui est très-puissant; je réponds : Grand bien lui fasse; qu'il reste dans son manoir, et moi dans le mien : je ne me soucie pas plus de lui qu'il ne se soucie de moi; il n'a pas plus de juridiction sur ma personne qu'un chanoine de Windsor n'en a sur un membre de notre parlement. Alors je suis mon dieu à moi-même, je sacrifie le monde entier à mes fantaisies, si j'en trouve l'occasion; je suis sans loi, je ne regarde que moi. Si les autres êtres sont moutons, je me fais loup; s'ils sont poules, je me fais renard.

Je suppose, ce qu'à Dieu ne plaise, que toute notre Angleterre soit athée par principes, je con-

viens qu'il pourra se trouver plusieurs citoyens qui, nés tranquilles et doux, assez riches pour n'avoir pas besoin d'être injustes, gouvernés par l'honneur, et, par conséquent, attentifs à leur conduite, pourront vivre ensemble en société. Ils cultiveront les beaux-arts, par lesquels les mœurs s'adouci sent; ils pourront vivre dans la paix, dans l'innocente gaieté des honnêtes gens; mais l'athée pauvre et violent, sûr de l'impunité, sera un sot s'il ne vous assassine pas pour voler votre argent. Dès lors, tous les liens de la société sont rompus, tous les crimes secrets inondent la terre, comme les sauterelles, d'abord à peine aperçues, viennent ravager les campagnes. Le bas peuple ne sera qu'une horde de brigands, comme nos voleurs, dont on ne pend pas la dixième partie à nos sessions; ils passent leur misérable vie dans des tavernes avec des filles perdues, ils les battent, ils se battent entre eux; ils tombent ivres au milieu de leurs pintes de plomb dont ils se sont cassé la tête; ils se réveillent pour voler et pour assassiner. Ils recommencent chaque jour ce cercle abominable de leurs brutalités.

Qui retiendra les grands et les rois dans leurs vengeances, dans leur ambition à laquelle ils veulent tout immoler? Un roi athée est plus dangereux qu'un Ravailiac fanatique.

Les athées fourmillaient en Italie au xv^e siècle;

qu'en arriva-t-il? Il fut aussi commun d'empoisonner que de donner à souper, et d'enfoncer un stylet dans le cœur de son ami que de l'embrasser : il y eut des professeurs du crime, comme il y a aujourd'hui des maîtres de musique et de mathématiques. On choisissait exprès les temples pour y assassiner les princes au pied des autels. Le pape Sixte IV et un archevêque de Florence firent assassiner ainsi les deux princes les plus accomplis de l'Europe; un duc de Milan fut assassiné de même au milieu d'une église. On ne connaît que trop les étonnantes erreurs d'Alexandre VI. Si de telles mœurs avaient subsisté, l'Italie aurait été plus déserte que ne l'a été le Pérou après son invasion.

La croyance d'un Dieu rémunérateur des bonnes actions, punisseur des méchants, pardonneur des fautes légères, est donc la croyance la plus utile au genre humain : c'est le seul frein des hommes puissants qui commettent insolemment les crimes publics; c'est le seul frein des hommes qui commettent adroitement les crimes secrets. Je ne dis pas, mes amis, de mêler à cette croyance nécessaire des superstitions qui la déshonoreraient et qui même pourraient la rendre funeste : l'athée est un monstre qui ne dévorera que pour apaiser sa faim; le superstitieux est un autre monstre qui déchirera les hommes par devoir. J'ai toujours remarqué qu'on peut guérir un athée; mais on

ne guérit jamais le superstitieux radicalement. L'athéisme et le fanatisme sont les deux pôles d'un univers de confusion et d'horreur. La petite zone de la vertu est entre ces deux pôles. Marchez d'un pas ferme dans ce sentier ; croyez un Dieu bon , et soyez bon : c'est tout ce que les grands législateurs, Locke et Penn, demandent à leurs peuples.

Quel mal peut vous faire l'adoration d'un Dieu, jointe au bonheur d'être honnête homme ? Nous pouvons tous être attaqués d'une maladie mortelle au moment où je vous parle : qui de nous alors ne voudrait pas avoir vécu dans l'innocence ? Voyez comment notre méchant Richard III meurt dans Shakespeare ; comme les spectres de tous ceux qu'il a tués viennent épouvanter son imagination ! Voyez comme expire Charles IX de France après la Saint-Barthélemy ! Son chapelain a beau lui dire qu'il a bien fait, son crime le déchire, son sang jaillit par ses pores, et tout le sang qu'il fit couler crie contre lui. Soyez sûr que, de tous ces monstres, il n'en est aucun qui n'ait vécu dans les tourments du remords et qui n'ait fini dans la rage du désespoir.

DIEU NÉCESSAIRE.

La plus petite herbe suffit pour confondre l'intelligence humaine ; et cela est si vrai, qu'il est impossible aux efforts de tous les hommes réunis de produire un brin de paille si le germe n'est pas dans la terre.

.....
 Nous ne faisons rien, nous ne pouvons rien faire.

Il nous est donné d'arranger, d'unir, de désunir, de nombrer, de peser, de mesurer, mais faire ! Quel mot ! Il n'y a que l'Être nécessaire, l'Être existant éternellement par lui-même, qui fasse. Voilà pourquoi les charlatans qui travaillent à la pierre philosophale sont de si grands imbéciles ou de si grands fripons. Ils se vantent de créer de l'or, et ils ne peuvent pas créer de la crotte.

Avouons donc qu'il est un Être suprême incompréhensible, qui nous a faits.

 LA MACHINE DU MONDE.

La machine du monde est l'ouvrage d'un Être souverainement intelligent et puissant : vous qui

êtes intelligent, vous devez l'admirer; vous qui êtes comblé de ses bienfaits, vous devez l'aimer.

DIEU.

Tout annonce d'un Dieu l'éternelle existence;
On ne peut le comprendre, on ne peut l'ignorer.
La voix de l'univers annonce sa puissance,
Et la voix de mon cœur dit qu'il faut l'adorer.

CHAQUE CHOSE A SA PLACE.

· Votre climat est fait pour vous, et il n'est pas si mauvais, puisque ni vous ni vos compatriotes n'avez jamais voulu le quitter.

Les Esquimaux, les Islandais, les Lapons, les Ostiaks, les Samoyèdes, n'ont jamais voulu sortir du leur. Les rangifères ou rennes, que Dieu leur a donnés pour les nourrir, les vêtir et les traîner, meurent quand on les transporte dans une autre zone. Les Lapons aussi meurent dans les climats un peu méridionaux : le climat de la Sibérie est

trop chaud pour eux ; ils se trouveraient brûlés dans les parages où nous sommes.

Il est clair que Dieu a fait chaque espèce d'animaux et de végétaux pour la place dans laquelle ils se perpétuent. Les Nègres, cette espèce d'hommes si différente de la nôtre, sont tellement nés pour leur patrie, que des milliers de ces animaux noirs se sont donné la mort, quand notre barbare avarice les a transportés ailleurs. Le chameau et l'autruche vivent commodément dans les sables de l'Afrique ; le taureau et ses compagnes bondissent dans les pays gras où l'herbe se renouvelle continuellement pour leur nourriture ; la cannelle et le girofle ne croissent qu'aux Indes ; le froment n'est bon que dans le peu de pays où Dieu le fait croître. On a d'autres nourritures dans toute votre Amérique, depuis la Californie jusqu'au détroit de Lemaire : nous ne pouvons cultiver la vigne dans notre fertile Angleterre, non plus qu'en Suède et en Canada. Dieu, dans toute la terre, a proportionné les organes et les facultés des animaux, depuis l'homme jusqu'au limaçon, au lieu où il leur a donné la vie. N'accusons donc pas toujours la Providence, quand nous lui devons souvent des actions de grâces.

QU'EST-CE QUE CROIRE ?

Qu'appellez-vous *croire* ?

Voici un Turc qui me dit : « Je crois que l'ange
» Gabriel descendait souvent de l'empyrée pour
» apporter à Mahomet des feuillets de l'*Alcoran*,
» écrits en lettres d'or sur du vélin bleu. »

Eh bien, Moustapha, sur quoi ta tête rase croit-elle cette chose incroyable ?

« Sur ce que j'ai les plus grandes probabilités
» qu'on ne m'a point trompé dans le récit de ces
» prodiges improbables ; sur ce qu'Abubeker le
» beau-père, Ali le gendre, Aïscha ou Aïssé la fille,
» Omar, Otman, certifièrent la vérité du fait en
» présence de cinquante mille hommes, recuei-
» lèrent tous les feuillets, les lurent devant les
» fidèles, et attestèrent qu'il n'y avait pas un mot
» de changé.

» Sur ce que nous n'avons jamais eu qu'un *Al-*
» *coran*, qui n'a jamais été contredit par un autre
» *Alcoran*. Sur ce que Dieu n'a jamais permis
» qu'on ait fait la moindre altération dans ce
» livre.

» Sur ce que les préceptes et les dogmes sont
» la perfection de la raison. Le dogme consiste

» dans l'unité d'un Dieu pour lequel il faut vivre
» et mourir; dans l'immortalité de l'âme; dans
» les récompenses éternelles des justes et la pu-
» nition des méchants, et dans la mission de notre
» grand prophète Mahomet, prouvée par des vic-
» toires.

» Les préceptes sont d'être juste et vaillant, de
» faire l'aumône aux pauvres, de nous abstenir de
» cette énorme quantité de femmes que les princes
» orientaux épousaient sans scrupule; de renoncer
» au bon vin d'Engaddi et de Tadmor, que ces ivro-
» gnes d'Hébreux ont tant vanté dans leurs livres;
» de prier Dieu cinq fois par jour, etc.

» Cette sublime religion a été confirmée par le
» plus beau et le plus constant des miracles, et le
» plus avéré dans l'histoire du monde : c'est que
» Mahomet, persécuté par les grossiers et ab-
» surdes magistrats qui le décrétèrent de prise de
» corps, Mahomet, obligé de quitter sa patrie,
» n'y revint qu'en victorieux; qu'il fit, de ses
» juges imbéciles et sanguinaires, l'escabeau de ses
» pieds; qu'il combattit toute sa vie les combats
» du Seigneur; qu'avec un petit nombre il triom-
» pha toujours du grand nombre; que lui et ses
» successeurs convertirent la moitié de la terre, et
» que, Dieu aidant, nous convertirons un jour
» l'autre moitié. »

Rien n'est plus éblouissant. Cependant, Mous-

tapha, en croyant si fermement, sent toujours quelques petits nuages de doute s'élever dans son âme, quand on lui fait quelques difficultés sur les visites de l'ange Gabriel, sur la jument Borac, qui transporte le Prophète en une nuit de la Mecque à Jérusalem. Moustapha bégaye, il fait de très-mauvaises réponses, il en rougit, et cependant, non-seulement il dit qu'il croit, mais il veut aussi vous engager à croire. Vous pressez Moustapha : il reste la bouche béante, les yeux égarés, et va se laver en l'honneur d'Allah, en commençant son ablution par le coude et en finissant par le doigt index.

Moustapha est-il en effet persuadé, convaincu de tout ce qu'il nous a dit ? est-il parfaitement sûr que Mahomet fut envoyé de Dieu, comme il est sûr que la ville de Stamboul existe, comme il est sûr que l'impératrice Catherine II a fait aborder une flotte du fond de la mer Hyperborée dans le Péloponèse, chose aussi étonnante que le voyage de la Mecque à Jérusalem en une nuit ; et que cette flotte a détruit celle des Ottomans auprès des Dardanelles ?

Le fond du discours de Moustapha est qu'il croit ce qu'il ne croit pas. Il s'est accoutumé à prononcer, comme son mollah, certaines paroles qu'il prend pour des idées. Croire, c'est très-souvent douter.

— Sur quoi crois-tu cela ? dit Harpagon. — Je

le crois sur ce que je le crois, répond maître Jacques (1). La plupart des hommes pourraient répondre de même.

Croyez-moi pleinement, mon cher lecteur, il ne faut pas croire de léger.

Mais que dirons-nous de ceux qui veulent persuader aux autres ce qu'ils ne croient point ? Et que dirons-nous des monstres qui persécutent leurs confrères dans l'humble et raisonnable doctrine du doute et de la défiance de soi-même ?

JE CROIS.

Je crois avec Jésus-Christ qu'il faut aimer Dieu et son prochain, pardonner les injures et réparer ses torts. Adorez Dieu, soyez juste et bienfaisant : voilà tout l'homme. Ce sont là les maximes de Jésus. Elles sont si vraies, qu'aucun législateur, aucun philosophe n'a jamais eu d'autres principes avant lui, et qu'il est impossible qu'il y en ait d'autres. Ces vérités n'ont jamais eu et ne peuvent avoir pour adversaires que nos passions.

(1) Molière, *l'Avare*, acte V, scène II.

LES SYSTÈMES.

Lorsque le seul puissant, le seul grand, le seul sage,
De ce monde en six jours eut achevé l'ouvrage,
Et qu'il eut arrangé tous les célestes corps,
De la vaste machine il cacha les ressorts,
Et mit sur la nature un voile impénétrable.

J'ai lu chez un rabbin que cet Être ineffable
Un jour devant son trône assembla nos docteurs,
Fiers enfants du sophisme, éternels disputeurs.
Le bon Thomas d'Aquin, Scot et Bonaventure,
Et jusqu'au Provençal, élève d'Épicure (1),
Et ce maître René (2), qu'on oublie aujourd'hui,
Grand fou persécuté par de plus fous que lui,
Et tous ces beaux esprits dont le savant caprice
D'un monde imaginaire a bâti l'édifice.

« Ça, mes amis, dit Dieu, devinez mon secret :
Dites-moi qui je suis et comment je suis fait ;
Et dans un supplément dites-moi qui vous êtes ;
Quelle force en tous sens fait courir les comètes,
Et pourquoi, dans ce globe, un destin trop fatal
Pour une once de bien mit des quintaux de mal.
Je sais que, grâce aux soins des plus nobles génies,
Des prix sont proposés par les académies :

(1) Gassendi.

(2) René Descartes.

J'en donnerai. Quiconque approchera du but,
 Aura beaucoup d'argent et fera son salut. »
 Il dit. — Thomas se lève à l'auguste parole,
 Thomas le jacobin, l'ange de notre école,
 Qui de cent arguments se tira toujours bien,
 Et répondit à tout sans se douter de rien. —
 « Vous êtes, lui dit-il, l'existence et l'essence,
 Simple avec attributs, acte pur et substance,
 Dans les temps, hors des temps, fin, principe et milieu,
 Toujours présent partout, sans être en aucun lieu. »

L'Éternel, à ces mots qu'un bachelier admire,
 Dit : « Courage, Thomas ! » et se mit à sourire.
 Descartes prit sa place avec quelque fracas,
 Cherchant un tourbillon qu'il ne rencontrait pas ;
 Et, le front tout poudreux de matière subtile,
 N'ayant jamais rien lu, pas même l'Évangile :

« Seigneur, dit-il à Dieu, ce bonhomme Thomas
 Du rêveur Aristote a trop suivi les pas.
 Voici mon argument, qui me semble invincible :
 Pour être, c'est assez que vous soyez possible.
 Quant à votre univers, il est fort imposant ;
 Mais, quand il vous plaira, j'en ferai tout autant ;
 Et je puis vous former d'un morceau de matière,
 Éléments, animaux, tourbillons et lumière. »
 Dieu sourit de pitié pour la seconde fois.

L'incertain Gassendi, ce bon prêtre de Digne,
 Ne pouvait du Breton souffrir l'audace insigne,

Et proposait à Dieu ses atomes crochus,
Quoique passés de mode et dès longtemps déchus.
Mais il ne disait rien sur l'essence suprême.

Alors un petit juif (1), au nez long, au teint blême,
Pauvre mais satisfait, pensif et retiré,
Esprit subtil et creux, moins lu que célébré,
Caché sous le manteau de Descartes, son maître,
Marchant à pas comptés, s'approche du grand Être :

« Pardonnez-moi, dit-il en lui parlant tout bas,
Mais je pense, entre nous, que vous n'existez pas ;
Je crois l'avoir prouvé par mes mathématiques.
J'ai de plats écoliers et de mauvais critiques.
Jugez-nous... » A ces mots, tout le globe trembla,
Et, d'horreur et d'effroi, saint Thomas recula.
Mais Dieu, clément et bon, plaignant cet infidèle,
Ordonna seulement qu'on purgeât sa cervelle.
Ne pouvant désormais composer pour le prix,
Il partit, escorté de quelques beaux esprits.

Nos docteurs, qui voyaient avec quelle indulgence
Dieu daignait compatir à tant d'extravagance,
Étalèrent bientôt cent belles visions,
De leur esprit pointu, nobles inventions.
Ils parlaient, disputaient et criaient tous ensemble.
Ainsi, lorsqu'à dîner un amateur rassemble

(1) Spinosà.

Quinze ou vingt raisonneurs, auteurs, commentateurs,
Rimeurs, compilateurs, chansonneurs, traducteurs,
La maison retentit des cris de la cohue,
Les passants, ébahis, s'arrêtent dans la rue.

.....

Dieu ne se fâcha pas : c'est le meilleur des pères,
Et, sans nous engourdir par des lois trop austères,
Il veut que ses enfants, ces petits libertins,
S'amusent en jouant de l'œuvre de ses mains.
Il renvoya le prix à la prochaine année.

.....

DEUXIÈME PARTIE.

PHILOSOPHIE NATURELLE.

LA PENSÉE.

A. — Ne convenez-vous pas que les animaux ont du sentiment ?

B. — Assurément, et c'est renoncer au sens commun de n'en pas convenir.

A. — Croyez-vous qu'il y ait un petit être inconnu logé chez eux, que vous nommez *sensibilité*, *mémoire*, *appétit*, ou que vous appelez du nom vague et inexplicable *âme* ?

B. — Non, sans doute ; aucun de nous n'en croit rien. Les bêtes sentent parce que c'est leur

nature, parce que cette nature leur a donné tous les organes du sentiment, parce que l'auteur, le principe de toute la nature l'a déterminé ainsi pour jamais.

A. — Eh bien , cet éternel principe a tellement arrangé les choses, que, quand j'aurai une tête bien constituée, quand mon cervelet ne sera ni trop humide ni trop sec, j'aurai des pensées ; et je l'en remercie de tout mon cœur.

B. — Mais comment avez-vous des pensées dans la tête ?

A. — Je n'en sais rien, encore une fois. Un philosophe a été persécuté pour avoir dit, il y a quarante ans, dans un temps où l'on n'osait encore penser dans sa patrie : « La difficulté n'est pas de savoir seulement si la matière peut penser, mais de savoir comment un être, quel qu'il soit, peut avoir la pensée. » Je suis de l'avis de ce philosophe (1), et je vous dirai, en bravant les sots persécuteurs, que j'ignore absolument tous les premiers principes des choses.

B. — Vous êtes un grand ignorant, et nous aussi.

A. — D'accord.

B. — Pourquoi donc raisonnons-nous ? comment saurons-nous ce qui est juste ou injuste, si nous

(1) Ce philosophe est Voltaire lui-même.

ne savons pas seulement ce que c'est qu'une âme ?

A. — Il y a bien de la différence : nous ne connaissons rien du principe de la pensée, mais nous connaissons très-bien notre intérêt. Il nous est sensible que notre intérêt est que nous soyons justes envers les autres, et que les autres le soient envers nous, afin que tous puissent être sur ce tas de boue le moins malheureux que faire se pourra, pendant le peu de temps qui nous est donné par l'Être des êtres pour végéter, sentir et penser.

LOI NATURELLE.

DIALOGUE.

B. — Qu'est-ce que la loi naturelle ?

A. — L'instinct qui nous fait sentir la justice.

B. — Qu'appellez-vous juste et injuste ?

A. — Ce qui paraît tel à l'univers entier.

B. — L'univers est composé de bien des têtes. On dit qu'à Lacédémone, on applaudissait aux larcins, pour lesquels on condamnait aux mines dans Athènes.

A. — Abus de mots, logomachie, équivoque; il ne pouvait se commettre de larcin à Sparte, lorsque tout y était commun. Ce que vous appelez *vol* était la punition de l'avarice.

B. — Il était défendu d'épouser sa sœur à Rome. Il était permis chez les Égyptiens, les Athéniens, d'épouser sa sœur de père.

A. — Lois de convention que tout cela, usages arbitraires, modes qui passent; l'essentiel demeure toujours. Montrez-moi un pays où il soit honnête de me ravir le fruit de mon travail, de violer sa promesse, de mentir pour nuire, de calomnier, d'assassiner, d'empoisonner, d'être ingrat envers son bienfaiteur, de battre son père et sa mère quand ils vous présentent à manger.

LIBERTÉ DE PENSER.

Vers l'an 1707, temps où les Anglais gagnèrent la bataille de Saragosse, protégèrent le Portugal et donnèrent pour quelque temps un roi à l'Espagne, milord Boldmind, officier général, qui avait été blessé, était aux eaux de Baréges. Il y rencontra le comte Médroso, qui, étant tombé de cheval derrière le bagage, à une lieue et demie du champ

de bataille, venait prendre les eaux aussi. Il était familier de l'inquisition; milord Boldmind n'était familier que dans la conversation. Un jour, après boire, il eut avec Médroso cet entretien :

BOLDMIND.

Vous êtes donc sergent des dominicains? Vous faites là un vilain métier.

MÉDROSO.

Il est vrai; mais j'ai mieux aimé être leur valet que leur victime, et j'ai préféré le malheur de brûler mon prochain à celui d'être cult moi-même.

BOLDMIND.

Quelle horrible alternative! Vous étiez cent fois plus heureux sous le joug des Maures, qui vous laissaient croupir librement dans toutes vos superstitions, et qui, tout vainqueurs qu'ils étaient, ne s'arrogeaient pas le droit inouï de tenir les âmes dans les fers.

MÉDROSO.

Que voulez-vous! il ne nous est permis ni d'écrire, ni de parler, ni même de penser. Si nous

parlons, il est aisé d'interpréter nos paroles, encore plus nos écrits. Enfin, comme on ne peut nous condamner dans un auto-da-fé pour nos pensées secrètes, on nous menace d'être brûlés éternellement par l'ordre de Dieu même, si nous ne pensons pas comme les jacobins. Ils ont persuadé au gouvernemept que, si nous avons le sens commun, tout l'État serait en combustion et que la nation deviendrait la plus malheureuse de la terre.

BOLDMIND.

Trouvez-vous que nous soyons si malheureux, nous autres Anglais, qui couvrons les mers de vaisseaux, et qui venons gagner pour vous des batailles au bout de l'Europe? Voyez-vous que les Hollandais, qui vous ont ravi presque toutes vos découvertes dans l'Inde, et qui aujourd'hui sont au rang de vos protecteurs, soient maudits de Dieu pour avoir donné une entière liberté à la presse et pour faire le commerce des pensées des hommes? L'empire romain en a-t-il été moins puissant parce que Tullius Cicero a écrit avec liberté?

MÉDROSO.

Quel est ce Tullius Cicero? Jamais je n'ai entendu prononcer ce nom-là à la sainte Hermandad.

BOLDMIND.

C'était un bachelier de l'université de Rome, qui écrivait ce qu'il pensait, ainsi que Julius César, Marcus Aurelius, Titus Lucretius Carus, Plinius, Seneca, et autres docteurs.

MÉDROSO.

Je ne les connais point; mais on m'a dit que la religion catholique, basque et romaine est perdue, si on se met à penser.

BOLDMIND.

Ce n'est pas à vous de le croire, car vous êtes sûr que votre religion est divine et que les portes de l'enfer ne peuvent prévaloir contre elle. Si cela est, rien ne pourra jamais la détruire.

MÉDROSO.

Non, mais on peut la réduire à peu de chose; et c'est pour avoir pensé, que la Suède, le Danemark, toute votre île, la moitié de l'Allemagne, gémissent dans le malheur épouvantable de n'être plus sujets du pape. On dit même que, si les hommes conti-

nuent à suivre leurs fausses lumières, ils s'en tiendront bientôt à l'adoration simple de Dieu et à la vertu. Si les portes de l'enfer prévalent jamais jusque-là, que deviendra le saint office ?

BOLDMIND.

Si les premiers chrétiens n'avaient pas eu la liberté de penser, n'est-il pas vrai qu'il n'y eût point eu de christianisme ?

MÉDROSO.

Que voulez-vous dire ? je ne vous entends point.

BOLDMIND.

Je le crois bien. Je veux dire que, si Tibère et les premiers empereurs avaient eu des jacobins qui eussent empêché les premiers chrétiens d'avoir des plumes et de l'encre ; s'il n'avait pas été longtemps permis dans l'empire romain de penser librement, il eût été impossible que les chrétiens établissent leurs dogmes. Si donc le christianisme ne s'est formé que par la liberté de penser, par quelle contradiction, par quelle injustice voudrait-il anéantir aujourd'hui cette liberté sur laquelle seule il est fondé ?

Quand on vous propose quelque affaire d'intérêt, n'examinez-vous pas longtemps avant de conclure ? Quel plus grand intérêt y a-t-il au monde que celui de notre bonheur ou de notre malheur éternel ? Il y a cent religions sur la terre, qui toutes vous damnent si vous croyez à vos dogmes, qu'elles appellent absurdes et impies ; examinez donc ces dogmes.

MÉDROSO.

Comment puis-je les examiner ? je ne suis pas jacobin.

BOLDMIND.

Vous êtes homme, et cela suffit.

MÉDROSO.

Hélas ! vous êtes bien plus homme que moi.

BOLDMIND.

Il ne tient qu'à vous d'apprendre à penser : vous êtes né avec de l'esprit ; vous êtes un oiseau dans la cage de l'inquisition ; le saint office vous a rogné les ailes, mais elle peuvent revenir. Celui qui ne sait pas la géométrie peut l'apprendre ; tout homme peut s'instruire : il est honteux de mettre son

âme entre les mains de ceux à qui vous ne confieriez pas votre argent; osez penser par vous-même.

MÉDROSO.

On dit que, si tout le monde pensait par soi-même, ce serait une étrange confusion.

BOLDMIND.

C'est tout le contraire. Quand on assiste à un spectacle, chacun en dit librement son avis, et la paix n'est point troublée; mais, si quelque protecteur insolent d'un mauvais poëte voulait forcer tous les gens de goût à trouver bon ce qui leur paraît mauvais, alors les sifflets se feraient entendre, et les deux partis pourraient se jeter des pommes à la tête, comme il arriva une fois à Londres. Ce sont ces tyrans des esprits qui ont causé une partie des malheurs du monde. Nous ne sommes heureux en Angleterre que depuis que chacun jouit librement du droit de dire son avis.

MÉDROSO.

Nous sommes aussi fort tranquilles à Lisbonne, où personne ne peut dire le sien.

BOLDMIND.

Vous êtes tranquilles, mais vous n'êtes pas heureux; c'est la tranquillité des galériens, qui rament en cadence et en silence.

MÉDROSO.

Vous croyez donc que mon âme est aux galères ?

BOLDMIND.

Oui, et je voudrais la délivrer.

MÉDROSO.

Mais si je me trouve bien aux galères ?

BOLDMIND.

En ce cas, vous méritez d'y être.

—

SUR L'ENCYCLOPÉDIE.

Un domestique de Louis XV me contait qu'un jour, le roi son maître soupant à Trianon en pe-

tite compagnie, la conversation roula d'abord sur la chasse, et ensuite sur la poudre à tirer. Quelqu'un dit que la meilleure poudre se faisait avec des parties égales de salpêtre, de soufre et de charbon. Le duc de la Vallière, mieux instruit, soutint que, pour faire de bonne poudre à canon, il fallait une seule partie de soufre et une de charbon, sur cinq parties de salpêtre bien filtré, bien évaporé, bien cristallisé.

— Il est plaisant, dit M. le duc de Nivernais, que nous nous amusions tous les jours à tuer des perdrix dans le parc de Versailles, et quelquefois à tuer des hommes ou à nous faire tuer sur la frontière, sans savoir précisément avec quoi l'on tue.

— Hélas ! nous en sommes réduits là sur toutes les choses de ce monde, répondit madame de Pompadour ; je ne sais de quoi est composé le rouge que je mets sur mes joues, et on m'embarrasserait fort si on me demandait comment on fait les bas de soie dont je suis chaussée.

— C'est dommage, dit alors le duc de la Vallière, que Sa Majesté nous ait confisqué nos dictionnaires encyclopédiques, qui nous ont coûté chacun cent pistoles ; nous y trouverions bientôt la décision de toutes nos questions.

Le roi justifia sa confiscation : il avait été averti que les vingt et un volumes *in-folio*, qu'on trouvait sur la toilette de toutes les dames, étaient la

chose du monde la plus dangereuse pour le royaume de France, et il avait voulu savoir par lui-même si la chose était vraie, avant de permettre qu'on lût ce livre. Il envoya sur la fin du souper chercher un exemplaire par trois garçons de sa chambre, qui apportèrent chacun sept volumes avec bien de la peine.

On vit à l'article *Poudre* que le duc de la Vallière avait raison; et bientôt madame de Pompadour apprit la différence entre l'ancien rouge d'Espagne, dont les dames de Madrid coloraient leurs joues, et le rouge des dames de Paris. Elle sut que les dames grecques et romaines étaient peintes avec de la pourpre qui sortait du *murex*, et que, par conséquent, notre écarlate était la pourpre des anciens; qu'il entrait plus de safran dans le rouge d'Espagne, et plus de cochenille dans celui de France.

Elle vit comme on lui faisait ses bas au métier, et la machine de cette manœuvre la ravit d'étonnement.

— Ah! le beau livre! s'écria-t-elle. Sire, vous avez donc confisqué ce magasin de toutes les choses utiles pour les posséder seul et pour être le seul savant de votre royaume?

Chacun se jetait sur les volumes comme les filles de Lycomède sur les bijoux d'Ulysse; chacun y trouvait à l'instant tout ce qu'il cherchait. Ceux

qui avaient des procès étaient surpris d'y voir la décision de leurs affaires. Le roi y lut tous les droits de sa couronne.

— Mais vraiment, dit-il, je ne sais pourquoi on m'avait dit tant de mal de ce livre.

— Eh ! ne voyez-vous pas, sire, lui dit le duc de Nivernais, que c'est parce qu'il est fort bon ? On ne se déchaîne contre le médiocre et le plat en aucun genre. Si les femmes cherchent à donner du ridicule à une nouvelle venue, il est sûr quelle est plus jolie qu'elles.

Pendant ce temps là, on feuilletait ; et le comte de C... dit tout haut :

— Sire, vous êtes trop heureux qu'il se soit trouvé sous votre règne des hommes capables de connaître tous les arts et de les transmettre à la postérité. Tout est ici, depuis la manière de faire une épingle jusqu'à celle de fondre et de pointer vos canons ; depuis l'infinitement petit jusqu'à l'infinitement grand. Remerciez Dieu d'avoir fait naître dans votre royaume ceux qui ont ainsi servi l'univers entier. Il faut que les autres peuples achètent l'*Encyclopédie* ou qu'ils la contrefassent. Prenez tout mon bien si vous voulez, mais rendez-moi mon *Encyclopédie*.

— On dit pourtant, repartit le roi, qu'il y a bien des fautes dans cet ouvrage si nécessaire et si admirable.

— Sire, reprit le comte de C..., il y avait à

vosre souper deux ragoûts manqués; nous n'en avons pas mangé, et nous avons fait très-bonne chère. Auriez-vous voulu qu'on jetât tout le souper par la fenêtrre à cause de ces deux ragoûts?

Le roi sentit la force de la raison; chacun reprit son bien; ce fut un beau jour.

L'envie et l'ignorance ne se tinrent pas pour battues; ces deux sœurs immortelles continuèrent leurs cris, leur cabales, leurs persécutions : l'ignorance en cela est très-savante.

Qu'arriva-t-il? Les étrangers firent quatre éditions de cet ouvrage français proscrit en France, et gagnèrent environ dix-huit cent mille écus.

Français, tâchez dorénavant d'entendre mieux vos intérêts.

LANGAGE DE L'INTOLÉRANCE.

Voici la substance de tous les discours que tiennent les intolérants.

Quoi! monstre qui seras brûlé à tout jamais dans l'autre monde, et que je ferai brûler dans celui-ci dès que je le pourrai, tu as l'insolence de lire de Thou et Bayle, qui sont mis à l'index à Rome! Quand je te prêchais de la part de Dieu que

Samson avait tué mille Philistins avec une mâchoire d'âne, ta tête, plus dure que l'arsenal dont Samson avait tiré ses armes, m'a fait connaître par un léger mouvement de gauche à droite que tu n'en croyais rien. Et, quand je disais que le diable Asmodée, qui tordit le cou par jalousie aux sept maris de Saraï chez les Mèdes, était enchainé dans la haute Égypte, j'ai vu une petite contraction de tes lèvres, nommée en latin *cachinnus*, me signifier que, dans le fond de l'âme, l'histoire d'Asmodée t'était en dérision.

Et vous, Isaac Newton, Frédéric le Grand, roi de Prusse, électeur de Brandebourg; Jean Locke; impératrice de Russie, victorieuse des Ottomans; Jean Milton; bienfaisant monarque de Danemark; Shakespeare; sage roi de Suède; Leibnitz; auguste maison de Brunswick; Tillotson; empereur de la Chine; parlement d'Angleterre; conseil du Grand Mogol; vous tous enfin qui ne croyez pas un mot de ce que j'ai enseigné dans mes cahiers de théologie, je vous déclare que je vous regarde tous comme des païens ou comme des commis de la douane, ainsi que je vous l'ai dit souvent pour le buriner dans votre dure cervelle. Vous êtes des scélérats endurcis; vous irez tous dans la géhenne où le ver ne meurt point et où le feu ne s'éteint point, car j'ai raison, et vous avez tort; car j'ai la grâce, et vous ne l'avez pas. Je confesse trois dévotes de

mon quartier, et vous n'en confessez pas une. J'ai fait des mandements d'évêque, et vous n'en avez jamais fait ; j'ai dit des injures des halles aux philosophes, et vous les avez protégés, ou imités, ou égalés ; j'ai fait de pieux libelles diffamatoires farcis des plus infâmes calomnies, et vous ne les avez jamais lus. Je dis la messe tous les jours en latin pour douze sous, et vous n'y assistez pas plus que Cicéron, Caton, Pompée, César, Horace et Virgile n'y ont assisté : par conséquent, vous méritez qu'on vous coupe le poing, qu'on vous arrache la langue, qu'on vous mette à la torture, et qu'on vous brûle à petit feu, car Dieu est miséricordieux.

Ce sont là, sans en rien retrancher, les maximes des intolérants, et le précis de tous leurs livres. Avouons qu'il y a plaisir à vivre avec ces gens-là.

DE LA NÉCESSITÉ DE LA TOLÉRANCE.

Pythagore, dans son séjour aux Indes, apprit, comme tout le monde sait, à l'école des brahmes, le langage des bêtes et celui des plantes. Se promenant un jour dans une prairie assez près du rivage de la mer, il entendit ces paroles : — Que je suis



malheureuse d'être née herbe ! A peine suis-je parvenue à deux pouces de hauteur, que voilà un monstre dévorant, un animal horrible qui me soule sous ses larges pieds ; sa gueule est armée d'une rangée de faux tranchantes, avec laquelle il me coupe, me déchire et m'engloutit. Les hommes nomment ce monstre un *mouton* : je ne vois pas qu'il y ait au monde une plus abominable créature.

Pythagore avança quelques pas : il trouva une huître qui baillait sur un petit rocher. Il n'avait point encore embrassé cette admirable loi par laquelle il est défendu de manger les animaux nos semblables ; il allait avaler l'huître, lorsqu'elle prononça ces mots attendrissants — O nature ! que l'herbe, qui est comme moi ton ouvrage, est heureuse ! Quand on l'a coupée, elle renaît ; elle est immortelle. Et nous, pauvres huîtres, en vain sommes-nous défendues par une double cuirasse : des scélérats nous mangent par douzaines à leur déjeuner, et c'en est fait pour jamais. Quelle épouvantable destinée que celle d'une huître, et que les hommes sont barbares !

Pythagore tressaillit ; il sentit l'énormité du crime qu'il allait commettre : il demanda pardon à l'huître en pleurant, et la remit bien proprement sur son rocher.

Comme il rêvait profondément à cette aventure

en retournant à la ville, il vit des araignées qui mangeaient des mouches, des hirondelles qui mangeaient des araignées, des éperviers qui mangeaient des hirondelles. — Tous ces gens-là, dit-il, ne sont pas philosophes.

Pythagore, en entrant, fut heurté, froissé, renversé par une multitude de gredins et de gredines qui couraient en criant : — C'est bien fait, c'est bien fait, ils l'ont bien mérité. — Qui? quoi? dit Pythagore en se relevant; et les gens couraient toujours en disant : — Ah! que nous aurons de plaisir à les voir cuire!

Pythagore crut qu'on parlait de lentilles ou de quelque autre légume: point dutout, c'était de deux pauvres Indiens.—Ah! sans doute, dit Pythagore, ce sont deux grands philosophes qui sont las de la vie; ils sont bien aises de renaître sous une autre forme. Il y a du plaisir à changer de maison, quoiqu'on soit toujours mal logé : il ne faut pas disputer des goûts.

Il avança avec la foule jusqu'à la place publique, et ce fut là qu'il vit un grand bûcher allumé, et vis-à-vis de ce bûcher un banc qu'on appelait *un tribunal*, et, sur ce banc, des juges; et ces juges tenaient tous une queue de vache à la main, et ils avaient sur la tête un bonnet ressemblant parfaitement aux deux oreilles de l'animal qui porta Silène quand il vint autrefois au pays avec Bacchus, après

avoir traversé la mer Érythrée à pied sec et avoir arrêté le soleil et la lune, comme on le raconte fidèlement dans les Orphiques.

Il y avait parmi ces juges un honnête homme fort connu de Pythagore. Le sage de l'Inde expliqua au sage de Samos de quoi il était question dans la fête qu'on allait donner au peuple indou.

— Les deux Indiens, dit-il, n'ont nulle envie d'être brûlés : mes graves confrères les ont condamnés à ce supplice, l'un pour avoir dit que la substance de Xaca n'est pas la substance de Brahma ; et l'autre, pour avoir soupçonné qu'on pouvait plaire à l'Être suprême par la vertu, sans tenir en mourant une vache par la queue, parce que, disait-il, on peut être vertueux en tout temps et qu'on ne trouve pas toujours une vache à point nommé. Les bonnes femmes de la ville ont été si effrayées de ces deux propositions hérétiques, qu'elles n'ont point donné de repos aux juges, jusqu'à ce qu'ils aient ordonné le supplice de ces deux infortunés.

Pythagore jugea que, depuis l'herbe jusqu'à l'homme, il y avait bien des sujets de chagrin. Il fit pourtant entendre raison aux juges, et même aux dévotes, et c'est ce qui n'est arrivé que cette seule fois.

Ensuite il alla prêcher la tolérance à Crotone ; mais un intolérant mit le feu à sa maison : il fut

brûlé, lui qui avait tiré deux Indiens des flammes.
Sauve qui peut!

IL VAUT MIEUX AVOIR AFFAIRE A DIEU
QU'A SES SAINTS.

Il y avait autrefois un roi d'Espagne qui avait promis de distribuer des aumônes considérables à tous les habitants d'auprès de Burgos, qui avaient été ruinés par la guerre. Ils vinrent aux portes du palais; mais les huissiers ne voulurent les laisser entrer qu'à condition qu'ils partageraient avec eux. Un certain Cardero se présenta le premier au monarque, se jeta à ses pieds et lui dit : « Grand roi, je supplie Votre Altesse Royale de faire donner à chacun de nous cent coups d'étrivières. — Voilà une plaisante demande, dit le roi; pourquoi me faites-vous cette prière? — C'est, dit Cardero, que vos gens veulent absolument avoir la moitié de ce que vous nous donnerez. » Le roi rit beaucoup, et il fit un présent considérable à Cardero. De là vint le proverbe qu'il *vaut mieux avoir affaire à Dieu qu'à ses saints.*

VÉRITÉS HISTORIQUES.

Les vérités historiques ne sont que des probabilités. Si vous avez combattu à la bataille de Philippes, c'est pour vous une vérité que vous connaissez par intuition, par sentiment. Mais, pour nous qui habitons tout auprès du désert de Syrie, ce n'est qu'une chose très-probable, que nous connaissons par ouï-dire. Combien faut-il de ouï-dire pour former une persuasion égale à celle d'un homme qui, ayant vu la chose, peut se vanter d'avoir une espèce de certitude ?

Celui qui a entendu dire la chose à douze mille témoins oculaires n'a que douze mille probabilités, égales à une forte probabilité, laquelle n'est pas égale à la certitude.

Si vous ne tenez la chose que d'un seul des témoins, vous ne savez rien ; vous devez douter. Si le témoin est mort, vous devez douter encore plus, car vous ne pouvez plus vous éclaircir. Si de plusieurs témoins morts, vous êtes dans le même cas.

Si de ceux à qui les témoins ont parlé, le doute doit encore augmenter.

De génération en génération, le doute augmente

et la probabilité diminue, et bientôt la probabilité est réduite à zéro.

DES DEGRÉS DE VÉRITÉS SUIVANT LESQUELS ON JUGE LES ACCUSÉS.

On peut être traduit en justice ou pour des faits, ou pour des paroles.

Si pour des faits, il faut qu'ils soient aussi certains que le sera le supplice auquel vous condamnerez le coupable; car, si vous n'avez, par exemple, qui vingt probabilités contre lui, ces vingt probabilités ne peuvent équivaloir à la certitude de sa mort. Si vous voulez avoir autant de probabilités qu'il vous en faut pour être sûr que vous ne répandez point le sang innocent, il faut qu'elles naissent de témoignages unanimes de déposants qui n'aient aucun intérêt à déposer. De ce concours de probabilités, il se formera une opinion très-forte qui pourra servir à excuser votre jugement. Mais, comme vous n'aurez jamais de certitude entière, vous ne pourrez vous flatter de connaître parfaitement la vérité. Par conséquent, vous devez toujours pencher vers la clémence plus que vers la rigueur.

S'il ne s'agit que de faits dont il n'ait résulté ni

mort d'homme ni mutilation, il est évident que vous ne devez faire mourir ni mutiler l'accusé.

S'il n'est question que de paroles, il est encore plus évident que vous ne devez point faire pendre un de vos semblables pour la manière dont il a remué la langue; car toutes les paroles du monde n'étant que de l'air battu, à moins que ces paroles n'aient excité au meurtre, il est ridicule de condamner un homme à mourir pour avoir battu l'air. Mettez dans une balance toutes les paroles oiseuses qu'on ait jamais dites, et dans l'autre balance le sang d'un homme, ce sang l'emportera. Or, celui qu'on a traduit devant vous n'étant accusé que de quelques paroles que ses ennemis ont prises en un certain sens, tout ce que vous pourriez faire serait aussi de lui dire des paroles qu'il prendra dans le sens qu'il voudra, mais livrer un innocent au plus cruel et au plus ignominieux supplice pour des mots que ses ennemis ne comprennent pas, cela est trop barbare. Vous ne faites pas plus de cas de la vie d'un homme que de celle d'un lézard, et trop de juges vous ressemblent.

DE LA VERTU.

SI LE CRIME EST SUR LA TERRE, LA VERTU
Y EST AUSSI.

Il y eut toujours des vertus, s'il y eut des crimes. Athènes vit des Socrate, si elle vit des Anitus; Rome eut des Caton, si elle eut des Sylla; Caligula, Néron effrayèrent la terre par leurs atrocités; mais Titus, Trajan, Antonin le Pieux, Marc-Aurèle, la consolèrent par leur bienfaisance. J'ai heureusement mon Épicète dans ma poche : cet Épicète n'était qu'un esclave, mais égal à Marc-Aurèle par ses sentiments. Écoutez, et puissent tous ceux qui se mêlent d'enseigner les hommes retenir ce qu'Épicète se dit à lui-même ! « C'est Dieu qui m'a » créé, je le porte dans moi ; oserais-je le déshonorer par des pensées infâmes, par des actions criminelles, par d'indignes désirs ? » Sa vie fut conforme à ses discours. Marc-Aurèle, sur le trône de l'Europe et de deux autres parties de notre hémisphère, ne pensa pas autrement que l'esclave Épicète : l'un ne fut jamais humilié de sa bassesse ; l'autre ne fut jamais ébloui de sa grandeur. Et quand ils écrivirent leurs pensées, ce fut pour eux-mêmes et pour leurs disciples, et non pour être loués dans

des journaux. Et, à votre avis, Locke, Newton, Tillotson, Penn, Clarke, le bonhomme qu'on appelle *the man of Ross*, tant d'autres dans notre île et hors de notre île, que je pourrais vous citer, n'ont-ils pas été des modèles de vertu ?

DE L'ÉGALITÉ QUI VIENT DE DIEU, ET QUE
L'HOMME NE PEUT DÉTRUIRE.

Ce monde est un grand bal où des fous déguisés,
Sous les risibles noms d'Éminence et d'Altesse,
Pensent enfler leur être et hausser leur bassesse.
En vain des vanités l'appareil nous surprend ;
Les mortels sont égaux ; leur masque est différent.
Nos cinq sens imparfaits, donnés par la nature,
De nos biens, de nos maux, sont la seule mesure.
Les rois en ont-ils six ? et leur âme et leur corps
Sont-ils d'une autre espèce, ont-ils d'autres ressorts ?
C'est du même limon que tous ont pris naissance ;
Dans la même faiblesse ils traient leur enfance ;
Et le riche et le pauvre, et le faible et le fort,
Vont tous également des douceurs à la mort.

TROISIÈME PARTIE.

POLITIQUE.

SUR L'INÉGALITÉ DES CONDITIONS.

Il est clair que tous les hommes, jouissant des facultés attachées à leur nature, sont égaux. Ils le sont quand ils s'acquittent des fonctions animales et quand ils exercent leur entendement. Le roi de la Chine, le Grand Mogol, le padischah de Turquie ne peuvent dire au dernier des hommes : « Je te défends de digérer, d'aller à la garde-robe et de penser. » Tous les animaux de chaque espèce sont égaux entre eux.

Les animaux ont naturellement au-dessus de

nous l'avantage de l'indépendance. Si un taureau qui courtise une génisse est chassé à coups de cornes par un taureau plus fort que lui, il va chercher une autre maîtresse dans un autre pré, et il vit libre. Un coq battu par un coq se console dans un autre poulailler. Il n'en est pas ainsi de nous : un petit vizir exile à Lemnos un hostangi ; le vizir Azem exile le petit vizir à Ténédos ; le padischah exile le vizir Azem à Rhodes ; les janissaires mettent en prison le padischah et en élisent un autre qui exilera les bons musulmans à son choix : encore lui sera-t-on bien obligé s'il se borne à ce petit exercice de son autorité sacrée.

Si cette terre était ce qu'elle semble devoir être ; si l'homme y trouvait partout une subsistance facile et assurée, et un climat convenable à sa nature, il est certain qu'il eût été impossible à un homme d'en asservir un autre. Que ce globe soit couvert de fruits salutaires ; que l'air qui doit contribuer à notre vie ne nous donne point des maladies et une mort prématurée ; que l'homme n'ait besoin d'autre logis et d'autre lit que celui des daims et des chevreuils : alors, les Gengiskan et les Tamerlan n'auraient de valets que leurs enfants, qui seraient assez honnêtes gens pour les aider dans leur vieillesse.

Tous les hommes seraient donc nécessairement égaux s'ils étaient sans besoins. La misère, atta-

chée à notre espèce, subordonne un homme à un autre homme ; *ce n'est pas l'inégalité qui est un malheur, c'est la dépendance*. Il importe fort peu que tel homme s'appelle *Sa Hautesse*, tel autre *Sa Sainteté* ; mais il est dur de servir l'un ou l'autre.

Une famille nombreuse a cultivé un bon terroir ; deux petites familles voisines ont des champs ingrats et rebelles : il faut que les deux pauvres familles servent la famille opulente ou qu'elles l'égorgent : cela va sans difficulté. Une des deux familles indigentes va offrir ses bras à la riche pour avoir du pain ; l'autre va l'attaquer et est battue. La famille servante est l'origine des domestiques et des manoeuvres, la famille battue est l'origine des esclaves.

—

MÊME SUJET.

Tous les pauvres ne sont pas malheureux. La plupart sont nés dans cet état, et le travail continu les empêche de trop sentir leur situation ; mais, quand ils la sentent, alors on voit des guerres comme celle du parti populaire contre le parti du sénat de Rome, celle des paysans en Allemagne, en Angleterre, en France. Toutes ces guerres finis-

sent tôt ou tard par l'asservissement du peuple, parce que les puissants ont l'argent, et que l'argent est maître de tout dans un État. Je dis dans un État, car il n'en est pas de même de nation à nation. La nation qui se servira le mieux du fer subjuguera toujours celle qui aura plus d'or et moins de courage.

Tout homme naît avec un penchant assez violent pour la domination, la richesse et les plaisirs, et avec beaucoup de goût pour la paresse : par conséquent, tout homme voudrait avoir l'argent et les femmes ou les filles des autres, être leur maître, les assujettir à tous ses caprices, et ne rien faire, ou du moins ne faire que des choses très-agréables. Vous voyez bien qu'avec ces belles dispositions, il est impossible que les hommes soient égaux.

Le genre humain, tel qu'il est, ne peut subsister, à moins qu'il n'y ait une infinité d'hommes utiles qui ne possèdent rien du tout ; car, certainement, un homme à son aise ne quittera pas sa terre pour venir labourer la vôtre ; et, si vous avez besoin d'une paire de souliers, ce ne sera pas un maître des requêtes qui vous la fera. L'égalité est donc à la fois la chose la plus naturelle et la plus chimérique.

DE LA PROPRIÉTÉ.

Liberty and property, c'est le cri anglais. Il vaut mieux que *saint George et mon droit*, *saint Denys et Montjoie* : c'est le cri de la nature.

De la Suisse à la Chine, les paysans possèdent des terres en propre. Le droit seul de conquête a pu, dans quelques pays, dépouiller les hommes d'un droit si naturel.

Il est certain que le possesseur d'un terrain cultivera beaucoup mieux son héritage que celui d'autrui. L'esprit de propriété double la force de l'homme. On travaille pour soi et pour sa famille avec plus de vigueur et de plaisir que pour un maître. L'esclave, qui est dans la puissance d'un autre, a peu d'inclination pour le mariage. Il craint souvent même de faire des esclaves comme lui. Son industrie est étouffée, son âme abrutie, et ses forces ne s'exercent jamais dans toute leur élasticité. Le possesseur, au contraire, désire une femme qui partage son bonheur et des enfants qui l'aident dans son travail. Son épouse et ses fils font ses richesses. Le terrain de ce cultivateur peut devenir dix fois plus fertile qu'auparavant sous les mains d'une famille laborieuse.

L'Angleterre donna un grand exemple, au xvii^e siècle, lorsqu'on affranchit les terres dépendantes de l'Église et des moines. C'était une chose bien odieuse, bien préjudiciable à un État, de voir des hommes voués par leur institut à l'humilité et à la pauvreté devenus les maîtres des plus belles terres du royaume, traiter les hommes, leurs frères, comme des animaux de service, faits pour porter leurs fardeaux. La grandeur de ce petit nombre de prêtres avilissait la nature humaine. Leurs richesses particulières appauvrissaient le reste du royaume. L'abus a été détruit, et l'Angleterre est devenue riche.

Dans tout le reste de l'Europe, le commerce n'a fleuri, les arts n'ont été en honneur, les villes ne se sont accrues et embellies que quand les serfs de la couronne et de l'Église ont eu des terres en propriété. Et ce qu'on doit soigneusement remarquer, c'est que, si l'Église y a perdu des droits qui ne lui appartenaient pas, la couronne y a gagné l'extension de ses droits légitimes; car l'Église, dont la première institution est d'imiter son législateur humble et pauvre, n'est point faite originellement pour s'engraisser du fruit des travaux des hommes, et le souverain, qui représente l'État, doit économiser le fruit de ces mêmes travaux pour le bien de l'État même et pour la splendeur du trône. Partout où le peuple travaille pour l'Église, l'État

est pauvre; partout où le peuple travaille pour le souverain, l'État est riche.

C'est alors que le commerce étend partout ses branches. La marine marchande devient l'école de la marine militaire. De grandes compagnies de commerce se forment. Le souverain trouve, dans les temps difficiles, des ressources auparavant inconnues. Ainsi, dans les États autrichiens, en Angleterre, en France, vous voyez le prince emprunter facilement de ses sujets cent fois plus qu'il n'en pouvait arracher par la force, quand les peuples croupissaient dans la servitude.

Tous les paysans ne seront pas riches; et il ne faut pas qu'ils le soient. On a besoin d'hommes qui n'aient que leurs bras et de la bonne volonté. Mais ces hommes mêmes, qui semblent le rebut de la fortune, participeront au bonheur des autres. Ils seront libres de vendre leur travail à qui voudra le mieux payer. Cette liberté leur tiendra lieu de propriété. L'espérance certaine d'un juste salaire les soutiendra. Ils élèveront avec gaieté leur famille dans leurs métiers laborieux et utiles. C'est surtout cette classe d'hommes, si méprisables aux yeux des puissants, qui fait la pépinière des soldats. Ainsi, depuis le sceptre jusqu'à la faux et à la houlette, tout s'anime, tout prospère, tout prend une nouvelle force par ce seul ressort.

DE LA DÉMOCRATIE.

Le pire des États, c'est l'État populaire.

Cinna s'en explique ainsi à Auguste (1); mais aussi Maxime soutient que

Le pire des États, c'est l'État monarchique (2).

Bayle, ayant plus d'une fois, dans son *Dictionnaire*, soutenu le pour et le contre, fait, à l'article de PÉRICLÈS, un portrait fort hideux de la démocratie, et surtout de celle d'Athènes.

Un républicain, grand amateur de la démocratie, qui est l'un de nos faiseurs de questions, nous envoie sa réfutation de Bayle et son apologie d'Athènes. Nous exposerons ses raisons. C'est le privilège de quiconque écrit de juger les vivants et

(1) Corneille, CINNA, acte II, scène I.

(2) Voici ce que dit Maxime :

. Par tous les climats,
Ne sont pas bien reçus toutes sortes d'États,
Chaque peuple a le sien conforme à sa nature...
Les Macédoniens avaient le monarchique...
Et le seul consulat est bon pour les Romains.

les morts ; mais on est jugé soi-même par d'autres qui le seront à leur tour, et, de siècle en siècle, toutes les sentences sont réformées.

Bayle donc, après quelques lieux communs, dit ces propres mots : « Qu'on chercherait en vain, « dans l'histoire de Macédoine, autant de tyrannie « que l'histoire d'Athènes nous en présente. »

Peut-être Bayle était-il mécontent de la Hollande quand il écrivait ainsi, et probablement mon républicain, qui le réfute, est content de sa petite ville démocratique, *quant à présent*.

Il est difficile de peser dans une balance bien juste les iniquités de la république d'Athènes et celles de la cour de Macédoine. Nous reprochons encore aujourd'hui aux Athéniens le bannissement de Cimon, d'Aristide, de Thémistocle, d'Alcibiade, les jugements à mort portés contre Phocion et Socrate, jugements qui ressemblent à ceux de quelques-uns de nos tribunaux absurdes et cruels.

Enfin, ce qu'on ne pardonne point aux Athéniens, c'est la mort de leurs six généraux victorieux, condamnés pour n'avoir pas eu le temps d'enterrer leurs morts après la victoire et pour en avoir été empêchés par une tempête. Cet arrêt est à la fois si ridicule et si barbare, il porte un tel caractère de superstition et d'ingratitude, que ceux de l'inquisition, ceux qui furent rendus contre Urbain Grandier et contre la maréchale d'Ancre, contre

Morin, contre tant de sorciers, etc., ne sont pas des inepties plus atroces.

On a beau dire, pour excuser les Athéniens, qu'ils croyaient, d'après Homère, que les âmes des morts étaient toujours errantes, à moins qu'elles n'eussent reçu les honneurs de la sépulture ou du bûcher : une sottise n'excuse point une barbarie.

Le grand mal que les âmes de quelques Grecs se fussent promenées une semaine ou deux au bord de la mer ! Le mal est de livrer des vivants aux bourreaux, et des vivants qui vous ont gagné une bataille, des vivants que vous deviez remercier à genoux.

Voilà donc les Athéniens convaincus d'avoir été les plus sots et les plus barbares juges de la terre.

Mais il faut mettre à présent dans la balance les crimes de la cour de Macédoine ; on verra que cette cour l'emporte prodigieusement sur Athènes en fait de tyrannie et de scélératesse.

Il n'y a d'ordinaire nulle comparaison à faire entre les crimes des grands, qui sont toujours ambitieux, et les crimes du peuple, qui ne veut jamais et qui ne peut vouloir que la liberté et l'égalité. Ces deux sentiments, *liberté et égalité*, ne conduisent point droit à la calomnie, à la rapine, à l'assassinat, à l'empoisonnement, à la dévastation des terres de

ses voisins, etc. ; mais la grandeur ambitieuse et la rage du pouvoir précipitent dans tous ces crimes en tout temps et en tous lieux.

On ne voit dans cette Macédoine, dont Bayle oppose la vertu à celle d'Athènes, qu'un tissu de crimes épouvantables pendant deux cents années de suite.

C'est Ptolémée, oncle d'Alexandre le Grand, qui assassine son frère Alexandre pour usurper le royaume.

C'est Philippe, son frère, qui passe sa vie à tromper et à violer, et qui finit par être poignardé par Pausanias.

Olympias fait jeter la reine Cléopâtre et son fils dans une cuve d'airain brûlante. Elle assassine Aridée.

Antigone assassine Eumènes.

Antigone Gonatas, son fils, empoisonne le gouverneur de la citadelle de Corinthe, épouse sa veuve, la chasse et s'empare de la citadelle.

Philippe, son petit-fils, empoisonne Démétrius et souille toute la Macédoine de meurtres.

Persée tue sa femme de sa propre main et empoisonne son frère.

Ces perfidies et ces barbaries sont fameuses dans l'histoire.

Ainsi donc, pendant deux siècles, la fureur du despotisme fait de la Macédoine le théâtre de tous

les crimes; et, dans le même espace de temps, vous ne voyez le gouvernement populaire d'Athènes souillé que de cinq ou six iniquités judiciaires, de cinq ou six jugements atroces, dont le peuple s'est toujours repenti et dont il a fait amende honorable. Il demanda pardon à Socrate après sa mort et lui érigea le petit temple du *Socrateion*. Il demanda pardon à Phocion et lui éleva une statue. Il demanda pardon aux six généraux condamnés avec tant de ridicule et si indignement exécutés. Il mit aux fers le principal accusateur, qui n'échappa qu'à peine à la vengeance publique. Le peuple athénien était donc naturellement aussi bon que léger. Dans quel État despotique a-t-on jamais pleuré ainsi l'injustice de ses arrêts précipités?

Bayle a donc tort cette fois; mon républicain a donc raison. Le gouvernement populaire est donc par lui-même moins inique, moins abominable que le pouvoir tyrannique.

Le grand vice de la démocratie n'est certainement pas la tyrannie et la cruauté: il y eut des républicains montagnards, sauvages et féroces; mais ce n'est pas l'esprit républicain qui les fit tels, c'est la nature. L'Amérique septentrionale était toute en républiques. C'étaient des ours.

Le véritable vice d'une république civilisée est dans la fable turque du dragon à plusieurs têtes et du dragon à plusieurs queues. La multitude des

têtes se nuit, et la multitude des queues obéit à une seule tête qui veut tout dévorer.

La démocratie ne semble convenir qu'à un très-petit pays; encore faut-il qu'il soit heureusement situé. Tout petit qu'il sera, il fera beaucoup de fautes, parce qu'il sera composé d'hommes. La discorde y régnera comme dans un couvent de moines, mais il n'y aura ni Saint-Barthélemy, ni massacres d'Irlande, ni vêpres siciliennes, ni inquisition, ni condamnation aux galères pour avoir pris de l'eau dans la mer sans payer, à moins qu'on ne suppose cette république composée de diables dans un coin de l'enfer.

QUEL EST LE MEILLEUR GOUVERNEMENT?

Le fort et le faible de tous les gouvernements a été examiné de près dans les derniers temps. Dites-moi donc, vous qui avez voyagé, qui avez lu et vu, dans quel État, dans quelle sorte de gouvernement voudriez-vous être né? Je conçois qu'un grand seigneur terrien en France ne serait pas fâché d'être né en Allemagne; il serait souverain au lieu d'être sujet. Un pair de France serait fort

aise d'avoir les privilèges de la patrie anglaise ; il serait législateur.

L'homme de robe et le financier se trouveraient mieux en France qu'ailleurs.

Mais quelle patrie choisirait un homme sage, libre, un homme d'une fortune médiocre et sans préjugés ?

Un membre du conseil de Pondichéry, assez savant, revenait en Europe par terre avec un brahme plus instruit que les brahmes ordinaires. — Comment trouvez-vous le gouvernement du Grand Mogol ? dit le conseiller. — Abominable, répondit le brahme ; comment voulez-vous qu'un État soit heureusement gouverné par des Tartares ? Nos raïas, nos omras, nos nababs, sont fort contents, mais les citoyens ne le sont guère, et des millions de citoyens sont quelque chose.

Le conseiller et le brahme traversèrent en raisonnant toute la haute Asie. — Je fais une réflexion, dit le brahme : c'est qu'il n'y a pas une république dans toute cette vaste partie du monde. — Il y a eu autrefois celle de Tyr, dit le conseiller ; mais elle n'a pas duré longtemps.

— Je conçois, dit le brahme, qu'on ne doit trouver sur la terre que très-peu de républiques. Les hommes sont rarement dignes de se gouverner eux-mêmes. Ce bonheur ne doit appartenir qu'à de petits peuples qui se cachent dans les îles ou

entre les montagnes, comme des lapins qui se débrouent aux animaux carnassiers ; mais, à la longue, ils sont découverts et dévorés.

Quand les deux voyageurs furent arrivés dans l'Asie-Mineure, le conseiller dit au brahme : — Croiriez-vous bien qu'il y a eu une république, formée dans un coin de l'Italie, qui a duré plus de cinq cent ans et qui a possédé cette Asie-Mineure, l'Asie, l'Afrique, la Grèce, les Gaules, l'Espagne et l'Italie entière ? — Elle se tourna donc bien vite en monarchie ? dit le brahme. — Vous l'avez deviné, dit l'autre ; mais cette monarchie est tombée, et nous faisons tous les jours de belles dissertations pour trouver les causes de sa décadence et de sa chute. — Vous prenez bien de la peine, dit l'Indien ; cet empire est tombé parce qu'il existait. Il faut bien que tout tombe ; j'espère bien qu'il en arrivera tout autant à l'empire du Grand Mogol.

— A propos, dit l'Européen, croyez-vous qu'il faille plus d'honneur dans un État despotique et plus de vertu dans une république ? L'Indien s'étant fait expliquer ce qu'on entend par honneur, répondit que l'honneur était plus nécessaire dans une république, et qu'on avait bien plus besoin de vertu dans un État monarchique ; car, dit-il, un homme qui prétend être élu par le peuple, ne le sera pas s'il est déshonoré ; au lieu que, à la cour, il pourra aisément obtenir une charge, selon la maxime d'un

grand prince, qu'un courtisan, pour réussir, doit n'avoir ni honneur ni humeur. A l'égard de la vertu, il en faut prodigieusement dans une cour pour oser dire la vérité. L'homme vertueux est bien plus à son aise dans une république; il n'a personne à flatter.

— Croyez-vous, dit l'homme d'Europe, que les lois et les religions soient faites pour les climats, de même qu'il faut des fourrures à Moscou et des étoffes de gaze à Delhi? — Oui, sans doute, dit le brahme; toutes les lois qui concernent le physique, sont calculées pour le méridien qu'on habite; il ne faut qu'une femme à un Allemand, et il en faut trois ou quatre à un Persan. Les rites de la religion sont de même nature. Comment voudriez-vous, si j'étais chrétien, que je dise la messe dans ma province, où il n'y a ni pain ni vin? A l'égard des dogmes, c'est autre chose; le climat n'y fait rien. Votre religion n'a-t-elle pas commencé en Asie, d'où elle a été chassée? N'existe-t-elle pas vers la mer Baltique, où elle était inconnue?

— Dans quel État, sous quelle domination aimeriez-vous mieux vivre? dit le conseiller. — Partout ailleurs que chez moi, dit son compagnon; et j'ai trouvé beaucoup de Siamois, de Tonquinois, de Persans et de Turcs qui en disaient autant. — Mais encore une fois, dit l'Européen, quel État choisiriez-vous? Le brahme répondit : — Celui où l'on

n'obéit qu'aux lois. — C'est une vieille réponse, dit le conseiller. — Elle n'en est pas plus mauvaise, dit le brahme.—Où est ce pays-là ? dit le conseiller. Le brahme dit : — Il faut le chercher.

DE LA PATRIE.

Nous nous bornerons ici, selon notre usage, à proposer quelques questions que nous ne pouvons résoudre.

Un juif a-t-il une patrie ? S'il est né à Coïmbre, c'est au milieu d'une troupe d'ignorants absurdes qui argumenteront contre lui, et auxquels il ferait des réponses absurdes, s'il osait répondre. Il est surveillé par des Inquisiteurs qui le feront brûler, s'ils savent qu'il ne mange point de lard, et tout son bien leur appartiendra. Sa patrie est-elle à Coïmbre ? peut-il aimer tendrement Coïmbre ? peut-il dire comme dans les *Horaces* de Pierre Corneille (acte 1^{er}, scène 1^{re}, et acte II^e, scène III^e) :

Mon cher pays est mon premier amour...
Mourir pour la patrie est un si digne sort,
Qu'on briguerait en foule une si belle mort,
Tarare !

Sa patrie est-elle Jérusalem ? Il a ouï dire vaguement qu'autrefois ses ancêtres, quels qu'ils fussent, ont habité ce terrain pierreux et stérile, bordé d'un désert abominable, et que les Turcs sont maîtres aujourd'hui de ce petit pays, dont ils ne retirent presque rien. Jérusalem n'est pas sa patrie. Il n'en a point ; il n'a pas sur la terre un pied carré qui lui appartienne.

Le Guèbre, esclave des Turcs ou des Persans, ou du Grand Mogol, peut-il compter pour sa patrie quelques pyrées qu'il élève en secret sur des montagnes ?

Le Banian, l'Arménien, qui passent leur vie à courir dans tout l'Orient, et à faire le métier de courtiers, peuvent-ils dire : « Ma chère patrie, ma chère patrie ? » Ils n'en ont d'autre que leur bourse et leur livre de compte.

Parmi nos nations d'Europe, tous ces meurtriers qui louent leurs services, et qui vendent leur sang au premier roi qui veut les payer, ont-ils une patrie ? Ils en ont bien moins qu'un oiseau de proie qui revient tous les soirs dans le creux du rocher où sa mère fit son nid.

Les moines oseraient-ils dire qu'ils ont une patrie ? Elle est, disent-ils, dans le ciel ; à la bonne heure ! mais dans ce monde je ne leur en connais pas.

Ce mot de *patrie* serait-il bien convenable dans

la bouche d'un Grec qui ignore s'il y eut jamais un Miltiade, un Agésilas, et qui sait seulement qu'il est l'esclave d'un janissaire, lequel est esclave d'un aga, lequel est esclave d'un bacha, lequel est esclave d'un visir, lequel est esclave d'un padischah, que nous appelons à Paris le *Grand Turc*?

Qu'est-ce donc que la patrie? Ne serait-ce pas par hasard un bon champ dont le possesseur, logé commodément dans une maison bien tenue, pourrait dire : « Ce champ que je cultive, cette maison que j'ai bâtie, sont à moi : j'y vis sous la protection des lois, qu'aucun tyran ne peut enfreindre. Quand ceux qui possèdent, comme moi, des champs et des maisons s'assemblent pour leurs intérêts communs, j'ai ma voix dans cette assemblée; je suis une partie du tout, une partie de la communauté, une partie de la souveraineté : voilà ma patrie. » Tout ce qui n'est pas cette habitation d'hommes, n'est-ce pas quelquefois une écurie de chevaux sous un palefrenier qui leur donne à son gré des coups de fouet? On a une patrie sous un bon roi, on n'en a point sous un méchant.

SUR LA GUERRE.

Tous les animaux sont perpétuellement en guerre; chaque espèce est née pour en dévorer une autre. Il n'y a pas jusqu'aux moutons et aux colombes qui n'avalent une quantité prodigieuse d'animaux imperceptibles. Les mâles de la même espèce se font la guerre pour des femelles, comme Ménélas et Pâris. L'air, la terre et les eaux sont des champs de destruction.

Il semble que, Dieu ayant donné la raison aux hommes, cette raison doive les avertir de ne pas s'avilir à imiter les animaux, surtout quand la nature ne leur a donné ni armes pour tuer leur semblables, ni instinct qui les porte à sucer leur sang.

Cependant, la guerre meurtrière est tellement le partage affreux de l'homme, qu'excepté deux ou trois nations, il n'en est point que leurs anciennes histoires ne représentent armées les unes contre les autres. Manichéens, voilà votre excuse.

Le plus déterminé des flatteurs conviendra sans peine que la guerre traîne toujours à sa suite la peste et la famine, pour peu qu'il ait vu les hôpitaux des armées d'Allemagne, et qu'il ait passé dans quelques villages où il se sera fait quelque grand exploit de guerre.

C'est sans doute un très-bel art que celui qui désole les campagnes, détruit les habitations, et fait périr, année commune, quarante mille hommes sur cent mille. Cette invention fut d'abord cultivée par des nations assemblées pour leur bien commun; par exemple, la diète des Grecs déclara à la diète de la Phrygie et des peuples voisins qu'elle allait partir sur un millier de barques de pêcheurs pour aller les exterminer si elle pouvait.

Le peuple romain assemblé jugeait qu'il était de son intérêt d'aller se battre avant moisson contre le peuple de Véies, ou contre les Volsques. Et, quelques années après, tous les Romains, étant en colère contre tous les Carthaginois, se battirent longtemps sur terre et sur mer. Il n'en est pas de même aujourd'hui.

Un généalogiste prouve à un prince qu'il descend en droite ligne d'un comte dont les parents avaient fait un pacte de famille, il y a trois ou quatre cents ans, avec une maison dont la mémoire même ne subsiste plus. Cette maison avait des prétentions éloignées sur une province dont le dernier possesseur est mort d'apoplexie; le prince et son conseil voient son droit évident. Cette province, qui est à quelques centaines de lieues de lui, a beau protester qu'elle ne le connaît pas, qu'elle n'a nulle envie d'être gouvernée par lui, que, pour donner des lois aux gens, il faut au moins avoir leur consentement;

ces discours ne parviennent pas seulement aux oreilles du prince, dont le droit est incontestable. Il trouve incontinent un grand nombre d'hommes qui n'ont rien à perdre; il les habille d'un gros drap bleu à cent dix sous l'aune, borde leurs cha-peaux avec du gros fil blanc, les fait tourner à droite et à gauche, et marche à la gloire.

Les autres princes qui entendent parler de cette équipée y prennent part, chacun selon son pouvoir, et couvrent une petite étendue de pays de plus de meurtriers mercenaires que Gengiskan, Tamerlan, Bajazet, n'en traînèrent à leur suite.

Des peuples assez éloignés entendent dire qu'on va se battre, et qu'il y a cinq ou six sous par jour à gagner pour eux, s'ils veulent être de la partie; ils se divisent aussitôt en deux bandes comme des moissonneurs, et vont vendre leurs services à qui-conque veut les employer.

Ces multitudes s'acharnent les unes contre les autres, non-seulement sans avoir aucun intérêt au procès, mais sans savoir même de quoi il s'agit.

On voit à la fois cinq ou six puissances belligé-rantes, tantôt trois contre trois, tantôt deux contre quatre, tantôt une contre cinq, se détestant toutes également les unes les autres, s'unissant et s'atta-quant tour à tour; toutes d'accord en un seul point, celui de faire tout le mal possible.

Le merveilleux de cette entreprise infernale,

mière chemise ? Pour celui qui la fit blanchir et repasser, je le crois un génie plein de ressources et capable de gouverner un État.

Cependant, ceux qui n'étaient pas accoutumés à porter des chemises blanches le prirent pour un riche efféminé qui corrompait la nation.

— Gardez-vous du luxe, disait Caton aux Romains : vous avez subjugué la province du Phase, mais ne mangez jamais de faisans ; vous avez conquis le pays où croit le coton, couchez sur la dure ; vous avez volé à main armée l'or, l'argent et les pierreries de vingt nations, ne soyez jamais assez sots pour vous en servir ; manquez de tout après avoir tout pris : il faut que les voleurs de grand chemin soient vertueux et libres.

Lucilius lui répondit : — Mon ami, souhaite plutôt que Crassus, Pompée, César et moi, nous dépensions tout en luxe. Il faut bien que les grands voleurs se battent pour le partage des dépouilles. Rome doit être asservie, mais elle le sera bien plus tôt et bien plus sûrement par l'un de nous, si nous faisons valoir comme toi notre argent, que si nous le dépensons en superfluités et en plaisirs. Souhaite que Pompée et César s'appauvrissent assez pour n'avoir pas de quoi soudoyer des armées. »

Il n'y a pas longtemps qu'un homme de Norwège reprochait le luxe à un Hollandais. — Qu'est

devenu, disait-il, cet heureux temps où un négociant, partant d'Amsterdam pour les Grandes-Indes, laissait un quartier de bœuf fumé dans sa cuisine, et le retrouvait à son retour? Où sont vos cuillers de bois et vos fourchettes de fer? n'est-il pas honteux pour un sage Hollandais de coucher dans un lit de damas?

— Va-t'en à Batavia, lui répondit l'homme d'Amsterdam; gagne comme moi dix tonnes d'or et vois si l'envie ne te prendra pas d'être bien vêtu bien nourri et bien logé.

Depuis cette conversation, on a écrit vingt volumes sur le luxe, et ces livres ne l'ont ni diminué, ni augmenté.

SECTION II.

On a déclamé contre le luxe depuis deux mill ans, en vers et en prose, et on l'a toujours aimé

Que n'a-t-on pas dit des premiers Romains Quand ces brigands ravagèrent et pillèrent le moissons; quand, pour augmenter leur pauvre village, ils détruisirent les pauvres villages de Volsques et des Samnites, c'étaient des hommes désintéressés et vertueux; ils n'avaient pu encore voler ni or, ni argent, ni pierreries, parce qu'il n'en avait point dans les bourgs qu'ils saccagèrent

Leurs bois ni leurs marais ne produisaient ni perdrix, ni faisans, et on loue leur tempérance.

Quand de proche en proche ils eurent tout pillé, tout volé du fond du golfe Adriatique à l'Euphrate, et qu'ils eurent assez d'esprit pour jouir du fruit de leurs rapines; quand ils cultivèrent les arts, qu'ils goûtèrent tous les plaisirs, et qu'ils les firent même goûter aux vaincus, ils cessèrent alors, dit-on, d'être sages et gens de bien.

Toutes ces déclamations se réduisent à prouver qu'un voleur ne doit jamais ni manger le diner qu'il a pris, ni porter l'habit qu'il a dérobé, ni se parer de la bague qu'il a volée. Il fallait, dit-on, jeter tout cela dans la rivière, pour vivre en honnêtes gens. Dites plutôt qu'il ne fallait pas voler. Condamnez les brigands quand ils pillent; mais ne les traitez pas d'insensés quand ils jouissent. De bonne foi, lorsqu'un grand nombre de marins anglais se sont enrichis à la prise de Pondichéri et de la Havane, ont-ils eu tort d'avoir ensuite du plaisir à Londres, pour prix de la peine qu'ils avaient eue au fond de l'Asie et de l'Amérique?

- Les déclamateurs voudraient qu'on enfouît les richesses qu'on aurait amassées par le sort des armes, par l'agriculture, par le commerce, et par l'industrie. Ils citent Lacédémone: que ne citent-ils aussi la république de Saint-Marin? Quel bien Sparte fit-elle à la Grèce? Eut-elle jamais des

Démosthènes, des Sophocle, des Apelles et des Phidias? Le luxe d'Athènes a fait des grands hommes en tout genre; Sparte a eu quelques capitaines, et encore en moins grand nombre que les autres villes. Mais, à la bonne heure, qu'une aussi petite république que Lacédémone conserve sa pauvreté. On arrive à la mort aussi bien en manquant de tout qu'en jouissant de ce qui peut rendre la vie agréable. Le sauvage du Canada subsiste et atteint la vieillesse comme le citoyen d'Angleterre qui a cinquante mille guinées de revenu. Mais qui comparera jamais le pays des Iroquois à l'Angleterre?

Que la république de Raguse et le canton de Zurich fassent des lois somptuaires, ils ont raison, il faut que le pauvre ne dépense point au delà de ses forces; mais j'ai lu quelque part :

Sachez surtout que le luxe enrichit
Un grand Etat, s'il en perd un petit (1).

Si par le luxe vous entendez l'excès, on sait que l'excès est pernicieux en tout genre, dans l'abst-

(1) Les lois somptuaires sont, par leur nature, une violation du droit de propriété. Si dans un petit État il n'y a point une grande inégalité de fortune, il n'y aura pas de luxe; si cette inégalité y existe, le luxe est le remède.

nence comme dans la gourmandise, dans l'économie comme dans la libéralité. Je ne sais comment il est arrivé que dans ces villages où la terre est ingrate, les impôts lourds, la défense d'exporter le blé qu'on a semé intolérable, il n'y a guère pourtant de colon qui n'ait un bon habit de drap et qui ne soit bien chaussé et bien nourri. Si ce colon laboure avec son bel habit, avec du linge blanc, les cheveux frisés et poudrés, voilà certainement le plus grand luxe et le plus impertinent ; mais qu'un bourgeois de Paris ou de Londres paraisse au spectacle vêtu comme ce paysan, voilà la lésine la plus grossière et la plus ridicule.

*Est modus in rebus, sunt certi denique fines,
Quos ultra citraque nequit consistere rectum.*

(Hor. lib. I, sat. I.)

Lorsqu'on inventa les ciseaux, qui ne sont certainement pas de l'antiquité la plus haute, que ne dit-on pas contre les premiers qui se rognèrent les ongles et qui coupèrent une partie des cheveux qui leur tombaient sur le nez ? On les traita sans doute de petits-maitres et de prodigues, qui achetaient chèrement un instrument de la vanité, pour gêner l'ouvrage du Créateur. Quel péché énorme d'accourcir la corne que Dieu fait naître au bout de nos doigts ! C'était un outrage à la Divinité. Ce

fut bien pis quand on inventa les chemises et les chaussons. On sait avec quelle fureur les vieux conseillers, qui n'en avaient jamais porté, crièrent contre les jeunes magistrats qui donnèrent dans ce luxe funeste.

DE LA GLOIRE.

La gloire est la réputation jointe à l'estime; elle est au comble quand l'admiration s'y joint. Elle suppose toujours des choses éclatantes, en action en vertu, en talents, et toujours de grandes difficultés surmontées. César, Alexandre ont eu de la gloire. On ne peut guère dire que Socrate en a eu. Il attire l'estime, la vénération, la pitié, l'indignation contre ses ennemis; mais le terme de gloire serait impropre à son égard : sa mémoire est respectable plutôt que glorieuse. Attila eut beaucoup d'éclat; mais il n'a point de gloire, parce que l'honneur, qui peut se tromper, ne lui donne point de vertu. Charles XII a encore de la gloire, parce que sa valeur, son désintéressement, sa libéralité ont été extrêmes. Les succès suffisent pour la réputation, mais non pas pour la gloire. Celle de Henri IV augmente tous les jours, parce que

temps a fait connaître toutes ses vertus, qui étaient incomparablement plus grandes que ses défauts.

La gloire est aussi le partage des inventeurs dans les beaux-arts ; les imitateurs n'ont que des applaudissements. Elle est encore accordée aux grands talents, mais dans des arts sublimes. On dira bien, la gloire de Virgile, de Cicéron, mais non de Martial et d'Aulu-Gelle.

On a osé dire la gloire de Dieu ; il travaille pour la gloire de Dieu ; Dieu a créé le monde pour sa gloire : ce n'est pas que l'Être suprême puisse avoir de la gloire ; mais les hommes, n'ayant point d'expressions qui lui conviennent, emploient pour lui celles dont ils sont le plus flattés.

La vaine gloire est cette petite ambition qui se contente des apparences, qui s'étale dans le grand faste, et qui ne s'élève jamais aux grandes choses. On a vu des souverains qui, ayant une gloire réelle, ont encore aimé la vaine gloire, en recherchant trop de louanges, en aimant trop l'appareil de la représentation.

La fausse gloire tient souvent à la vaine, mais souvent elle porte à des excès ; et la vaine se renferme plus dans les petitesse. Un prince qui mettra son honneur à se venger cherchera une gloire fausse, plutôt qu'une gloire vaine.

QUATRIÈME PARTIE.

MORALE.

MORALE UNIVERSELLE.

La morale me paraît tellement universelle, tellement calculée par l'Être universel qui nous a formés, tellement destinée à servir de contre-poids à nos passions funestes, et à soulager les peines inévitables de cette courte vie, que, depuis Zoroastre jusqu'au lord Shaftesbury, je vois tous les philosophes enseigner la même morale, quoiqu'ils aient tous des idées différentes sur les principes des choses. Nous avons vu que Hobbes, Spinoza et

Bayle lui-même, qui ont ou nié les premiers principes, ou qui en ont douté, ont cependant recommandé fortement la justice et toutes les vertus.

Chaque nation eut des rites religieux particuliers, et très souvent d'absurdes et de révoltantes opinions en métaphysique, en théologie; mais s'agit-il de savoir s'il faut être juste, tout l'univers est d'accord.

DU JUSTE ET DE L'INJUSTE.

Qui nous a donné le sentiment du juste et de l'injuste? Dieu, qui nous a donné un cerveau et un cœur. Mais quand votre raison vous apprend-elle qu'il y a vice et vertu? Quand elle nous apprend que deux et deux font quatre. Il n'y a point de connaissance innée, par la raison qu'il n'y a point d'arbre qui porte des feuilles et des fruits en sortant de la terre. Rien n'est ce qu'on appelle inné, c'est-à-dire né développé; mais, répétons-le encore, Dieu nous fait naître avec des organes qui, à mesure qu'ils croissent, nous font sentir tout ce que notre espèce doit sentir pour la conservation de cette espèce.

Comment ce mystère continuel s'opère-t-il?

Dites-le-moi, jaunes habitants des îles de la Sonnoirs Africains, imberbes Canadiens, et vous, Platon, Cicéron, Épicète ! Vous sentez tous également qu'il est mieux de donner le superflu de votre pain, de votre riz ou de votre manioc au pauvre qui vous le demande humblement, que de le faire ou de lui crever les deux yeux. Il est évident toute la terre qu'un bienfait est plus honnête qu'un outrage, que la douceur est préférable à l'empotement.

Il ne s'agit donc plus que de nous servir de notre raison pour discerner les nuances de l'honnête et du déshonnête. Le bien et le mal sont toujours voisins ; nos passions les confondent : qui nous éclairera ? Nous-mêmes, quand nous sommes tranquilles. Quiconque a écrit sur nos devoirs a bien écrit dans tous les pays du monde, parce qu'il a écrit qu'avec sa raison. Ils ont tous dit la même chose : Socrate et Épicure, Confucius et Cicéron, Marc-Antonin et Amurath II ont eu la même morale.

Redisons tous les jours à tous les hommes : la morale est une, elle vient de Dieu ; les dogmes sont différents, ils viennent de nous.

Jésus n'enseigna aucun dogme métaphysique ; il n'écrivit point de cahiers théologiques ; il ne dit point : Je suis consubstantiel ; j'ai deux volontés, deux natures avec une seule personne ; il laissa

aux cordeliers et aux jacobins, qui devaient venir douze cents ans après lui, le soin d'argumenter pour savoir si sa mère a été conçue dans le péché originel ; il n'a jamais dit que le mariage est le signe visible d'une chose invisible ; il n'a pas dit un mot de la grâce concomitante ; il n'a institué ni moines ni inquisiteurs ; il n'a rien ordonné de ce que nous voyons aujourd'hui.

Dieu avait donné la connaissance du juste et de l'injuste dans tous les temps qui précédèrent le christianisme. Dieu n'a point changé et ne peut changer : le fond de notre âme, nos principes de raison et de morale seront éternellement les mêmes. De quoi servent à la vertu des distinctions théologiques, des dogmes fondés sur ces distinctions, des persécutions fondées sur ces dogmes ? La nature, effrayée et soulevée avec horreur contre toutes ces inventions barbares, crie à tous les hommes : Soyez justes, et non des sophistes persécuteurs.

Vous lisez dans le *Sadder*, qui est l'abrégé des lois de Zoroastre, cette sage maxime : « Quand il » est incertain si une action qu'on te propose est » juste ou injuste, abstiens-toi. » Qui jamais a donné une règle plus admirable ? quel législateur a mieux parlé ? Ce n'est pas là le système des opinions probables, inventé par des gens qui s'appelaient *la société de Jésus*.

BORNES DE L'ESPRIT HUMAIN.

On demandait un jour à Newton pourquoi il marchait quand il en avait envie, et comment son bras et sa main se remuaient à sa volonté. Il répondit bravement qu'il n'en savait rien. Mais du mois lui dit-on, vous qui connaissez si bien la gravitation des planètes, vous me direz par quelle raison elles tournent dans un sens plutôt que dans un autre; et il avoua encore qu'il n'en savait rien.

Ceux qui enseignèrent que l'Océan était salé pour qu'il ne se corrompît, et que les marées étaient faites pour conduire nos vaisseaux dans nos ports (1), furent un peu honteux quand on leur expliqua que la Méditerranée a des ports et point de reflux. Musschenbroeck lui-même est tombé dans cette inadvertance.

Quelqu'un a-t-il jamais pu dire précisément comment une bûche se change dans son foyer de charbon ardent, et par quelle mécanique la chaleur s'enflamme avec de l'eau fraîche?

Le premier principe du mouvement du cœur dans les animaux est-il bien connu? a-t-on deviné ce qui nous donne les sensations, les idées, la mémoire?

(1) L'abbé Pluche, dans le *Spectacle de la nature*.

moire? Nous ne conuaisons pas plus l'essence de la matière que les enfants qui en touchent la superficie.

Qui nous apprendra par quelle mécanique ce grain de blé que nous jetons en terre se relève pour produire un tuyau chargé d'un épi, et comment le même sol produit une pomme au haut de cet arbre, et une châtaigne à l'arbre voisin? Plusieurs docteurs ont dit : Que ne sais-je pas? Montaigne disait : Que sais-je?

Décideur impitoyable, pédagogue à phrases, raisonneur fourré, tu cherches les bornes de ton esprit. Elles sont au bout de ton nez.

DU SENS COMMUN.

Il y a quelquefois dans les expressions vulgaires une image de ce qui se passe au fond du cœur de tous les hommes. *Sensus communis* signifiait chez les Romains, non-seulement sens commun, mais humanité, sensibilité. — Comme nous ne valons pas les Romains, ce mot ne dit chez nous que la moitié de ce qu'il disait chez eux. Il ne signifie que le bon sens, raison grossière, raison commencée, première notion des choses

ordinaires, état mitoyen entre la stupidité et l'esprit. « Cet homme n'a pas le sens commun, » est une injure aussi ; cela veut dire qu'il n'est pas tel qu'il a fait stupide, et qu'il manque de ce qu'on appelle le sens commun. Mais d'où vient cette expression *sens commun*, si ce n'est des sens ? Les hommes, quand ils ont inventé ce mot, faisaient l'aveu que rien n'est traité dans l'âme que par les sens ; autrement, auraient-ils employé le mot de *sens* pour signifier le raisonnement commun ?

On dit quelquefois : « Le sens commun est si rare ; » que signifie cette phrase ? Que dans plusieurs hommes la raison commencée est arrêtée dans ses progrès par quelques préjugés ; que l'homme qui juge très-sainement dans une affaire se trompera toujours grossièrement dans une autre. Cet Arabe, qui sera d'ailleurs un bon calculateur, un savant chimiste, un astronome exact, croit cependant que Mahomet a mis la moitié de la lune dans sa manche.

Pourquoi ira-t-il au delà du sens commun dans les trois sciences dont je parle, et sera-t-il au-dessous du sens commun quand il s'agira de cette moitié de lune ? C'est que, dans les premiers cas, il a vu avec ses yeux, il a perfectionné son intelligence ; et, dans le second, il a vu par les yeux d'autrui, il a fermé les siens, il a perverti le sens commun qui est en lui.

celle de Pascal, qui voyait continuellement un précipice auprès de son fauteuil. Mais notre Arabe croit-il en effet à la manche de Mahomet? Non; il fait des efforts pour croire; il dit : « Cela est impossible, mais cela est vrai; je crois ce que je ne crois pas. » Il se forme dans sa tête, sur cette manche, un chaos d'idées qu'il craint de débrouiller; et c'est véritablement n'avoir pas le sens commun.

LES AVEUGLES JUGES DES COULEURS.

Dans les commencements de la fondation des Quinze-Vingts, on sait qu'ils étaient tous égaux, et que leurs petites affaires se décidaient à la pluralité des voix. Ils distinguaient parfaitement au toucher la monnaie de cuivre de celle de l'argent; aucun d'eux ne prit jamais du vin de Brie pour du vin de Bourgogne. Leur odorat était plus fin que celui de leurs voisins, qui avaient deux yeux. Ils raisonnèrent parfaitement sur les quatre sens, c'est-à-dire qu'ils en connurent tout ce qu'il est permis d'en savoir, et ils vécurent paisibles et fortunés autant que des Quinze-Vingts peuvent l'être. Malheureusement, un de leurs professeurs prétendit

Un sourd, en lisant cette petite histoire, avoua que les aveugles avaient eu tort de juger des couleurs; mais il resta ferme dans l'opinion qu'il n'appartient qu'aux sourds de juger de la musique.

LA PIRE IGNORANCE.

Il y a bien des espèces d'ignorances; la pire de toutes est celle des critiques. Ils sont obligés, comme on sait, d'avoir doublement raison, comme gens qui affirment, et comme gens qui condamnent. Ils sont donc doublement coupables quand ils se trompent.

DE LA CURIOSITÉ.

C'est, à mon avis, la curiosité seule qui fait courir sur le rivage pour voir un vaisseau que la tempête va submerger. Cela m'est arrivé; et je vous jure que mon plaisir, mêlé d'inquiétude et de malaise, n'était point du tout le fruit de ma réflexion; il ne venait point d'une comparaison secrète entre

ma sécurité et le danger de ces infortunés ; j'étais curieux et sensible.

A la bataille de Fontenoi, les petits garçons et les petites filles montaient sur les arbres d'alentour pour voir tuer du monde.

Les dames se firent apporter des sièges sur un bastion de la ville de Liège pour jouir du spectacle à la bataille de Raucoux.

Quand j'ai dit : « Heureux qui voit en paix se former les orages, » mon bonheur était d'être tranquille et de chercher le vrai, et non pas de voir souffrir des êtres pensants, persécutés pour l'avoir cherché, opprimés par des fanatiques ou par des hypocrites.

Si l'on pouvait supposer un ange volant sur six belles ailes du haut de l'empyrée, s'en allant regarder par un soupirail de l'enfer les tourments et les contorsions des damnés, et se réjouissant de ne rien sentir de leurs inconcevables douleurs, cet ange tiendrait beaucoup du caractère de Belzébuth.

Je ne connais pas la nature des anges, parce que je ne suis qu'homme ; il n'y a que les théologiens qui la connaissent : mais, en qualité d'homme, je pense par ma propre expérience, et par celle de tous les badauds mes confrères, qu'on ne court à aucun spectacle, de quelque genre qu'il puisse être, que par pure curiosité.

Cela me semble si vrai, que le spectacle a beau être admirable, on s'en lasse à la fin. Le public de Paris ne va plus guère au *Tartufe*, qui est le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre de Molière ; pourquoi ? C'est qu'il y est allé souvent ; c'est qu'il le sait par cœur. Il en est ainsi d'*Andromaque*.

Perrin Dandin a bien malheureusement raison quand il propose à la jeune Isabelle de la mener voir comment on donne la question ; cela fait, dit-il, passer une heure ou deux. Si cette anticipation du dernier supplice, plus cruelle souvent que le supplice même, était un spectacle public, toute la ville de Toulouse aurait volé en foule pour contempler le vénérable Calas souffrant à deux reprises ces tourments abominables, sur les conclusions du procureur général. Pénitents blancs, pénitents gris et noirs, femmes, filles, maîtres des jeux floraux, étudiants, laquais, servantes, filles de joie, docteurs en droit canon, tout se serait pressé. On se serait étouffé à Paris pour voir passer dans un tombeau le malheureux général Lalli avec un bâillon de six doigts dans la bouche.

Mais, si ces tragédies de cannibales qu'on représente quelquefois chez la plus frivole des nations, et la plus ignorante en général dans les principes de la jurisprudence et de l'équité ; si les spectacles donnés par quelques tigres à des singes, comme ceux de la Saint-Barthélemi et ses diminutifs, se

renouvelaient tous les jours, on déserterait bientôt un tel pays ; on le fuirait avec horreur ; on abandonnerait sans retour la terre infernale où ces barbaries seraient fréquentes.

Quand les petits garçons et les petites filles déplument leurs moineaux, c'est purement par esprit de curiosité, comme lorsqu'elles mettent en pièces les jupes de leurs poupées. C'est cette passion seule qui conduit tant de monde aux exécutions publiques, comme nous l'avons vu. « Étrange empressement de voir des misérables ! » a dit l'auteur d'une tragédie (1).

Je me souviens qu'étant à Paris lorsqu'on fit souffrir à Damiens une mort des plus recherchées et des plus affreuses qu'on puisse imaginer, toutes les fenêtres qui donnaient sur la place furent louées chèrement par les dames. Aucune d'elles assurément ne faisait la réflexion consolante qu'on ne la tenaillerait point aux mamelles, qu'on ne verserait point du plomb fondu et de la poix résine bouillante dans ses plaies, et que quatre chevaux ne tireraient point ses membres disloqués et sanglants. Un des bourreaux jugea plus sainement que Lucrèce, car, lorsqu'un des académiciens de Paris voulut entrer dans l'enceinte pour examiner la chose de près, et qu'il fut repoussé par les archers :

(1) *Tancrède*, acte III, scène III.

MORALE.

« Laissez entrer monsieur, dit-il, c'est un auteur. » C'est-à-dire c'est un curieux ; ce n'est pas par méchanceté qu'il vient ici, ce n'est pas par retour sur soi-même, pour goûter le plaisir n'être pas écartelé : c'est uniquement par curiosité, comme on va voir des expériences de physique.

La curiosité est naturelle à l'homme, aux singes et aux petits chiens. Menez avec vous un petit chien dans votre carrosse, il mettra continuellement ses pattes à la portière pour voir ce qui passe. Un singe fouille partout, il a l'air de tout considérer. Pour l'homme, vous savez comment est fait ; Rome, Londres, Paris, passent leur temps à demander ce qu'il y a de nouveau.

AVANTAGES DE LA FRIVOLITÉ.

Ce qui me persuade le plus de la Providence, disait le profond auteur de *Bacha Bilboquet*, c'est que, pour nous consoler de nos innombrables misères, la nature nous a faits frivoles. Nous sommes tantôt des bœufs ruminants accablés sous le joug, tantôt des colombes dispersées qui fuyons en troupe.

blant la griffe du vautour, dégouttante du sang de nos compagnes : renards poursuivis par des chiens, tigres qui nous dévorons les uns les autres, nous voilà tout d'un coup devenus papillons, et nous oublions en voltigeant toutes les horreurs que nous avons éprouvées.

Si nous n'étions pas frivoles, quel homme pourrait demeurer sans frémir dans une ville où l'on brûla une maréchale, dame d'honneur de la reine, sous prétexte qu'elle avait fait tuer un coq blanc au clair de la lune ? dans cette même ville où le maréchal de Marillac fut assassiné en cérémonie, sur un arrêt rendu par des meurtriers juridiques apostés par un prêtre dans sa propre maison de campagne, où il caressait Marion de Lorme comme il pouvait, tandis que ces scélérats en robe exécutaient ses sanguinaires volontés ?

Pourrait-on se dire à soi-même, sans trembler dans toutes ses fibres, et sans avoir le cœur glacé d'horreur : Me voici dans cette même enceinte où l'on rapportait les corps morts ou mourants de deux mille jeunes gentilshommes égorgés près du faubourg Saint-Antoine, parce qu'un homme en soutane rouge avait déplu à quelques hommes en soutane noire ?

Qui pourrait passer par la rue de la Ferronnerie sans verser des larmes, et sans entrer dans des convulsions de fureur contre les principes abomi-

nables et sacrés qui plongèrent le couteau dans le cœur du meilleur des hommes et du plus grand des rois ?

On ne pourrait faire un pas dans les rues de Paris le jour de la Saint-Barthélemy, sans dire : C'est ici qu'on assassina un de mes ancêtres pour l'amour de Dieu ; c'est ici qu'on traîna tout sanglant un des aïeux de ma mère ; c'est là que la moitié de mes compatriotes égorgea l'autre.

Heureusement, les hommes sont si légers, si frivoles, si frappés du présent, si insensibles au passé, que, sur dix mille, il n'y en a pas deux ou trois qui fassent ces réflexions.

Combien ai-je vu d'hommes de bonne compagnie, qui, ayant perdu leurs enfants, leur maîtresse, une grande partie de leur bien, et par conséquent toute leur considération, et même plusieurs de leurs dents dans l'humiliante opération des frictions répétées de mercure, ayant été trahis, abandonnés, venaient décider encore d'une pièce nouvelle, et faisaient à souper des contes qu'on croyait plaisants ! La solidité consiste dans l'uniformité des idées. Un homme de bon sens, dit-on, doit toujours penser de la même façon : si on en était réduit là, il vaudrait mieux n'être pas né.

Les anciens n'imaginèrent rien de mieux que de faire boire les eaux du fleuve Léthé à ceux qui devaient habiter les Champs-Élysées.

Mortels, voulez-vous tolérer la vie ? Oubliez et jouissez.



DU RARE ET DU BEAU.

Rare en physique est opposée à dense. En morale, il est opposé à commun.

Ce dernier rare est ce qui excite l'admiration. On n'admire jamais ce qui est commun, on en jouit.

Un curieux se préfère au reste des chétifs mortels, quand il a dans son cabinet une médaille rare qui n'est bonne à rien, un livre rare que personne n'a le courage de lire, une vieille estampe d'*Albert-Dure* (1), mal dessinée et mal empreinte; il triomphe s'il a dans son jardin un arbre rabougri venu d'Amérique. Ce curieux n'a point de goût; il n'a que de la vanité. Il a ouï dire que le beau est rare; mais il devrait savoir que tout rare n'est point beau.

Le beau est rare dans tous les ouvrages de la nature et dans ceux de l'art.

Quoiqu'on ait dit bien du mal des femmes, je

(1) Albert Durer.

maintiens qu'il est plus rare de trouver des femmes parfaitement belles que de passablement bonnes.

Vous rencontrerez dans les campagnes dix mille femmes attachées à leur ménage, laborieuses, sobres, nourrissant, élevant, instruisant leurs enfants ; et vous en trouverez à peine une que vous puissiez montrer aux spectacles de Paris, de Londres, de Naples, ou dans les jardins publics, et qu'on puisse regarder comme une beauté :

De même, dans les ouvrages de l'art, vous avez dix mille barbouillages contre un chef-d'œuvre.

Si tout était beau et bon, il est clair qu'on n'admirerait plus rien ; on jouirait. Mais aurait-on du plaisir en jouissant ? C'est une grande question.

Pourquoi les beaux morceaux du *Cid*, des *Horaces*, de *Cinna*, eurent-ils un succès si prodigieux ? C'est que, dans la profonde nuit où l'on était plongé, on vit briller tout à coup une lumière nouvelle que l'on n'attendait pas ; c'est que ce beau était la chose du monde la plus rare.

Les bosquets de Versailles étaient une beauté unique dans le monde, comme l'étaient alors certains morceaux de Corneille. Saint-Pierre de Rome est unique, et on vient du bout du monde s'extasier en le voyant.

Mais supposons que toutes les églises de l'Europe égalent Saint-Pierre de Rome, que toutes les statues soient des Vénus de Médicis, que toutes

les tragédies soient aussi belles que l'*Iphigénie* de Racine, tous les ouvrages de poésie aussi bien faits que l'*Art poétique* de Boileau, toutes les comédies aussi bonnes que le *Tartufe*, et ainsi en tout genre; aurez-vous alors autant de plaisir à jouir des chefs-d'œuvre rendus communs, qu'ils vous en faisaient goûter quand ils étaient rares? Je dis hardiment que non; et je crois qu'alors l'ancienne école a raison, elle qui l'a si rarement : *Ab assuetis non fit passio*, habitude ne fait point passion.

Mais, mon cher lecteur, en sera-t-il de même dans les œuvres de la nature? Serez-vous dégoûté si toutes les filles sont belles comme Hélène; et vous, mesdames, si tous les garçons sont des Pâris? Supposons que tous les vins soient excellents, aurez-vous moins d'envie de boire? si les perdreaux, les faisandeaux, les gelinottes, sont communs en tout temps, aurez-vous moins d'appétit? Je dis encore hardiment que non, malgré l'axiome de l'école, *habitude ne fait point passion* : et la raison, vous la savez, c'est que tous les plaisirs que la nature nous donne sont des besoins toujours renaissants; des jouissances nécessaires, et que les plaisirs des arts ne sont pas nécessaires. Il n'est pas nécessaire à l'homme d'avoir des bosquets où l'eau jaillisse jusqu'à cent pieds de la bouche d'une figure de marbre, et d'aller, au sortir de ces bosquets, voir une belle

tragédie. Mais les deux sexes sont toujours nécessaires l'un à l'autre. La table et le lit sont nécessaires. L'habitude d'être alternativement sur ces deux trônes ne vous dégoûtera jamais.

Quand les petits savoyards montrèrent pour la première fois *la rareté, la curiosité*, rien n'était plus rare en effet. C'était un chef-d'œuvre d'optique inventé, dit-on, par Kircher ; mais cela n'était pas nécessaire, et il n'y a plus de fortune à espérer dans ce grand art.

On admira dans Paris un rhinocéros, il y a quelques années. S'il y avait dans une province dix mille rhinocéros, on ne courrait après eux que pour les tuer. Mais qu'il y ait cent mille belles femmes, on courra toujours après elles pour les... honorer.

DU BONHEUR ET DU SOUVERAIN BIEN.

SECTION. PREMIÈRE.

Le bonheur est une idée abstraite composée de quelques sensations de plaisir. Platon, qui écrivait mieux qu'il ne raisonnait, imagina son *monde archétype*, c'est-à-dire son monde original, ses

idées générales du beau, du bien, de l'ordre, du juste, comme s'il y avait des êtres éternels appelés *ordre, bien, beau, juste*, dont dérivassent les faibles copies de ce qui nous paraît ici-bas juste, beau et bon.

C'est donc d'après lui que les philosophes ont recherché le souverain bien, comme les chimistes cherchent la pierre philosophale; mais le souverain bien n'existe pas plus que le souverain carré ou le souverain cramoisi : il y a des couleurs cramoisies, il y a des carrés, mais il n'y a point d'être général qui s'appelle ainsi. Cette chimérique manière de raisonner a gâté longtemps la philosophie.

Les animaux ressentent du plaisir à faire toutes les fonctions auxquelles ils sont destinés. Le bonheur qu'on imagine serait une suite non interrompue de plaisirs : une telle série est incompatible avec nos organes et avec notre destination. Il y a un grand plaisir à manger et à boire, un plus grand plaisir est dans l'union des deux sexes; mais il est clair que, si l'homme mangeait toujours, ou était toujours dans l'extase de la jouissance, ses organes n'y pourraient suffire; il est encore évident qu'il ne pourrait remplir les destinations de la vie et que le genre humain en ce cas périrait par le plaisir.

Passer continuellement, sans interruption, d'un

plaisir à un autre, est encore une autre chimère. Il faut que la femme qui a conçu accouche, ce qui est une peine; il faut que l'homme fende le bois et taille la pierre, ce qui n'est pas un plaisir.

Si on donne le nom de *bonheur* à quelques plaisirs répandus dans cette vie, il y a du bonheur en effet; si on ne donne ce nom qu'à un plaisir toujours permanent, ou à une file continue et variée de sensations délicieuses, le bonheur n'est pas fait pour ce globe terraque : cherchez ailleurs.

Si on appelle *bonheur* une situation de l'homme, comme des richesses, de la puissance, de la réputation, etc., on ne se trompe pas moins. Il y a tel charbonnier plus heureux que tel souverain. Qu'on demande à Cromwell s'il a été plus content quand il était protecteur que quand il allait au cabaret dans sa jeunesse, il répondra probablement que le temps de sa tyrannie n'a pas été le plus rempli de plaisirs. Combien de laides bourgeoises sont plus satisfaites qu'Hélène et que Cléopâtre !

Mais il y a une petite observation à faire ici, c'est que, quand nous disons : Il est probable qu'un tel homme est plus heureux qu'un tel autre, qu'un jeune mulétier a de grands avantages sur Charles-Quint, qu'une marchande de modes est plus satisfaite qu'une princesse, nous devons nous en tenir à ce probable. Il y a grande apparence qu'un mulétier se portant bien a plus de plaisir que Charles-

Quint mangé de goutte ; mais il se peut faire aussi que Charles-Quint avec des béquilles repasse dans sa tête avec tant de plaisir qu'il a tenu un roi de France et un pape prisonniers, que son sort vaille encore mieux à toute force que celui d'un jeune muletier vigoureux.

Il n'appartient certainement qu'à Dieu, à un être qui verrait dans tous les cœurs, de décider quel est l'homme le plus heureux. Il n'y a qu'un seul cas où un homme puisse affirmer que son état actuel est pire ou meilleur que celui de son voisin : ce cas est celui de la rivalité, et le moment de la victoire.

Je suppose qu'Archimède a un rendez-vous la nuit avec sa maîtresse. Nomentanus a le même rendez-vous à la même heure. Archimède se présente à la porte ; on la lui ferme au nez, et on l'ouvre à son rival, qui fait un excellent souper, pendant lequel il ne manque pas de se moquer d'Archimède, et jouit ensuite de sa maîtresse, tandis que l'autre reste dans la rue, exposé au froid, à la pluie et à la grêle. Il est certain que Nomentanus est en droit de dire : Je suis plus heureux cette nuit qu'Archimède, j'ai plus de plaisir que lui ; mais il faut qu'il ajoute : Supposé qu'Archimède ne soit occupé que du chagrin de ne point faire un bon souper, d'être méprisé et trompé par une belle femme, d'être supplanté par son rival, et

du mal que lui font la pluie, la grêle et le froid. Car, si le philosophe de la rue fait réflexion qu'une catin ni la pluie ne doivent troubler son âme; s'il s'occupe d'un beau problème, et s'il découvre la proportion du cylindre, de la sphère, peut éprouver un plaisir cent fois au-dessus de celui de Nomentanus.

Il n'y a donc que le seul cas du plaisir actuel de la douleur actuelle, où l'on puisse comparer sort de deux hommes, en faisant abstraction tout le reste. Il est indubitable que celui qui jouit de sa maîtresse est plus heureux dans ce moment que son rival méprisé qui gémit. Un homme qui mange une bonne perdrix a sans doute un moment préférable à celui d'un homme tourmenté de la colique; mais on ne peut aller au delà de la sûreté; on ne peut évaluer l'être d'un homme à celui d'un autre; on n'a point de balance pour peser les désirs et les sensations.

Nous avons commencé cet article par Platon son souverain bien, nous le finirons par Solon par ce grand mot qui a fait tant de fortune: « Il faut appeler personne heureux avant sa mort. » Cet axiome n'est au fond qu'une puérilité, car tant d'apophthegmes consacrés dans l'antiquité. Le moment de la mort n'a rien de commun avec tout ce qu'on a éprouvé dans la vie; on peut mourir d'une mort violente et infâme, et avoir goûté

que-là tous les plaisirs dont la nature humaine est susceptible. Il est très-possible et très-ordinaire qu'un homme heureux cesse de l'être : qui en doute? mais il n'a pas moins eu ses moments heureux.

Que veut donc dire le mot de Solon : qu'il n'est pas sûr qu'un homme qui a du plaisir aujourd'hui en ait demain? En ce cas, c'est une vérité si incontestable et si triviale, qu'elle ne valait pas la peine d'être dite.

SECTION II.

Le bien-être est rare. Le souverain bien en ce monde ne pourrait-il pas être regardé comme souverainement chimérique?

Le souverain bien! quel mot! autant aurait-il valu demander ce que c'est que le souverain bleu, ou le souverain ragoût, le souverain marcher, le souverain lire, etc.

Chacun met son bien où il peut, et en a autant qu'il peut à sa façon, et à bien petite mesure.

*Quid dem? quid non dem? renuis tu quod jubet alter...
Castor gaudet equis, ovo prognatus eodem,
Pugnis, etc.* (HOR.)

Castor veut des chevaux, Pollux veut des lutteurs :
Comment concilier tant de goûts, tant d'humeurs?

Le plus grand bien est celui qui vous délecte avec tant de force, qu'il vous met dans l'impuissance totale de sentir autre chose, comme le plus grand mal est celui qui va jusqu'à nous priver de tout sentiment. Voilà les deux extrêmes de la nature humaine, et ces deux moments sont courts.

Il n'y a ni extrêmes délices ni extrêmes tourments qui puissent durer toute la vie : le souverain bien et le souverain mal sont des chimères.

Nous avons la belle fable de Crantor ; il fait comparaître aux jeux olympiques la Richesse, la Volupté, la Santé, la Vertu ; chacune demande la pomme. La Richesse dit : C'est moi qui suis le souverain bien, car avec moi on achète tous les biens ; la Volupté dit : La pomme m'appartient, car on ne demande la richesse que pour m'avoir ; la Santé assure que sans elle il n'y a point de volupté, et que la richesse est inutile ; enfin, la Vertu représente qu'elle est au-dessus des trois autres, parce qu'avec de l'or, des plaisirs et de la santé, on peut se rendre très-misérable si on se conduit mal. La Vertu eut la pomme.

La fable est très-ingénieuse ; elle le serait encore plus si Crantor avait dit que le souverain bien est l'assemblage des quatre rivales réunies, vertu, santé, richesse, volupté ; mais cette fable ne résout ni ne peut résoudre la question absurde du souverain bien. La vertu n'est pas un bien : c'est un

devoir ; elle est d'un genre différent, d'un ordre supérieur. Elle n'a rien à voir aux sensations douloureuses ou agréables. Un homme vertueux avec la pierre et la goutte, sans appui, sans amis, privé du nécessaire, persécuté, enchaîné par un tyran voluptueux qui se porte bien, est très-malheureux ; et le persécuté insolent qui caresse une nouvelle maîtresse sur son lit de pourpre est très-heureux. Dites que le sage persécuté est préférable à son indigne persécuté ; dites que vous aimez l'un, et que vous détestez l'autre ; mais avouez que le sage dans les fers enrage. Si le sage n'en convient pas, il vous trompe, c'est un charlatan.

LES ATTRIBUTS HUMAINS DONNÉS A DIEU.

Ce n'est pas à nous à donner à Dieu les attributs humains, ce n'est pas à nous à faire Dieu à notre image. Justice humaine, bonté humaine, sagesse humaine, rien de tout cela ne lui peut convenir. On a beau étendre à l'infini ces qualités, ce ne seront jamais que des qualités humaines dont nous reculons les bornes ; c'est comme si nous donnions à Dieu la solidité infinie, le mouvement

infini, la rondeur, la divisibilité infinie. Ces attributs ne peuvent être les siens.

La philosophie nous apprend que cet univers doit avoir été arrangé par un être incompréhensible, éternel, existant par sa nature ; mais, encore une fois, la philosophie ne nous apprend pas les attributs de cette nature. Nous savons ce qu'il n'est pas, et non ce qu'il est.

LA MORT NÉCESSAIRE.

Qu'est-ce que le mal physique ? De tous les maux le plus grand sans doute est la mort. Voyons s'il était possible que l'homme eût été immortel.

Pour qu'un corps tel que le nôtre fût indissoluble, impérissable, il faudrait qu'il ne fût point composé de parties ; il faudrait qu'il ne naquît point, qu'il ne prit ni nourriture, ni accroissement, qu'il ne pût éprouver aucun changement. Qu'on examine toutes ces questions, que chaque lecteur peut étendre à son gré, et l'on verra que la proposition de l'homme immortel est contradictoire.

Si notre corps organisé était immortel, celui des animaux le serait aussi : or, il est clair qu'en peu de temps le globe ne pourrait suffire à nourrir tant

d'animaux ; ces êtres immortels, qui ne subsistent qu'en renouvelant leur corps par la nourriture, périeraient donc faute de pouvoir se renouveler ; tout cela est contradictoire. On en pourrait dire beaucoup davantage ; mais tout lecteur vraiment philosophe verra que la mort était nécessaire à tout ce qui est né, que la mort ne peut être ni une erreur de Dieu, ni un mal, ni une injustice, ni un châtement de l'homme.

LA DOULEUR NÉCESSAIRE.

L'homme, né pour mourir, ne pouvait pas plus être soustrait aux douleurs qu'à la mort. Pour qu'une substance organisée et douée de sentiment n'éprouvât jamais de douleur, il faudrait que toutes les lois de la nature changeassent, que la matière ne fût plus divisible, qu'il n'y eût plus ni pesanteur, ni action, ni force, qu'un rocher pût tomber sur un animal sans l'écraser, que l'eau ne pût le suffoquer, que le feu ne pût le brûler. L'homme impassible est donc aussi contradictoire que l'homme immortel.

Ce sentiment de douleur était nécessaire pour nous avertir de nous conserver, et pour nous don-

ner des plaisirs autant que le comportent les lois générales auxquelles tout est soumis.

Si nous n'éprouvions pas la douleur, nous nous blesserions à tout moment sans le sentir. Sans le commencement de la douleur, nous ne ferions aucune fonction de la vie, nous ne la communiquerions pas, nous n'aurions aucun plaisir. La faim est un commencement de douleur qui nous avertit de prendre de la nourriture, l'ennui une douleur qui nous force à nous occuper, l'amour un besoin qui devient douloureux quand il n'est pas satisfait. Tout désir, en un mot, est un besoin, une douleur commencée. La douleur est donc le premier ressort de toutes les actions des animaux. Tout animal doué de sentiment doit être sujet à la douleur si la matière est divisible. La douleur était donc aussi nécessaire que la mort. Elle ne peut donc être ni une erreur de la Providence, ni une malice, ni une punition. Si nous n'avions vu souffrir que les brutes, nous n'accuserions pas la nature; si dans un état impassible nous étions témoins de la mort lente et douloureuse des colombes sur lesquelles fond un épervier qui dévore à loisir leurs entrailles, et qui ne fait que ce que nous faisons, nous serions loin de murmurer; mais de quel droit nos corps seront-ils moins sujets à être déchirés que ceux des brutes? Est-ce parce que nous avons une intelligence supérieure à la leur? Mais qu'a de commun ici l'intelli-

gence avec une matière divisible? Quelques idées de plus ou de moins dans un cerveau doivent-elles, peuvent-elles empêcher que le feu ne nous brûle et qu'un rocher ne nous écrase?

LETTRE DE CONSOLATION.

A M***.

La quadrature du cercle et le mouvement perpétuel sont des choses aisées à trouver, en comparaison du secret de calmer tout d'un coup une âme agitée d'une passion violente. Il n'y a que les magiciens qui prétendent arrêter les tempêtes avec des paroles. Si une personne blessée, dont la plaie profonde montrerait des chairs écartées et sanglantes, disait à un chirurgien : Je veux que ces chairs soient réunies et qu'à peine il reste une légère cicatrice de ma blessure; le chirurgien répondrait : C'est une chose qui dépend d'un plus grand maître que moi; c'est au temps seul à réunir ce qu'un moment a divisé. Je peux couper, retrancher, détruire; le temps seul peut réparer.

Il en est ainsi des plaies de l'âme : les hommes blessent, enveniment, désespèrent; d'autres veulent

consoler et ne font qu'exciter de nouvelles larmes : le temps guérit à la fin.

Si donc on se met bien dans la tête qu'à la longue la nature efface en nous les impressions les plus profondes ; que nous n'avons, au bout d'un certain temps, ni le même sang qui coulait dans nos veines, ni les mêmes fibres qui agitaient notre cerveau, ni par conséquent les mêmes idées ; que, en un mot, nous ne sommes plus réellement et physiquement la même personne que nous étions autrefois ; si nous faisons, dis-je, cette réflexion bien sérieusement, elle nous sera d'un très-grand secours : nous pourrons hâter ces moments où nous devons être guéris.

Il faut se dire à soi-même : J'ai éprouvé que la mort de mes parents, de mes amis, après m'avoir percé le cœur pour un temps, m'a laissé ensuite dans une tranquillité profonde ; j'ai senti que, au bout de quelques années, il s'est formé en moi une âme nouvelle ; que l'âme de vingt-cinq ans ne pensait pas comme celle de vingt, ni celle de vingt comme celle de quinze. Tâchons donc de nous mettre, par la force de notre esprit, autant qu'il est en nous, dans la situation où le temps nous mettra un jour ; devançons par notre pensée le cours des années.

Cette idée suppose que nous sommes libres. Aussi la personne qui demande conseil se croit sans

doute libre; car il y aurait de la contradiction à demander un conseil dont on croirait la pratique impossible. Nous nous conduisons, dans toutes nos affaires, comme si nous étions bien convaincus de notre liberté; conduisons-nous ainsi dans nos passions, qui sont nos plus importantes affaires. La nature n'a pas voulu que nos blessures fussent en un moment consolidées; qu'un instant nous fit passer de la maladie à la santé; mais des remèdes sages précipitent certainement le temps de la guérison.

Je ne connais pas de plus puissant remède pour les maladies de l'âme que l'application sérieuse et forte de l'esprit à d'autres objets.

Cette application détourne le cours des esprits animaux; elle rend quelquefois insensible aux douleurs du corps. Ce n'est pas que nous soyons les maîtres absolus de nos idées, il s'en faut beaucoup; mais nous ne sommes pas absolument esclaves. Mettons donc en usage le peu de forces que nous avons.

Voilà des conseils qui sont peut-être, comme tant d'autres, plus aisés à donner qu'à suivre; mais aussi il s'agit d'une grande maladie, et la personne qui est languissante peut seule être son médecin.

CINQUIÈME PARTIE.

CONTES PHILOSOPHIQUES.

LES DEUX CONSOLES.

Le grand philosophe Citophile disait un jour à une femme désolée et qui avait juste sujet de l'être : Madame, la reine d'Angleterre, fille du grand Henri IV, a été aussi malheureuse que vous : on la chassa de ses royaumes ; elle fut près de périr sur l'Océan par les tempêtes ; elle vit mourir son royaume sur l'échafaud. — J'en suis fâchée pour elle, dit la dame ; et elle se mit à pleurer ses propres infortunes.

Mais, dit Citophile, souvenez-vous de Marie Stuart : elle aimait fort honnêtement un brave musicien qui avait une très-belle basse-taille. Son mari tua son musicien à ses yeux ; et ensuite sa bonne amie et sa bonne parente, la reine Élisabeth, qui se disait pucelle, lui fit couper le cou sur un échafaud tendu de noir, après l'avoir tenue en prison dix-huit années. — Cela est fort cruel, dit la dame ; et elle se replongea dans sa mélancolie.

Vous avez peut-être entendu parler, dit le consolateur, de la belle Jeanne de Naples qui fut prise et étranglée ? — Je m'en souviens confusément, dit l'affligée.

Il faut que je vous conte, ajouta l'autre, l'aventure d'une souveraine qui fut détrônée de mon temps après souper, et qui est morte dans une île déserte. — Je sais toute cette histoire, répondit la dame.

Eh bien donc, je vais vous apprendre ce qui est arrivé à une autre grande princesse à qui j'ai montré la philosophie : elle avait un amant, comme en ont toutes les grandes et belles princesses. Son père entra dans sa chambre et surprit l'amant qui avait le visage tout en feu et l'œil étincelant comme une escarboucle ; la dame aussi avait le teint fort animé. Le visage du jeune homme déplut tellement au père, qu'il lui appliqua le plus énorme soufflet qu'on eût jamais donné dans sa province. L'amant

prit une paire de pincettes et cassa la tête au père, qui guérit à peine et qui porte encore la trace de cette blessure. L'amante éperdue sauta la fenêtre et se démit le pied, de manière qu'aujourd'hui elle boite visiblement, quoique, d'ailleurs elle ait la taille admirable. L'amant fut condamné à la mort pour avoir cassé la tête à un très-grand prince. Vous pouvez juger de l'état où était la princesse quand on menait pendre l'amant. Je l'ai vue longtemps lorsqu'elle était en prison; elle ne parlait jamais que de ses malheurs.

Pourquoi ne voulez-vous donc pas que je songe à moi-même ? lui dit la dame. — C'est, dit le philosophe, parce qu'il n'y faut pas songer, et que, tant qu'on est grande dame ayant été si infortunée, il vaut mieux s'occuper mal de vous désespérer. Songez à Héctor, songez à Niobé. — Ah ! dit la dame, si j'avais vu de leur temps, ou de celui de tant de belles princesses, et, si pour les consoler vous leur aviez conté mes malheurs, pensez-vous qu'elles vous eussent écouté ?

Le lendemain, le philosophe perdit son fils et fut sur le point d'en mourir de douleur. La dame fit dresser une liste de tous les rois qui avaient perdu leurs enfants, et la porta au philosophe. Elle la lut, la trouva fort exacte, et n'en pleura que peu. Trois mois après, ils se revirent, et furent étonnés de se retrouver d'une humeur très-g



Ils firent ériger une belle statue au Temps, avec cette inscription :

A CELUI QUI CONSOLE.

L'ERMITE.

(Tiré de *Zadig*.)

Il rencontra en marchant un ermite dont la barbe blanche et vénérable lui descendait jusqu'à la ceinture. Il tenait en main un livre qu'il lisait attentivement. Zadig s'arrêta, et lui fit une profonde inclination. L'ermite le salua d'un air si noble et si doux, que Zadig eut la curiosité de l'entretenir. Il lui demanda quel livre il lisait. C'est le livre des destinées, dit l'ermite ; voulez-vous en lire quelque chose ? Il mit le livre dans les mains de Zadig, qui, tout instruit qu'il était dans plusieurs langues, ne put déchiffrer un seul caractère du livre. Cela redoubla encore sa curiosité. Vous me paraissez bien chagrin, lui dit ce bon père. Hélas ! que j'en ai sujet ! dit Zadig. Si vous permettez que je vous accompagne, repartit le vieillard, peut-être vous serai-je utile : j'ai quelquefois répandu des senti-

ments de consolation dans l'âme des malheureux. Zadig se sentit du respect pour l'air, pour la barbe et pour le livre de l'ermite. Il lui trouva dans sa conversation des lumières supérieures. L'ermite parlait de la destinée, de la justice, de la moralité du souverain bien, de la faiblesse humaine, des vertus et des vices, avec une éloquence si vive et si touchante, que Zadig se sentit entraîné vers lui par un charme invincible. Il le pria avec instance de ne le point quitter, jusqu'à ce qu'ils fussent retournés à Babylone. Je vous demande moi-même cette grâce, lui dit le vieillard; jurez-moi, Orosmane, que vous ne vous séparerez point de moi d'ici à quelques jours, quelque chose que je fasse. Zadig jura, et ils partirent ensemble.

Les deux voyageurs arrivèrent le soir à un château superbe. L'ermite demanda l'hospitalité pour lui et le jeune homme qui l'accompagnait. Le portier, qu'on aurait pris pour un grand seigneur, l'introduisit avec une espèce de bonté dédaignée. On les présenta à un principal domestique, qui leur fit voir les appartements magnifiques du maître. Ils furent admis à sa table au bas bout, sans que le seigneur du château les honorât d'un regard; mais ils furent servis comme les autres avec délicatesse et profusion. On leur donna ensuite à laver dans un bassin d'or garni d'émeraudes et de rubis. On les mena coucher dans un bel appartement, et



lendemain matin, un domestique leur apporta à chacun une pièce d'or; après quoi, on les congédia.

Le maître de la maison, dit Zadig en chemin, me paraît être un homme généreux, quoique un peu fier; il exerce noblement l'hospitalité. En disant ces paroles, il aperçut qu'une espèce de poche très-large que portait l'ermite paraissait tendue et enflée: il y vit le bassin d'or garni de pierreries, que celui-ci avait volé. Il n'osa d'abord en rien témoigner, mais il était dans une étrange surprise.

Vers le midi, l'ermite se présenta à la porte d'une maison très-petite, où logeait un riche avare; il y demanda l'hospitalité pour quelques heures. Un vieux valet mal habillé le reçut d'un ton rude, et fit entrer l'ermite et Zadig dans l'écurie, où on leur donna quelques olives pourries, de mauvais pain, et de la bière gâtée. L'ermite but et mangea d'un air aussi content que la veille; puis, s'adressant à ce vieux valet qui les observait tous deux pour voir s'ils ne volaient rien, et qui les pressait de partir, il lui donna les deux pièces d'or qu'il avait reçues le matin, et le remercia de toutes ses attentions. Je vous prie, ajouta-t-il, faites-moi parler à votre maître. Le valet étonné introduisit les deux voyageurs: Magnifique seigneur, dit l'ermite, je ne puis que vous rendre de très-humbles grâces de la manière noble dont vous nous avez reçus:

daignez accepter ce bassin d'or comme un fa-
 gage de ma reconnaissance. L'avare fut près
 tomber à la renverse. L'ermite ne lui donna
 le temps de revenir de son saisissement, il pa-
 ra au plus vite avec son jeune voyageur. Mon père
 lui dit Zadig, qu'est-ce que tout ce que je vois ?
 Vous ne me paraissez ressembler en rien aux
 autres hommes : vous volez un bassin d'or garni
 de pierreries à un seigneur qui vous reçoit magni-
 quement, et vous le donnez à un avare qui vous
 traite avec indignité. Mon fils, répondit le vieillard,
 cet homme magnifique, qui ne reçoit les étrangers
 que par vanité, et pour faire admirer ses richesses,
 deviendra plus sage ; l'avare apprendra à exercer
 l'hospitalité : ne vous étonnez de rien, et suivez-
 moi. Zadig ne savait encore s'il avait affaire à un
 plus fou ou au plus sage de tous les hommes ;
 mais l'ermite parlait avec tant d'ascendant,
 Zadig, lié d'ailleurs par son serment, ne put s'en
 pêcher de le suivre.

Ils arrivèrent le soir à une maison agréablement
 bâtie, mais simple, où rien ne sentait ni la pro-
 galité ni l'avarice. Le maître était un philosophe
 retiré du monde, qui cultivait en paix la sagesse,
 la vertu, et qui cependant ne s'ennuyait pas
 s'était plu à bâtir cette retraite dans laquelle
 recevait les étrangers avec une noblesse qui n'avait
 rien de l'ostentation. Il alla lui-même au-de-

des deux voyageurs, qu'il fit reposer d'abord dans un appartement commode. Quelque temps après, il les vint prendre lui-même pour les inviter à un repas propre et bien entendu, pendant lequel il parla avec discrétion des dernière révolutions de Babylone. Il parut sincèrement attaché à la reine, et souhaita que Zadig eût paru dans la lice pour disputer la couronne ; mais les hommes, ajouta-t-il, ne méritent pas d'avoir un roi comme Zadig. Celui-ci rougissait, et sentait redoubler ses douleurs. On convint dans la conversation que les choses de ce monde n'allaient pas toujours au gré des plus sages. L'ermite soutint toujours qu'on ne connaissait pas les voies de la Providence, et que les hommes avaient tort de juger d'un tout dont ils n'apercevaient que la plus petite partie.

On parla des passions. Ah ! qu'elles sont funestes ! disait Zadig. Ce sont les vents qui enflent les voiles du vaisseau, repartit l'ermite : elles le submergent quelquefois ; mais sans elles il ne pourrait voguer. La bile rend colère et malade ; mais sans la bile l'homme ne saurait vivre. Tout est dangereux ici-bas, et tout est nécessaire.

On parla de plaisir, et l'ermite prouva que c'est un présent de la Divinité ; car, dit-il, l'homme ne peut se donner ni sensation ni idées ; il reçoit tout ; la peine et le plaisir lui viennent d'ailleurs comme son être.

Zadig admirait comment un homme qui avait fait des choses si extravagantes pouvait raisonner si bien. Enfin, après un entretien aussi instructif qu'agréable, l'hôte reconduisit ses deux voyageurs dans leur appartement, en bénissant le ciel qui lui avait envoyé deux hommes si sages et si vertueux. Il leur offrit de l'argent d'une manière aisée et noble qui ne pouvait déplaire. L'ermite le refusa, et lui dit qu'il prenait congé de lui, comptant partir pour Babylone avant le jour. Leur séparation fut tendre ; Zadig surtout se sentait plein d'estime et d'inclination pour un homme si aimable.

Quand l'ermite et lui furent dans leur appartement, ils firent longtemps l'éloge de leur hôte. Le vieillard au point du jour éveilla son camarade. Il faut partir, dit-il ; mais, tandis que tout le monde dort encore, je veux laisser à cet homme un témoignage de mon estime et de mon affection. En disant ces mots, il prit un flambeau, et mit le feu à la maison. Zadig épouvanté jeta des cris, et voulut l'empêcher de commettre une action si affreuse. L'ermite l'entraînait par une force supérieure ; la maison était enflammée. L'ermite, qui était déjà assez loin avec son compagnon, la regardait brûler tranquillement. Dieu merci ! dit-il, voilà la maison de mon cher hôte détruite de fond en comble ! L'heureux homme ! A ces mots, Zadig fut tenté à

la fois d'éclater de rire, de dire des injures au révérend père, de le battre, et de s'enfuir; mais il ne fit rien de tout cela, et, toujours subjugué par l'ascendant de l'ermite, il le suivit malgré lui à la dernière couchée.

Ce fut chez une veuve charitable et vertueuse qui avait un neveu de quatorze ans, plein d'agréments et son unique espérance. Elle fit du mieux qu'elle put les honneurs de sa maison. Le lendemain, elle ordonna à son neveu d'accompagner les voyageurs jusqu'à un pont qui, étant rompu depuis peu, était devenu un passage dangereux. Le jeune homme empressé marche au-devant d'eux. Quand ils furent sur le pont : Venez, dit l'ermite au jeune homme, il faut que je marque ma reconnaissance à votre tante. Il le prend alors par les cheveux et le jette dans la rivière. L'enfant tombe, reparait un moment sur l'eau, et est engouffré dans le torrent. O monstre ! ô le plus scélérat de tous les hommes ! s'écria Zadig. Vous m'aviez promis plus de patience, lui dit l'ermite en l'interrompant : apprenez que sous les ruines de cette maison où la Providence a mis le feu, le maître a trouvé un trésor immense : apprenez que ce jeune homme dont la Providence a tordu le cou aurait assassiné sa tante dans un an, et vous dans deux. Qui te l'a dit, barbare ? cria Zadig ; et, quand tu aurais lu cet événement dans ton livre des destinées, t'est-il

permis de noyer un enfant qui ne t'a point fait de mal ?

Tandis que le Babylonien parlait, il aperçut que le vieillard n'avait plus de barbe, que son visage prenait les traits de la jeunesse. Son habit d'ermite disparut ; quatre belles ailes couvraient un corps majestueux et resplendissant de lumière. O envoyé du ciel ! ô ange divin ! s'écria Zadig en se prosternant, tu es donc descendu de l'empyrée pour apprendre à un faible mortel à se soumettre aux ordres éternels ? Les hommes, dit l'ange Jesrad, jugent de tout sans rien connaître : tu étais celui de tous les hommes qui méritait le plus d'être éclairé. Zadig lui demanda la permission de parler. Je me défie de moi-même, dit-il ; mais oserai-je te prier de m'éclaircir un doute : ne vaudrait-il pas mieux avoir corrigé cet enfant, et l'avoir rendu vertueux, que de le noyer ? Jesrad reprit : S'il avait été vertueux, et s'il eût vécu, son destin était d'être assassiné lui-même avec la femme qu'il devait épouser, et le fils qui en devait naître. Mais quoi ! dit Zadig, il est donc nécessaire qu'il y ait des crimes et des malheurs ? et les malheurs tombent sur les gens de bien ! Les méchants, répondit Jesrad, sont toujours malheureux : ils servent à éprouver un petit nombre de justes répandus sur la terre, et il n'y a point de mal dont il ne naisse un bien. Mais, dit Zadig, s'il n'y avait que du bien,

et point de mal? Alors, reprit Jesrad, cette terre serait une autre terre, l'enchaînement des événements serait un autre ordre de sagesse; et cet ordre, qui serait parfait, ne peut être que dans la demeure éternelle de l'Être suprême, de qui le mal ne peut approcher. Il a créé des millions de mondes dont aucun ne peut ressembler à l'autre. Cette immense variété est un attribut de sa puissance immense. Il n'y a ni deux feuilles d'arbre sur la terre, ni deux globes dans les champs infinis du ciel, qui soient semblables, et tout ce que tu vois sur le petit atome où tu es né devait être dans sa place et dans son temps fixe, selon les ordres immuables de celui qui embrasse tout. Les hommes pensent que cet enfant qui vient de périr est tombé dans l'eau par hasard, que c'est par un même hasard que cette maison est brûlée; mais il n'y a point de hasard: tout est épreuve, ou punition, ou récompense, ou prévoyance. Souviens-toi de ce pêcheur qui se croyait le plus malheureux de tous les hommes. Orosmade t'a envoyé pour changer sa destinée. Faible mortel, cesse de disputer contre ce qu'il faut adorer. Mais..., dit Zadig. Comme il disait *mais*, l'ange prenait déjà son vol vers la dixième sphère. Zadig à genoux adora la Providence, et se soumit. L'ange lui cria du haut des airs: Prends ton chemin vers Baby-lone.

HISTOIRE DES VOYAGES DE SCARMENTA.

Écrite par lui-même.

Je naquis dans la ville de Candie, en 1600, mon père en était gouverneur ; et je me souviens d'un poète médiocre, qui n'était pas médiocrement nommé Iro (1), fit de mauvais vers à ma louange dans lesquels il me faisait descendre de Minos sur une droite ligne ; mais, mon père ayant été disgracié, il fit d'autres vers où je ne descendais plus que de Pasiphaé et de son amant. C'était un bien meilleur homme que cet Iro, et le plus ennuyeux que je n'en ai qui fût dans l'île.

Mon père m'envoya à l'âge de quinze ans à Rome. J'arrivai dans l'espérance d'apprendre toutes les vérités ; car jusque-là on m'avait enseigné tout le contraire, selon l'usage de ce monde, depuis la Chine jusqu'aux Alpes. M

(1) Anagramme de Roi, poète né avec des talents et un goût penchant pour la satire, les aventures qui en furent la suite, sa jalousie contre les hommes de la littérature qui lui étaient supérieurs, avilirent et rendirent sa vie peu heureuse. Le ballet des *Éléments*, et l'opéra de *Callisto* sont les seuls de ses ouvrages qui lui aient survécu. Il mourut vieux et finit par se faire dévot.

gnor Profondo, à qui j'étais recommandé, était un homme singulier, et un des plus terribles savants qu'il y eût au monde; il voulut m'apprendre les Catégories d'Aristote, et fut sur le point de me mettre dans la catégorie de ses mignons : je l'échappai belle. Je vis des processions, des exorcismes, et quelques rapines. On disait, mais très-faussement, que la signora Olimpia, personne d'une grande prudence, vendait beaucoup de choses qu'on ne doit pas vendre. J'étais dans un âge où tout cela me paraissait fort plaisant. Une jeune dame de mœurs très-douces, nommée la signora Fatelo, s'avisa de m'aimer. Elle était courtisée par le révérend père Poignardini, et par le révérend père Aconiti, jeunes profès d'un ordre qui ne subsiste plus : elle les mit d'accord en me donnant ses bonnes grâces ; mais en même temps je courus risque d'être excommunié et empoisonné.

Je partis très-content de l'architecture de Saint-Pierre. Je voyageai en France : c'était le temps du règne de Louis le Juste (1). La première chose qu'on me demanda, ce fut si je voulais à mon déjeuner un petit morceau du maréchal d'Ancre, dont le peuple avait fait rôti la chair, et qu'on distribuait à fort bon compte à ceux qui en voulaient.

(1) Louis XIII, ainsi nommé, dit ailleurs Voltaire parce qu'il naquit sous le signe de la Balance.

Cet État était continuellement en proie à des guerres civiles, quelquefois pour une place au conseil, quelquefois pour deux pages de controverse. Il y avait plus de soixante ans que ce feu, tant couvert et tantôt soufflé avec violence, désolait ces beaux climats : c'étaient là les libertés de l'Église gallicane. Hélas ! dis-je, ce peuple est pourtant né doux ; qui peut l'avoir tiré ainsi de son caractère ? Il plaisante, et il fait des Saint-Barthélemy. Heureux le temps où il ne fera que plaisanter !

Je passai en Angleterre : les mêmes querelles excitaient les mêmes fureurs. Des saints catholiques avaient résolu, pour le bien de l'Église, de faire sauter en l'air avec de la poudre le roi, la famille royale et tout le parlement, et de délivrer l'Angleterre de ses hérétiques. On me montra la place où la bienheureuse Marie, fille de Henri VIII, avait fait brûler plus de cinq cents de ses sujets. Un prêtre ibernois m'assura que c'était une très-bonne action, premièrement parce que ceux qu'on avait brûlés étaient Anglais ; en second lieu parce qu'ils ne prenaient jamais d'eau bénite, et qu'ils croyaient pas au trou de saint Patrice : il s'étonna surtout que la reine Marie ne fût pas encore canonisée ; mais il espérait qu'elle le serait bien quand le cardinal neveu aurait un peu de loisir.

J'allai en Hollande, où j'espérais trouver

de tranquillité chez des peuples plus flegmatiques. On coupait la tête à un vieillard vénérable lorsque j'arrivai à La Haye ; c'était la tête chauve du premier ministre Barneveld, l'homme qui avait le mieux mérité de la république. Touché de pitié, je demandai quel était son crime, et s'il avait trahi l'État. Il a fait bien pis, me répondit un prédicant à manteau noir ; c'est un homme qui croit que l'on peut se sauver par les bonnes œuvres aussi bien que par la foi : vous sentez bien que, si de telles opinions s'établissaient, une république ne pourrait subsister, et qu'il faut des lois sévères pour réprimer de si scandaleuses horreurs. Un profond politique du pays me dit en soupirant : Hélas ! monsieur, le bon temps ne durera pas toujours ; ce n'est que par hasard que ce peuple est si zélé ; le fond de son caractère est porté au dogme abominable de la tolérance ; un jour il y viendra : cela fait frémir. Pour moi, en attendant que ce temps funeste de la modération et de l'indulgence fût arrivé, je quittai bien vite un pays où la sévérité n'était adoucie par aucun agrément, et je m'embarquai pour l'Espagne.

La cour était à Séville, les galions étaient arrivés, tout respirait l'abondance et la joie dans la plus belle saison de l'année. Je vis au bout d'une allée d'orangers et de citronniers une espèce de lice immense, entourée de gradins couverts d'étoffes

précieuses. Le roi, la reine, les infants, les infantes, étaient sous un dais superbe. Vis-à-vis de cette auguste famille était un autre trône, mais plus élevé. Je dis à un de mes compagnons de voyage : A moins que ce trône ne soit réservé pour Dieu, je ne vois pas à quoi il peut servir. Ces indiscrettes paroles furent entendues d'un grave Espagnol, et me coûtèrent cher. Cependant, je m'imaginai que nous allions voir quelque carrousel ou quelque fête de taureaux, lorsque le grand-inquisiteur parut sur ce trône, d'où il bénit le roi et le peuple.

Ensuite vint une armée de moines défilant deux à deux, blancs, noirs, gris, chaussés, déchaussés, avec barbe, sans barbe, avec capuchon pointu et sans capuchon ; puis marchait le bourreau ; puis on voyait, au milieu des alguazils et des grands, environ quarante personnes couvertes de sacs sur lesquels on avait peint des diables et des flammes. C'étaient des juifs qui n'avaient pas voulu renoncer absolument à Moïse, c'étaient des chrétiens qui avaient épousé leurs commères, ou qui n'avaient pas adoré Notre-Dame d'Atocha, ou qui n'avaient pas voulu se défaire de leur argent comptant en faveur des frères hiéronymites. On chanta dévotement de très-belles prières ; après quoi, on brûla à petit feu tous les coupables ; de quoi toute la famille royale parut extrêmement édifiée.

Le soir, dans le temps que j'allais me mettre au lit, arrivèrent chez moi deux familiers de l'inquisition avec la sainte Hermandad; ils m'embrassèrent tendrement, et me menèrent, sans me dire un seul mot, dans un cachot très-frais, meublé d'un lit de natte et d'un beau crucifix. Je restai là six semaines, au bout desquelles le révérend père inquisiteur m'envoya prier de venir lui parler : il me serra quelque temps entre ses bras avec une affection toute paternelle; il me dit qu'il était sincèrement affligé d'avoir appris que je fusse si mal logé, mais que tous les appartements de la maison étaient remplis, et qu'une autre fois il espérait que je serais plus à mon aise : ensuite il me demanda cordialement si je ne savais pas pourquoi j'étais là. Je dis au révérend père que c'était apparemment pour mes péchés. Eh bien ! mon cher enfant, pour quel péché ? parlez-moi avec confiance. J'eus beau imaginer, je ne devinai point : il me mit charitablement sur les voies.

Enfin, je me souvins de mes indiscrètes paroles. J'en fus quitte pour la discipline et une amende de trente mille réales. On me mena faire la révérence au grand-inquisiteur : c'était un homme poli, qui me demanda comment j'avais trouvé sa petite fête. Je lui dis que cela était délicieux, et j'allai presser mes compagnons de voyage de quitter ce pays, tout beau qu'il est; ils avaient eu le temps

de s'instruire de toutes les grandes choses
Espagnols avaient faites pour la religion ;
avaient lu les mémoires du fameux évêque
Chiapa, par lesquels il paraît qu'on avait
ou brûlé, ou noyé, dix millions d'infidèles
pour les convertir. Je crus que cet
exagérait ; mais, quand on réduirait ces
à cinq millions de victimes, cela serait en-
mirable.

Le désir de voyager me pressait toujours ;
j'avais compté finir mon tour de l'Europe
Turquie ; nous en prîmes la route. Je me
bien de ne plus dire mon avis sur les fêtes
verrais. Ces Turcs, dis-je à mes compagnons,
des mécréants qui n'ont point été baptisés,
par conséquent, seront bien plus cruels
révérends pères inquisiteurs : gardons-leur
quand nous serons chez les mahométans.

J'allai donc chez eux. Je fus étonné
pris de voir en Turquie beaucoup plus de
chrétiennes qu'il n'y en avait dans Candie ;
jusqu'à des troupes nombreuses de moines
laissait prier la vierge Marie librement, et
dire Mahomet, ceux-ci en grec, ceux-là en
quelques autres en arménien. Les honneurs
que les Turcs ! n'écriai-je. Les chrétiens grecs
les chrétiens latins étaient ennemis mortels
Constantinople ; ces esclaves se persécutaient

uns les autres comme des chiens qui se mordent dans la rue, et à qui leurs maîtres donnent des coups de bâton pour les séparer. Le grand-vizir protégeait alors les Grecs. Le patriarche grec m'accusa d'avoir soupé chez le patriarche latin, et je fus condamné en plein divan à cent coups de latte sur la plante des pieds, rachetables de cinq cents sequins. Le lendemain, le grand-vizir fut étranglé; le surlendemain, son successeur, qui était pour le parti des latins, et qui ne fut étranglé qu'un mois après, me condamna à la même amende pour avoir soupé chez le patriarche grec. Je fus dans la triste nécessité de ne plus fréquenter ni l'église grecque ni la latine. Pour m'en consoler, je pris à loyer une fort belle Circassienne qui était la personne la plus tendre dans le tête-à-tête, et la plus dévote à la mosquée. Une nuit, dans les doux transports de son amour, elle s'écria en m'embrassant : Alla, Illa, Alla. Ce sont les paroles sacramentales des Turcs : je crus que c'étaient celles de l'amour ; je m'écriai aussi fort tendrement : Alla, Illa, Alla. Ah ! me dit-elle, le Dieu miséricordieux soit loué ! vous êtes Turc. Je lui dis que je le bénissais de m'en avoir donné la force, et je me crus trop heureux. Le matin, l'iman vint pour me circoncire, et, comme je fis quelque difficulté, le cadî du quartier, homme loyal, me proposa de m'empaler : je sauvai mon prépuce et

mon derrière avec mille sequins, et je vite en Perse, résolu de ne plus entendre grecque ni latine en Turquie, et de ne **Alla, Illa, Alla**, dans un rendez-vous.

En arrivant à Ispahan, on me demanda pour le mouton noir ou pour le mouton répondis que cela m'était fort indifférent qu'il fût tendre. Il faut savoir que les fac mouton blanc et du mouton noir partage core les Persans. On crut que je me mo deux partis; de sorte que je me trouva violente affaire sur les bras aux portes de il m'en coûta encore grand nombre de pour me débarrasser des moutons.

Je poussai jusqu'à la Chine avec un fr qui m'assura que c'était là le pays où l' librement et gaiement : les Tartares s'en rendus maîtres, après avoir tout mis à sang; et les révérends pères jésuites d' comme les révérends pères dominicains tre, disaient qu'ils y gagnaient des âmes sans que personne en sût rien. On n'a ja de convertisseurs si zélés; car ils se persé les uns les autres tour à tour; ils écrivaient des volumes de calomnies; ils se traitaient de lâches et de prévaricateurs pour une âme. Il surtout une horrible querelle entre eux sur nière de faire la révérence : les jésuites

que les Chinois saluassent leurs pères et leurs mères à la mode de la Chine, et les dominicains voulaient qu'on les saluât à la mode de Rome. Il m'arriva d'être pris par les jésuites pour un dominicain : on me fit passer chez Sa Majesté Tartare pour un espion du pape. Le conseil suprême chargea un premier mandarin qui ordonna à un sergent qui commanda à quatre sbires du pays de m'arrêter et de me lier en cérémonie. Je fus conduit, après cent quarante genuflexions, devant Sa Majesté. Elle me fit demander si j'étais l'espion du pape, et s'il était vrai que ce prince dût venir en personne le détrôner : je lui répondis que le pape était un prêtre de soixante et dix ans ; qu'il demeurait à quatre mille lieues de Sa sacrée Majesté Tartaro-Chinoise ; qu'il avait environ deux mille soldats qui montaient la garde avec un parasol ; qu'il ne détrônait personne, et que Sa Majesté pouvait dormir en sûreté. Ce fut l'aventure la moins funeste de ma vie : on m'envoya à Macao, d'où je m'embarquai pour l'Europe.

Mon vaisseau eut besoin d'être radoubé vers les côtes de Golconde ; je pris ce temps pour aller voir la cour du grand Aureng-Zeb, dont on disait des merveilles dans le monde : il était alors dans Dehli. J'eus la consolation de l'envisager le jour de la pompeuse cérémonie dans laquelle il reçut le présent céleste que lui envoyait le chérif de la Mecque ;

c'était le balai avec lequel on avait balayé la
 son sainte, le *cuaba*, le *beth Alla* : ce balai
 symbole qui balaye toutes les ordures de
 Aureng-Zeb ne paraissait pas en avoir b
 c'était l'homme le plus pieux de tout l'Indo
 Il est vrai qu'il avait égorgé un de ses frè
 empoisonné son père; vingt raïas et autant
 ras étaient morts dans les supplices : mai
 n'était rien, et on ne parlait que de sa dév
 on ne lui comparait que la sacrée Majesté du
 nissime empereur de Maroc, Muley-Ismaë
 coupait des têtes tous les vendredis apr
 prière.

Je ne disais mot; les voyages m'avaient fo
 et je sentais qu'il ne m'appartenait pas de de
 entre ces deux augustes souverains. Un
 Français avec qui je logeais manqua, je l'a
 de respect à l'empereur des Indes et à cel
 Maroc : il s'avisa de dire très-indiscrètement
 y avait en Europe de très-pieux souverain
 gouvernaient bien leurs États, et qui fréquent
 même les églises, sans pourtant tuer leurs
 et leurs frères, et sans couper les têtes de
 sujets. Notre interprète transmit en indou le
 cours impie de mon jeune homme. Instruit p
 passé, je fis vite seller mes chameaux : nous
 times, le Français et moi. J'ai su, depuis, qu
 nuit même; les officiers du grand Aureng

étaient venus pour nous prendre ; ils ne trou-
vèrent que l'interprète. Il fut exécuté en place pu-
blique, et tous les courtisans avouèrent sans flat-
terie que sa mort était très-juste.

Il me restait à voir l'Afrique, pour jouir de
toutes les douceurs de notre continent : je la vis en
effet. Mon vaisseau fut pris par des corsaires nè-
gres. Notre patron fit de grandes plaintes ; il leur
demanda pourquoi ils violaient ainsi les lois des
nations. Le capitaine nègre lui répondit : Vous
avez le nez long, et nous l'avons plat ; vos cheveux
sont tout droits, et notre laine est frisée ; vous
avez la peau de couleur de cendre, et nous de cou-
leur d'ébène : par conséquent, nous devons, par
les lois sacrées de la nature, être toujours enne-
mis. Vous nous achetez aux foires de la côte de
Guinée, comme des bêtes de somme, pour nous
faire travailler à je ne sais quel emploi aussi pén-
ible que ridicule ; vous nous faites fouiller à coups
de nerfs de bœufs dans des montagnes, pour en
tirer une espèce de terre jaune qui par elle-même
n'est bonne à rien, et qui ne vaut pas, à beaucoup
près, un bon oignon d'Égypte : aussi, quand nous
vous rencontrons, et que nous sommes les plus
forts, nous vous faisons labourer nos champs, ou
nous vous coupons le nez et les oreilles.

On n'avait rien à répliquer à un discours si sage.
J'allai labourer le champ d'une vieille négresse,

pour conserver mes oreilles et mon nez. On me racheta au bout d'un an. J'avais vu tout ce qu'il y a de beau, de bon et d'admirable sur la terre; je résolus de ne plus voir que mes pénates : je me mariaï chez moi ; je fus cocu, et je vis que c'était l'état le plus doux de la vie.

HISTOIRE D'UN BON BRAMIN.

1760.

Je rencontraï dans mes voyages un vieux bramin, homme fort sagē, plein d'esprit et très-savant : de plus, il était riche, et, partant, il en était plus sage encore ; car, ne manquant de rien, il n'avait besoin de tromper personne. Sa famille était très-bien gouvernée par trois belles femmes qui s'étudiaient à lui plaire ; et, quand il ne s'amusait pas avec ses femmes, il s'occupait à philosopher.

Près de sa maison, qui était belle, ornée et accompagnée de jardins charmants, demeurait une vieille Indienne, bigote, imbécile et assez pauvre.

Le bramin me dit un jour : Je voudrais n'être jamais né. Je lui demandai pourquoi. Il me répon-

dit : J'étudie depuis quarante ans, ce sont quarante années de perdues ; j'enseigne les autres, et j'ignore tout : cet état porte dans mon âme tant d'humiliation et de dégoût, que la vie m'est insupportable ; je suis né, je vis dans le temps, et je ne sais pas ce que c'est que le temps ; je me trouve dans un point entre deux éternités, comme disent nos sages, et je n'ai nulle idée de l'éternité ; je suis composé de matière ; je pense, je n'ai jamais pu m'instruire de ce qui produit la pensée ; j'ignore si mon entendement est en moi une simple faculté, comme celle de marcher, de digérer, et si je pense avec ma tête comme je prends avec mes mains. Non-seulement le principe de ma pensée m'est inconnu, mais le principe de mes mouvements m'est également caché : je ne sais pourquoi j'existe ; cependant, on me fait chaque jour des questions sur tous ces points : il faut répondre ; je n'ai rien de bon à dire : je parle beaucoup, et je demeure confus et honteux de moi-même après avoir parlé.

C'est bien pis quand on me demande si Brama a été produit par Vistnou, ou s'ils sont tous deux éternels. Dieu m'est témoin que je n'en sais pas un mot, et il y paraît bien à mes réponses. Ah ! mon révérend père, me dit-on, apprenez-nous comment le mal inonde toute la terre. Je suis aussi en peine que ceux qui me font cette question : je leur dis

quelquefois que tout est le mieux du monde ; mais ceux qui ont été ruinés et mutilés à la guerre n'en croient rien, ni moi non plus : je me retire chez moi accablé de ma curiosité et de mon ignorance. Je lis nos anciens livres, et ils redoublent mes ténèbres. Je parle à mes compagnons : les uns me répondent qu'il faut jouir de la vie, et se moquer des hommes ; les autres croient savoir quelque chose, et se perdent dans des idées extravagantes ; tout augmente le sentiment douloureux que j'éprouve. Je suis près quelquefois de tomber dans le désespoir, quand je songe qu'après toutes mes recherches je ne sais ni d'où je viens, ni ce que je suis, ni où j'irai, ni ce que je deviendrai.

L'état de ce bonhomme me fit une vraie peine : personne n'était ni plus raisonnable ni de meilleure foi que lui. Je conçus que plus il y avait de lumières dans son entendement et de sensibilité dans son cœur, plus il était malheureux.

Je vis le même jour la vieille femme qui demeurait dans son voisinage : je lui demandai si elle avait jamais été affligée de ne savoir pas comment son âme était faite. Elle ne comprit seulement pas ma question : elle n'avait jamais réfléchi un seul moment de sa vie sur un seul des points qui tourmentaient le brahmin : elle croyait aux métamorphoses de Vistnou de tout son cœur ; et, pourvu qu'elle pût avoir quelquefois de l'eau du Gange

pour se laver, elle se croyait la plus heureuse des femmes.

Frappé du bonheur de cette pauvre créature, je revins à mon philosophe, et je lui dis : N'êtes-vous pas honteux d'être malheureux, dans le temps qu'à votre porte il y a un vieil automate qui ne pense à rien et qui vit content ? Vous avez raison, me répondit-il ; je me suis dit cent fois que je serais heureux si j'étais aussi sot que ma voisine, et cependant je ne voudrais pas d'un tel bonheur.

Cette réponse de mon bramin me fit une plus grande impression que tout le reste : je m'examinai moi-même, et je vis qu'en effet je n'aurais pas voulu être heureux à condition d'être imbécile.

Je proposai la chose à des philosophes, et ils furent de mon avis. Il y a pourtant, disais-je, une furieuse contradiction dans cette manière de penser : car, enfin, de quoi s'agit-il ? D'être heureux. Qu'importe d'avoir de l'esprit ou d'être sot ? Il y a bien plus : ceux qui sont contents de leur être sont bien sûrs d'être contents ; ceux qui raisonnent ne sont pas si sûrs de bien raisonner. Il est donc clair, disais-je, qu'il faudrait choisir de n'avoir pas le sens commun, pour peu que ce sens commun contribue à notre mal-être. Tout le monde fut de mon avis, et cependant je ne trouvai personne qui voulût accepter le marché de devenir imbécile pour devenir content. De là je conclus que, si nous faisons

cas du bonheur, nous faisons encore plus de la raison.

Mais, après y avoir réfléchi, il paraît qu'élever la raison à la félicité, c'est être très-incompréhensible. Comment donc cette contradiction peut-elle se résoudre ? Comme toutes les autres. Il y a là de quoi parler beaucoup.

LA SAGESSE HUMAINE.

Memnon conçut un jour le projet insensé d'être parfaitement sage. Il n'y a guère d'hommes à qui cette folie n'ait quelquefois passé par la tête. Memnon se dit à lui-même : Pour être très-sage et très-conséquent, très-heureux, il n'y a qu'à être sans passions, et rien n'est plus aisé, comme on dit. Premièrement, je n'aimerai jamais de femme ; en voyant une beauté parfaite, je me dirai à moi-même : Ces joues-là se rideront un jour ; ces yeux seront bordés de rouge ; cette gorge se deviendra plate et pendante ; cette belle tête deviendra chauve. Or, je n'ai qu'à la voir à présent avec mes mêmes yeux dont je la verrai alors, et assuré que cette tête ne fera pas tourner la mienne.

En second lieu, je serai toujours sobre ; j'

beau être tenté par la bonne chère, par des vins délicieux, par la séduction de la société, je n'aurai qu'à me représenter les suites des excès, une tête pesante, un estomac embarrassé, la perte de la raison, de la santé et du temps; je ne mangerai alors que pour le besoin, ma santé sera toujours égale, mes idées toujours pures et lumineuses. Tout cela est si facile, qu'il n'y a aucun mérite à y parvenir.

Ensuite, disait Memnon, il faut penser un peu à ma fortune. Mes désirs sont modérés; mon bien est solidement placé sur le receveur général des finances de Ninive; j'ai de quoi vivre dans l'indépendance : c'est là le plus grand des biens. Je ne serai jamais dans la cruelle nécessité de faire ma cour : je n'envierai personne et personne ne m'enviera. Voilà qui est encore très-aisé. J'ai des amis, continuait-il, je les conserverai, puisqu'ils n'auront rien à me disputer. Je n'aurai jamais d'humeur avec eux, ni eux avec moi; cela est sans difficulté.

Ayant fait ainsi son petit plan de sagesse dans sa chambre, Memnon mit la tête à la fenêtre. Il vit deux femmes qui se promenaient sous des platanes auprès de sa maison. L'une était vieille et paraissait ne songer à rien; l'autre était jeune, jolie, et semblait fort occupée. Elle soupirait, elle pleurait, et n'en avait que plus de grâces. Notre sage fut

touché, non pas de la beauté de la dame (il bien sûr de ne pas sentir une telle faiblesse) de l'affliction où il la voyait. Il descendit, il alla vers la jeune Ninivienne dans le dessein de la consulter avec sagesse. Cette belle personne lui conta avec l'air le plus naïf et le plus touchant, tout le mal que lui faisait un oncle qu'elle n'avait point; avec de subtils artifices il lui avait enlevé un bien qu'elle n'avait jamais possédé, et tout ce qu'elle avait à craindre de sa violence. Vous me paraissez un homme capable de bon conseil, lui dit-elle, que, si vous aviez la bonté de descendre de venir jusque chez moi et d'examiner mes affaires, je suis sûre que vous me tirerez d'un cruel embarras où je suis. Memnon n'hésita point à la suivre, pour examiner sagement ses affaires et pour lui donner un bon conseil.

La dame affligée le mena dans une chambre où il y avait une chaise longue fumée et le fit asseoir avec elle poliment sur une large sofa, où ils se tenaient tous deux les jambes croisées vis-à-vis l'un de l'autre. La dame parlait en baissant les yeux, dont il échappait quelquefois des larmes, et qui, en se relevant, rencontraient toujours les regards du sage Memnon. Ses discours étoient pleins d'un attendrissement qui redoublait toutes les fois qu'ils se regardaient. Memnon prenait toutes les affaires extrêmement à cœur, et se sentait de moment en moment la plus grande envie d'obliger une personne si honnête et si malheureuse. Ils cessèrent

insensiblement, dans la chaleur de la conversation, d'être vis-à-vis l'un de l'autre. Leurs jambes ne furent plus croisées. Memnon la conseilla de si près et lui donna des avis si tendres, qu'ils ne pouvaient, ni l'un ni l'autre, parler d'affaires, et qu'ils ne savaient plus où ils en étaient.

Comme ils en étaient là, arrive l'oncle, ainsi qu'on peut bien le penser : il était armé de la tête aux pieds, et la première chose qu'il dit fut qu'il allait tuer, comme de raison, le sage Memnon et sa nièce ; la dernière qui lui échappa fut qu'il pouvait pardonner pour beaucoup d'argent. Memnon fut obligé de donner tout ce qu'il avait. On était heureux dans ce temps-là d'en être quitte à si bon marché ; l'Amérique n'était pas encore découverte, et les dames affligées n'étaient pas à beaucoup près si dangereuses qu'elles le sont aujourd'hui.

Memnon, honteux et désespéré, rentra chez lui : il y trouva un billet qui l'invitait à dîner avec quelques-uns de ses intimes amis. Si je reste seul chez moi, dit-il, j'aurai l'esprit occupé de ma triste aventure ; je ne mangerai point ; je tomberai malade ; il vaut mieux aller faire avec mes amis intimes un repas frugal. J'oublierai, dans la douceur de la société, la sottise que j'ai faite ce matin. Il va au rendez-vous ; on le trouve un peu chagrin. On le fait boire pour dissiper sa tristesse. Un peu de vin pris modérément est un remède pour l'âme et pour

le corps. C'est ainsi que pense le sage Memnon ; et il s'enivre. On lui propose de jouer après le repas. Un jeu réglé avec des amis est un passe-temps honnête. Il joue ; on lui gagne tout ce qu'il a dans sa bourse, et quatre fois autant sur sa parole. Une dispute s'élève sur le jeu, on s'échauffe : l'un de ses amis intimes lui jette à la tête un cornet et lui creève un œil. On rapporte chez lui le sage Memnon ivre, sans argent et ayant un œil de moins.

Il cuve un peu son vin ; et, dès qu'il a la tête plus libre, il envoie son valet chercher de l'argent chez le receveur général des finances de Ninive pour payer ses intimes amis : on lui dit que son débiteur a fait, le matin, une banqueroute frauduleuse, qui met en alarme cent familles. Memnon, outré, va à la cour avec un emplâtre sur l'œil et un placet à la main, pour demander justice au roi contre le banqueroutier. Il rencontre dans un salon plusieurs dames qui portaient toutes, d'un air aisé, des cèrceaux de vingt-quatre pieds de circonférence. L'une d'elles, qui le connaissait un peu, dit en le regardant de côté : Ah ! l'horreur ! Une autre, qui le connaissait davantage, lui dit : Bonsoir, monsieur Memnon ; mais vraiment, monsieur Memnon, je suis fort aise de vous voir ; à propos, monsieur Memnon, pourquoi avez-vous perdu un œil ? Et elle passa sans attendre sa réponse. Memnon se cacha dans un coin et attendit le moment où il put se jeter

aux pieds du monarque. Ce moment arriva. Il baisa trois fois la terre et présenta son placet. Sa gracieuse Majesté le reçut très-favorablement et donna le mémoire à un de ses satrapes pour lui en rendre compte. Le satrape tira Memnon à part, et lui dit d'un air de hauteur, en ricanant amèrement : Je vous trouve un plaisant borgne de vous adresser au roi plutôt qu'à moi, encore plus plaisant d'oser demander justice contre un honnête banqueroutier que j'honore de ma protection et qui est le neveu d'une femme de chambre de ma maîtresse. Abandonnez cette affaire-là, mon ami, si vous voulez conserver l'œil qui vous reste.

Memnon, ayant ainsi renoncé le matin aux femmes, aux excès de table, au jeu, à toute querelle, et surtout à la cour, avait été avant la nuit trompé et volé par une belle dame, s'était enivré, avait joué, avait eu une querelle, s'était fait crever un œil, et avait été à la cour, où l'on s'était moqué de lui.

Pétrifié d'étonnement et navré de douleur, il s'en retourne la mort dans le cœur. Il veut rentrer chez lui ; il y trouve des huissiers qui démeublaient sa maison de la part de ses créanciers. Il reste presque évanoui sous un platane ; il y rencontre la belle dame du matin, qui se promenait avec son cher oncle, et qui éclata de rire en voyant Memnon avec son emplâtre. La nuit vint ; Memnon

se coucha sur de la paille auprès des m
 maison. La fièvre le saisit; il s'endor
 l'accès, et un esprit céleste lui apparut e

Il était tout resplendissant de lumière
 six belles ailes, mais ni pieds, ni tête, r
 et ne ressemblait à rien. Qui es-tu? lui c
 non. Ton bon génie, lui répondit l'autre.
 moi donc mon œil, ma santé, mon bien, ma
 lui dit Memnon. Ensuite il lui conta con
 avait perdu tout cela en un jour. Voilà de
 tures qui ne nous arrivent jamais dans le
 que nous habitons, dit l'esprit. Et quel
 habitez-vous? dit l'homme affligé. Ma pat
 pondit-il, est à cinq cents millions de lie
 soleil, dans une petite étoile auprès de Siri
 tu vois d'ici. Le beau pays! dit Memnon
 vous n'avez point chez vous de coquines qu
 pent un pauvre homme, point d'amis intin
 lui gagnent son argent et qui lui crèvent t
 point de banqueroutiers, point de satrapes
 moquent de vous en vous refusant justice
 dit l'habitant de l'étoile, rien de tout cela.
 ne sommes jamais trompés par les femmes,
 que nous n'en avons point; nous ne faisons
 d'excès de table, parce que nous ne man
 point; nous n'avons point de banqueroutiers,
 qu'il n'y a chez nous ni or ni argent; on ne
 nous crever les yeux, parce que nous n'avons

de corps à la façon des vôtres; et les satrapes ne nous font jamais d'injustice, parce que dans notre petite étoile tout le monde est égal.

Memnon lui dit alors : Monseigneur, sans femme et sans diner, à quoi passez-vous votre temps? A veiller, dit le génie, sur les autres globes qui nous sont confiés : et je viens pour te consoler. Hélas! reprit Memnon, que ne venez-vous la nuit passée pour m'empêcher de faire tant de folles? J'étais auprès d'Assan, ton frère aîné, dit l'être céleste. Il est plus à plaindre que toi. Sa gracieuse Majesté le roi des Indes, à la cour duquel il a l'honneur d'être, lui a fait crever les deux yeux pour une petite indiscretion, et il est actuellement dans un cachot, les fers aux pieds et aux mains. C'est bien la peine, dit Memnon, d'avoir un bon génie dans une famille, pour que, de deux frères, l'un soit borgne, l'autre aveugle, l'un couché sur la paille, l'autre en prison. Ton sort changera, reprit l'animal de l'étoile. Il est vrai que tu seras toujours borgne; mais, à cela près, tu seras assez heureux, pourvu que tu ne fasses jamais le sot projet d'être parfaitement sage. C'est donc une chose à laquelle il est impossible de parvenir? s'écria Memnon en soupirant. Aussi impossible, lui répliqua l'autre, que d'être parfaitement habile, parfaitement fort, parfaitement puissant, parfaitement heureux. Nous-mêmes, nous en sommes bien loin. Il y a un globe où tout

cela se trouve; mais, dans les cent mille millions de mondes qui sont dispersés dans l'étendue, tout se suit par degrés. On a moins de sagesse et de plaisir dans le second que dans le premier, moins dans le troisième que dans le second, ainsi du reste jusqu'au dernier, où tout le monde est complètement fou. J'ai bien peur, dit Memnon, que notre petit globe terraque ne soit précisément les petites-maisons de l'univers dont vous me faites l'honneur de me parler. Pas tout à fait, dit l'esprit; mais il en approche : il faut que tout soit en sa place. Eh mais ! dit Memnon, certains poètes, certains philosophes, ont donc grand tort de dire que *tout est bien*? Ils ont grande raison, dit le philosophe de là-haut, en considérant l'arrangement de l'univers entier. Ah ! je ne croirai cela, répliqua Memnon, que quand je ne serai plus borgne.

LE NEZ.

(Tiré de *Zadig*.)

Un jour, Azora revint d'une promenade, tout en colère, et faisant de grandes exclamations. Qu'avez-vous, lui dit-il, ma chère épouse? qui vous peut mettre ainsi hors de vous-même? Hélas ! dit-elle,

vous seriez indigné comme moi, si vous aviez vu le spectacle dont je viens d'être témoin. J'ai été consoler la jeune veuve Cosrou, qui vient d'élever, depuis deux jours, un tombeau à son jeune époux auprès du ruisseau qui borde cette prairie. Elle a promis aux dieux, dans sa douleur, de demeurer auprès de ce tombeau tant que l'eau de ce ruisseau coulerait auprès. Eh bien ! dit Zadig, voilà une femme estimable qui aimait véritablement son mari ! Ah ! reprit Azora, si vous saviez à quoi elle s'occupait quand je lui ai rendu visite ! A quoi donc, belle Azora ? Elle faisait détourner le ruisseau. Azora se répandit en invectives si longues, éclata en reproches si violents contre la jeune veuve, que ce faste de vertu ne plut pas à Zadig.

Il avait un ami nommé Cador, qui était un de ces jeunes gens à qui sa femme trouvait plus de probité et de mérite qu'aux autres : il le mit dans sa confiance, et s'assura, autant qu'il le pouvait, de sa fidélité par un présent considérable. Azora, ayant passé deux jours chez une de ses amies à la campagne, revint le troisième jour à la maison. Des domestiques en pleurs lui annoncèrent que son mari était mort subitement, la nuit même ; qu'on n'avait pas osé lui porter cette funeste nouvelle, et qu'on venait d'ensevelir Zadig dans le tombeau de ses pères, au bout du jardin. Elle pleura, s'arracha les cheveux, et jura de mourir.

Le soir, Cador lui demanda la permission de lui parler, et ils pleurèrent tous deux. Le lendemain, ils pleurèrent moins, et dînèrent ensemble. Cador lui confia que son ami lui avait laissé la plus grande partie de son bien, et lui fit entendre qu'il mettrait son bonheur à partager sa fortune avec elle. La dame pleura, se fâcha, s'adoucit ; le souper fut plus long que le dîner ; on se parla avec plus de confiance. Azora fit l'éloge du défunt ; mais elle avoua qu'il avait des défauts dont Cador était exempt.

Au milieu du souper, Cador se plaignit d'un mal de rate violent ; la dame, inquiète et empressée, fit apporter toutes les essences dont elle se parfumait, pour essayer s'il n'y en avait pas quelque-une qui fût bonne pour le mal de rate ; elle regretta beaucoup que le grand Hermès ne fût pas encore à Babylone, elle daigna même toucher le côté où Cador sentait de si vives douleurs. Êtes-vous sujet à cette cruelle maladie ? lui dit-elle avec compassion. Elle me met quelquefois au bord du tombeau, lui répondit Cador, et il n'y a qu'un seul remède qui puisse me soulager : c'est de m'appliquer sur le côté le nez d'un homme qui soit mort la veille. Voilà un étrange remède, dit Azora. Pas plus étrange, répondit-il, que les sachets du sieur Arnoult contre l'apoplexie. Cette raison, jointe à l'extrême mérite du jeune homme, déterminâ enfin la dame. Après tout, dit-elle, quand mon mari passera du monde

d'hier dans le monde du lendemain sur le pont Tchinar, l'ange Asraël lui accordera-t-il moins le passage parce que son nez sera un peu moins long dans la seconde vie que dans la première? Elle prit donc un rasoir; elle alla au tombeau de son époux, l'arrosa de ses larmes, et s'approcha pour couper le nez à Zadig, qu'elle trouva tout étendu dans la tombe. Zadig se relève en tenant son nez d'une main, et arrêtant le rasoir de l'autre. Madame, lui dit-il, ne criez plus tant contre la jeune Cosrou; le projet de me couper le nez vaut bien celui de détourner un ruisseau.

BABABEC ET LES FAKIRS (1).

Lorsque j'étais dans la ville de Bénarès sur le rivage du Gange, ancienne patrie des brachmanes, je tâchai de m'instruire. J'entendais passablement l'indien; j'écoutais beaucoup, et remarquais tout.

J'étais logé chez mon correspondant Omri; c'é-

(1) Ceci avait paru sous le titre de : *Lettre d'un Turc sur les fakirs et sur son ami Bababec.*

tait le plus digne homme que j'aie jamais connu. Il était de la religion des bramins, j'ai l'honneur d'être musulman : jamais nous n'avons eu une parole plus haute que l'autre au sujet de Mahomet et de Brama. Nous faisons nos ablutions chacun de notre côté, nous buvions de la même limonade, nous mangions du même riz comme deux frères.

Un jour, nous allâmes ensemble à la pagode de Gavant. Nous y vîmes plusieurs bandes de fakirs, dont les uns étaient des janguins, c'est-à-dire des fakirs contemplatifs, et les autres, des disciples des anciens gymnosophistes, qui menaient une vie active. Ils ont, comme on sait, une langue savante, qui est celle des plus anciens brachmanes, et, dans cette langue, un livre qu'ils appellent le *Veidam*. C'est assurément le plus ancien livre de toute l'Asie, sans en excepter le *Zenda-Vesta*.

Je passai devant un fakir qui lisait ce livre. Ah ! malheureux infidèle ! s'écria-t-il, tu m'as fait perdre le nombre des voyelles que je comptais ; et de cette affaire-là mon âme passera dans le corps d'un lièvre, au lieu d'aller dans celui d'un perroquet, comme j'avais tout lieu de m'en flatter. Je lui donnai une roupie pour le consoler. A quelques pas de là, ayant eu le malheur d'éternuer, le bruit que je fis réveilla un fakir qui était en extase. Où suis-je ? dit-il ; quelle horrible chute ! je ne vois plus le bout

de mon nez : la lumière céleste est disparue (1). Si je suis cause, lui dis-je, que vous voyez enfin plus loin que le bout de votre nez, voilà une roupie pour réparer le mal que j'ai fait ; reprenez votre lumière céleste.

M'étant ainsi tiré d'affaire discrètement, je passai aux autres gymnosophistes. Il y en eut plusieurs qui m'apportèrent de petits clous fort jolis, pour m'enfoncer dans les bras et dans les cuisses en l'honneur de Brama. J'achetai leurs clous, dont j'ai fait clouer mes tapis. D'autres dansaient sur les mains ; d'autres voltigeaient sur la corde lâche ; d'autres allaient toujours à cloche-pied. Il y en avait qui portaient des chaînes ; d'autres, un bât ; quelques-uns avaient leur tête dans un boisseau ; au demeurant, les meilleures gens du monde. Mon ami Omri me mena dans la cellule d'un des plus fameux ; il s'appelait Bababec : il était nu comme un singe, et avait au cou une grosse chaîne qui pesait plus de soixante livres. Il était assis sur une chaise de bois, proprement garnie de petites pointes de clous qui lui entraient dans les fesses, et on aurait cru qu'il était sur un lit de satin. Beaucoup de femmes venaient le consulter ; il était l'o-

(1) Quand les fakirs veulent voir la lumière céleste, ce qui est très-commun parmi eux, ils tournent les yeux vers le bout de leur nez.

racle des familles, et on peut dire qu'il
 d'une très-grande réputation. Je fus témoin
 long entretien qu'Omri eut avec lui. Croyez-
 lui dit-il, mon père, qu'après avoir passé la
 preuve des sept métempsycoses, je puis-
 nir à la demeure de Brama? C'est selon, dit
 kir: comment vivez-vous? Je tâche, dit Omri
 tre bon citoyen, bon mari, bon père, bon
 prête de l'argent sans intérêt aux riches da
 casion, j'en donne aux pauvres; j'entretie
 paix parmi mes voisins. Vous mettez-vous
 quefois des clous dans le cul? demanda le
 — Jamais, mon révérend père. J'en suis
 répliqua le fakir, vous n'irez certainement
 dans le dix-neuvième ciel; et c'est dommage
 ment, dit Omri, cela est fort honnête; je suis
 content de mon lot; que m'importe du dix-
 vième ou du vingtième, pourvu que je fasse
 devoir dans mon pèlerinage et que je sois bien
 au dernier gîte? N'est-ce pas assez d'être bon
 homme dans ce pays-ci et d'être ensuite bon
 au pays de Brama? Dans quel ciel prétendez
 donc aller, vous M. Bababec, avec vos c
 vos chaînes? Dans le trente-cinquième, dit
 bec. Je vous trouve plaisant, répliqua Omri
 prétendre être logé plus haut que moi; ce r
 être assurément que l'effet d'une excessive
 tion. Vous condamnez ceux qui recherchent

honneurs dans cette vie, pourquoi en voulez-vous de si grands dans l'autre? et sur quoi d'ailleurs prétendez-vous être mieux traité que moi? Sachez que je donne plus en aumônes en dix jours que ne vous coûtent en dix ans tous les clous que vous vous enfoncez dans le derrière. Brama a bien à faire que vous passiez la journée tout nu, avec une chaîne au cou; vous rendez là un beau service à la patrie. Je fais cent fois plus de cas d'un homme qui sème des légumes, ou qui plante des arbres, que de tous vos camarades, qui regardent le bout de leur nez, ou qui portent un bât par excès de noblesse d'âme. Ayant parlé ainsi, Omri se radoucit, le caressa, le persuada, l'engagea enfin à laisser là ses clous et sa chaîne, à venir chez lui mener une vie honnête. On le décrassa, on le frotta d'essences parfumées; on l'habilla décemment; il vécut quinze jours d'une manière fort sage, et avoua qu'il était cent fois plus heureux qu'auparavant. Mais il perdait son crédit dans le peuple; les femmes ne venaient plus le consulter: il quitta Omri, et reprit ses clous pour avoir de la considération.

JEANNOT ET COLIN.

Plusieurs personnes dignes de foi ont vu Jeannot et Colin à l'école dans la ville d'Issoire, en Auvergne, ville fameuse dans tout l'univers par son collège et par ses chaudrons. Jeannot était fils d'un marchand de mulets très-renommé; Colin devait le jour à un brave laboureur des environs, qui cultivait la terre avec quatre mulets, et qui, après avoir payé la taille, le taillon, les aides et gabelles, le sou pour livre, la capitation et les vingtièmes, ne se trouvait pas puissamment riche au bout de l'année.

Jeannot et Colin étaient fort jolis pour des Auvergnats; ils s'aimaient beaucoup, et ils avaient ensemble de petites privautés, de petites familiarités, dont on se ressouvient toujours avec agrément quand on se rencontre ensuite dans le monde.

Le temps de leurs études était sur le point de finir, quand un tailleur apporta à Jeannot un habit de velours à trois couleurs avec une veste de Lyon de fort bon goût; le tout était accompagné d'une lettre à M. de la Jeannotière. Colin admira l'habit, et ne fut point jaloux; mais Jeannot prit un air de supériorité qui affligea Colin. Dès ce moment, Jeannot n'étudia plus, se regarda au miroir, et

méprisa tout le monde. Quelque temps après, un valet de chambre arrive en poste, et apporte une seconde lettre à monsieur le marquis de la Jeannotière : c'était un ordre de monsieur son père de faire venir monsieur son fils à Paris. Jeannot monta en chaise en tendant la main à Colin avec un sourire de protection assez noble. Colin sentit son néant, et pleura. Jeannot partit dans toute la pompe de sa gloire.

Les lecteurs qui aiment à s'instruire doivent savoir que M. Jeannot, le père, avait acquis assez rapidement des biens immenses dans les affaires.

Vous demandez comment on fait ces grandes fortunes? C'est parce qu'on est heureux. M. Jeannot était bien fait, sa femme aussi, et elle avait encore de la fraîcheur. Ils allèrent à Paris pour un procès qui les ruinait, lorsque la fortune, qui élève et qui abaisse les hommes à son gré, les présenta à la femme d'un entrepreneur des hôpitaux des armées, homme d'un grand talent, et qui pouvait se vanter d'avoir tué plus de soldats en un an que le canon n'en fait périr en dix. Jeannot plut à madame; la femme de Jeannot plut à monsieur. Jeannot fut bientôt de part dans l'entreprise; il entra dans d'autres affaires. Dès qu'on est dans le fil de l'eau, il n'y a qu'à se laisser aller; on fait sans peine une fortune immense. Les gredins, qui du rivage vous regardent voguer à pleines voiles, ou-

vrent des yeux étonnés ; ils ne savent comment vous avez pu parvenir ; ils vous envient au hasard, et font contre vous des brochures que vous ne lisez point. C'est ce qui arriva à Jeannot le père, qui fut bientôt M. de la Jeannotière, et qui, ayant acheté un marquisat au bout de six mois, retira de l'école monsieur le marquis son fils pour le mettre à Paris dans le beau monde.

Colin, toujours tendre, écrivit une lettre de compliments à son ancien camarade, et lui fit ces lignes pour le congratuler. Le petit marquis ne lui fit point de réponse : Colin en fut malade de douleur.

Le père et la mère donnèrent d'abord un gouverneur au jeune marquis : ce gouverneur, qui était un homme du bel air, et qui ne savait rien, ne put rien enseigner à son pupille. Monsieur voulait que son fils apprît le latin, madame ne le voulait pas. Ils prirent pour arbitre un auteur qui était célèbre alors par des ouvrages agréables. Il fut prié à dîner. Le maître de la maison commença par lui dire : Monsieur, comme vous savez le latin, et que vous êtes un homme de la cour... Moi, monsieur, du latin ! je n'en sais pas un mot, répondit le bel esprit, et bien m'en a pris : il est clair qu'on parle beaucoup mieux sa langue quand on ne partage pas son application entre elle et les langues étrangères. Voyez toutes nos dames, elles

ont l'esprit plus agréable que les hommes ; leurs lettres sont écrites avec cent fois plus de grâce ; elles n'ont sur nous cette supériorité que parce qu'elles ne savent pas le latin.

Eh bien ! n'avais-je pas raison ? dit madame. Je veux que mon fils soit un homme d'esprit, qu'il réussisse dans le monde ; et vous voyez bien que, s'il savait le latin, il serait perdu. Joue-t-on, s'il vous plaît, la comédie et l'opéra en latin ? plaide-t-on en latin quand on a un procès ? fait-on l'amour en latin ? Monsieur, ébloui de ces raisons, passa condamnation, et il fut conclu que le jeune marquis ne perdrait point son temps à connaître Cicéron, Horace et Virgile. Mais qu'apprendra-t-il donc ? car encore faut-il qu'il sache quelque chose ; ne pourrait-on pas lui montrer un peu de géographie ? A quoi cela lui servira-t-il ? répondit le gouverneur. Quand monsieur le marquis ira dans ses terres, les postillons ne sauront-ils pas les chemins ? Ils ne l'égareront certainement pas. On n'a pas besoin d'un quart de cercle pour voyager, et on va très-commodément de Paris en Auvergne sans qu'il soit besoin de savoir sous quelle latitude on se trouve.

Vous avez raison, répliqua le père ; mais j'ai entendu parler d'une belle science qu'on appelle, je crois, l'*astronomie*. Quelle pitié ! repartit le gouverneur ; se conduit-on par les astres dans ce

monde? et faudra-t-il que monsieur le marquis se tûe à calculer une éclipse, quand il la trouve à point nommé dans l'almanach, qui lui enseigne de plus les fêtes mobiles, l'âge de la lune et celui de toutes les princesses de l'Europe?

Madame fut entièrement de l'avis du gouverneur. Le petit marquis était au comble de la joie; le père était très-indécis. Que faudra-t-il donc apprendre à mon fils? disait-il. A être aimable, répondit l'ami que l'on consultait; et s'il sait les moyens de plaire, il saura tout : c'est un art qu'il apprendra chez madame sa mère, sans que ni l'un ni l'autre se donnent la moindre peine.

Madame, à ce discours, embrassa le gracieux ignorant et lui dit : On voit bien, monsieur, que vous êtes l'homme du monde le plus savant; mon fils vous devra toute son éducation : je m'imagine pourtant qu'il ne serait pas mal qu'il sût un peu d'histoire. Hélas! madame, à quoi cela est-il bon? répondit-il; il n'y a certainement d'agréable et d'utile que l'histoire du jour. Toutes les histoires anciennes, comme le disait un de nos beaux esprits, ne sont que des fables convenues; et pour les modernes, c'est un chaos qu'on ne peut débrouiller. Qu'importe à monsieur votre fils que Charlemagne ait institué les douze pairs de France, et que son successeur ait été bègue?

Rien n'est mieux dit! s'écria le gouverneur : on

pour lui ; et c'est en quoi on a très-grande raison de dire que les gens de qualité (j'entends ceux qui sont très-riches) savent tout sans avoir rien appris, parce qu'en effet ils savent à la longue juger de toutes les choses qu'ils commandent et qu'ils payent.

L'aimable ignorant prit alors la parole, et dit : Vous avez très-bien remarqué, madame, que la grande fin de l'homme est de réussir dans la société. De bonne foi, est-ce par les sciences qu'on obtient ce succès? s'est-on jamais avisé dans la bonne compagnie de parler de géométrie? demande-t-on jamais à un honnête homme quel astre se lève aujourd'hui avec le soleil? s'informe-t-on à souper si Clodion le Chevelu passa le Rhin?

Non, sans doute, s'écria la marquise de la Jeannotière, que ses charmes avaient initiée quelquefois dans le beau monde, et monsieur mon fils ne doit point éteindre son génie par l'étude de tous ces fatras; mais, enfin, que lui apprendra-t-on? car il est bon qu'un jeune seigneur puisse briller dans l'occasion, comme dit monsieur mon mari. Je me souviens d'avoir ouï dire à un abbé que la plus agréable des sciences était une chose dont j'ai oublié le nom, mais qui commence par un *B*. — Par un *B*, madame? ne serait-ce point la botanique? — Non, ce n'était point de botanique qu'il me parlait; elle commençait, vous dis-je, par un

B, et finissait par un *on*. — Ah ! j'entends, madame ; c'est le blason : c'est, à la vérité, une science fort profonde ; mais elle n'est plus à la mode depuis qu'on a perdu l'habitude de faire peindre ses armes aux portières de son carrosse ; c'était la chose du monde la plus utile dans un État bien policé. D'ailleurs, cette étude serait infinie : il n'y a point aujourd'hui de barbier qui n'ait ses armoiries ; et vous savez que tout ce qui devient commun est peu fêté. Enfin, après avoir examiné le fort et le faible des sciences, il fut décidé que monsieur le marquis apprendrait à danser.

La nature, qui fait tout, lui avait donné un talent qui se développa bientôt avec un succès prodigieux : c'était de chanter agréablement des vaudevilles. Les grâces de la jeunesse, jointes à ce don supérieur, le firent regarder comme le jeune homme de la plus grande espérance. Il fut aimé des femmes ; et, ayant la tête toute pleine de chansons, il en fit pour ses maîtresses. Il pillait *Bacchus* et *l'Amour* dans un vaudeville, *la nuit* et *le jour* dans un autre, *les charmes* et *les alarmes* dans un troisième ; mais, comme il y avait toujours dans ses vers quelques pieds de plus ou de moins qu'il ne fallait, il les faisait corriger moyennant vingt louis d'or par chanson ; et il fut mis dans *l'Année littéraire* au rang des la Fare, des Chauvieu, des Hamilton, des Sarrasin et des Voiture.

Madame la marquise crut alors être la mère d'un bel esprit, et donna à souper aux beaux esprits de Paris. La tête du jeune homme fut bientôt renversée; il acquit l'art de parler sans entendre, et se perfectionna dans l'habitude de n'être propre à rien. Quand son père le vit si éloquent, il regretta vivement de ne lui avoir pas fait apprendre le latin, car il lui aurait acheté une grande charge dans la robe. La mère, qui avait des sentiments plus nobles, se chargea de solliciter un régiment pour son fils; et, en attendant, il fit l'amour. L'amour est quelquefois plus cher qu'un régiment. Il dépensa beaucoup, pendant que ses parents s'épuisaient encore davantage à vivre en grands seigneurs.

Une jeune veuve de qualité, leur voisine, qui n'avait qu'une fortune médiocre, voulut bien se résoudre à mettre en sûreté les grands biens de monsieur et de madame de la Jeannotière, en se les appropriant, et en épousant le jeune marquis. Elle l'attira chez elle, se laissa aimer, lui fit entrevoir qu'il ne lui était pas indifférent, le conduisit par degrés, l'enchantait, le subjuguait sans peine. Elle lui donnait tantôt des éloges, tantôt des conseils; elle devint la meilleure amie du père et de la mère. Une vieille voisine proposa le mariage; les parents, éblouis de la splendeur de cette alliance, acceptèrent avec joie la proposition: ils donnèrent leur fils unique à leur amie intime. Le jeune mar-

quis allait épouser une femme qu'il adorait et dont il était aimé ; les amis de la maison le félicitaient ; on allait rédiger les articles , en travaillant aux habits de noce et à l'épithalame.

Il était un matin aux genoux de la charmante épouse que l'amour , l'estime et l'amitié allaient lui donner ; ils goûtaient , dans une conversation tendre et animée , les prémices de leur bonheur ; ils s'arrangeaient pour mener une vie délicieuse , lorsqu'un valet de chambre de madame la mère arrive tout effaré. Voici bien d'autres nouvelles ! dit-il ; des huissiers déménagent la maison de monsieur et de madame ; tout est saisi par des créanciers ; on parle de prise de corps , et je vais faire mes diligences pour être payé de mes gages. Voyons un peu , dit le marquis , ce que c'est que ça , ce que c'est que cette aventure-là. Oui , dit la veuve , allez punir ces coquins-là , allez vite. Il y court , il arrive à la maison ; son père était déjà emprisonné : tous les domestiques avaient fui chacun de leur côté , en emportant tout ce qu'ils avaient pu. Sa mère était seule , sans secours , sans consolation , noyée dans les larmes ; il ne lui restait rien que le souvenir de sa fortune , de sa beauté , de ses fautes et de ses folles dépenses.

Après que le fils eut longtemps pleuré avec la mère , il lui dit enfin : Ne nous désespérons pas ; cette jeune veuve m'aime éperdument ; elle est

plus généreuse encore que riche ; je réponds d'elle ; je vole à elle, et je vais vous l'amener. Il retourne donc chez sa maîtresse, il la trouve tête à tête avec un jeune officier fort aimable. Quoi ! c'est vous, M. de la Jeannotière ; que venez-vous faire ici ? abandonne-t-on ainsi sa mère ? Allez chez cette pauvre femme, et dites-lui que je lui veux toujours du bien : j'ai besoin d'une femme de chambre, et je lui donnerai la préférence. Mon garçon, tu me parais assez bien tourné, lui dit l'officier ; si tu veux entrer dans ma compagnie, je te donnerai un bon engagement.

Le marquis stupéfait, la rage dans le cœur, alla chercher son ancien gouverneur, déposa ses douleurs dans son sein, et lui demanda des conseils. Celui-ci lui proposa de se faire, comme lui, gouverneur d'enfants. Hélas ! je ne sais rien, vous ne m'avez rien appris, et vous êtes la première cause de mon malheur ; et il sanglotait en lui parlant ainsi. Faites des romans, lui dit un bel esprit qui était là ; c'est une excellente ressource à Paris.

Le jeune homme, plus désespéré que jamais, courut chez le confesseur de sa mère : c'était un théatin très-accrédité, qui ne dirigeait que les femmes de la première considération. Dès qu'il le vit, il se précipita vers lui. Eh ! mon Dieu ! monsieur le marquis, où est votre carrosse ? comment se porte la respectable madame la marquise votre

mère? Le pauvre malheureux lui conta le désastre de sa famille. A mesure qu'il s'expliquait, le théatin prenait une mine plus grave, plus indifférente, plus imposante : Mon fils, voilà où Dieu vous voulait ; les richesses ne servent qu'à corrompre le cœur ; Dieu a donc fait la grâce à votre mère de la réduire à la mendicité ? — Oui, monsieur. — Tant mieux, elle est sûre de son salut. — Mais, mon père, en attendant, n'y aurait-il pas moyen d'obtenir quelques secours dans ce monde ? — Adieu, mon fils ; il y a une dame de la cour qui m'attend.

Le marquis fut prêt à s'évanouir ; il fut traité à peu près de même par tous ses amis, et apprit mieux à connaître le monde dans une demi-journée que dans tout le reste de sa vie.

Comme il était plongé dans l'accablement du désespoir, il vit avancer une chaise roulante, à l'antique, espèce de tombereau couvert, accompagné de rideaux de cuir, suivi de quatre charrettes énormes toutes chargées. Il y avait dans la chaise un jeune homme grossièrement vêtu : c'était un visage rond et frais qui respirait la douceur et la gaieté. Sa petite femme brune, et assez grossièrement agréable, était cahotée à côté de lui. La voiture n'allait pas comme le char d'un petit-maître : le voyageur eut tout le temps de contempler le marquis immobile, abîmé dans sa douleur. Eh ! mon Dieu ! s'écria-t-il, je crois que c'est

là Jeannot. A ce nom, le marquis lève les yeux ; la voiture s'arrête : C'est Jeannot, lui-même, c'est Jeannot. Le petit homme rebondi ne fait qu'un saut et court embrasser son ancien camarade. Jeannot reconnut Colin ; la honte et les pleurs couvrirent son visage. Tu m'as abandonné, dit Colin ; mais tu as beau être grand seigneur, je t'aimerais toujours. Jeannot, confus et attendri, lui conta, en sanglotant, une partie de son histoire. Viens dans l'hôtellerie où je loge me conter le reste, lui dit Colin ; embrasse ma petite femme, et allons dîner ensemble.

Ils vont tous trois à pied, suivis du bagage. Qu'est-ce donc que tout cet attirail ? vous appartient-il ? — Oui, tout est à moi et à ma femme. Nous arrivons du pays ; je suis à la tête d'une bonne manufacture de fer étamé et de cuivre. J'ai épousé la fille d'un riche négociant en ustensiles nécessaires aux grands et aux petits ; nous travaillons beaucoup ; Dieu nous bénit ; nous n'avons point changé d'état, nous sommes heureux, nous aiderons notre ami Jeannot. Ne sois plus marquis ; toutes les grandeurs de ce monde ne valent pas un bon ami. Tu reviendras avec moi au pays, je t'apprendrai le métier, il n'est pas difficile ; je te mettrai de part, et nous vivrons gaiement dans le coin où nous sommes nés.

Jeannot éperdu se sentait partagé entre la dou-

leur et la joie, la tendresse et la honte ; et il se disait tout bas : Tous mes amis du bel air m'ont trahi, et Colin, que j'ai méprisé, vient seul à mon secours. Quelle instruction ! La bonté d'âme de Colin développa dans le cœur de Jeannot le germe du bon naturel, que le monde n'avait pas encore étouffé. Il sentit qu'il ne pouvait abandonner son père et sa mère. Nous aurons soin de ta mère, dit Colin ; et, quant à ton bonhomme de père, qui est en prison, j'entends un peu les affaires ; ses créanciers, voyant qu'il n'a plus rien, s'accommoderont pour peu de chose ; je me charge de tout. Colin fit tant, qu'il tira le père de prison. Jeannot retourna dans sa patrie avec ses parents, qui reprirent leur première profession. Il épousa une sœur de Colin ; laquelle étant de même humeur que le frère, le rendit très-heureux. Et Jeannot le père, et Jeannotte la mère, et Jeannot le fils, virent que le bonheur n'est pas la vanité.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Avant-propos	5
Réflexions pour les sots, — pouvant servir de préface à ce recueil.	11

PREMIÈRE PARTIE.

RELIGION ET PHILOSOPHIE.

De la nécessité de croire à un Être Suprême . .	17
De la cause première	21
Des causes finales.	26
De l'athéisme	30
Dieu nécessaire.	34

La machine du monde	34
Dieu	35
Chaque chose à sa place	35
Qu'est-ce que croire?	37
Je crois	40
Les systèmes	44

DEUXIÈME PARTIE:

PHILOSOPHIE NATURELLE.

La pensée.	45
Loi naturelle	47
Liberté de penser.	48
Sur l'Encyclopédie (L. XV.)	35
Langage de l'intolérance	59
De la nécessité de la tolérance	61
Il vaut mieux avoir affaire à Dieu qu'à ses saints.	65
Vérités historiques	66
Des degrés de vérité suivant lesquels on juge les accusés.	67
De la vertu	69
De l'égalité qui vient de Dieu et que l'homme ne peut détruire	70

TROISIÈME PARTIE.

POLITIQUE.

Sur l'inégalité des conditions	71
Même sujet	73

TABLE DES MATIÈRES. 195

De la propriété.	75
De la démocratie.	78
Quel est le meilleur gouvernement?	83
De la patrie	87
Sur la guerre.	90
Avantages du luxe	93
De la gloire.	99

QUATRIÈME PARTIE.

MORALE.

Morale universelle	101
Du juste et de l'injuste	102
Les bornes de l'esprit humain.	105
Du sens commun.	106
Les aveugles juges des couleurs	109
La pire ignorance.	111
De la curiosité	111
Avantages de la frivolité	115
Du rare et du beau.	118
Du bonheur et du souverain bien	121
Les attributs humains donnés à Dieu	128
La mort nécessaire	129
La douleur nécessaire	130
Lettre de consolation.	132

CINQUIÈME PARTIE.

CONTES PHILOSOPHIQUES.

Les deux consolés	135
L'ermite	138

Histoire des voyages de Scarmentado	147
Histoire d'un bon bramin	159
La sagesse humaine	163
Le nez	171
Bubabec et les fakirs.	174
Jeannot et Colin	179

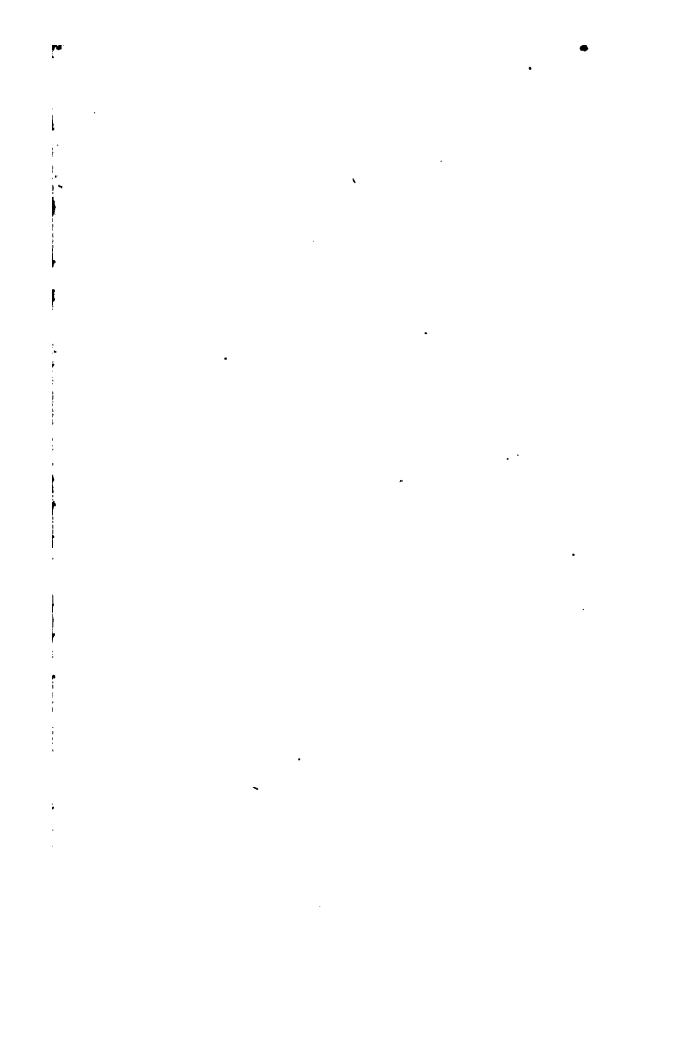
FIN DE LA TABLE.

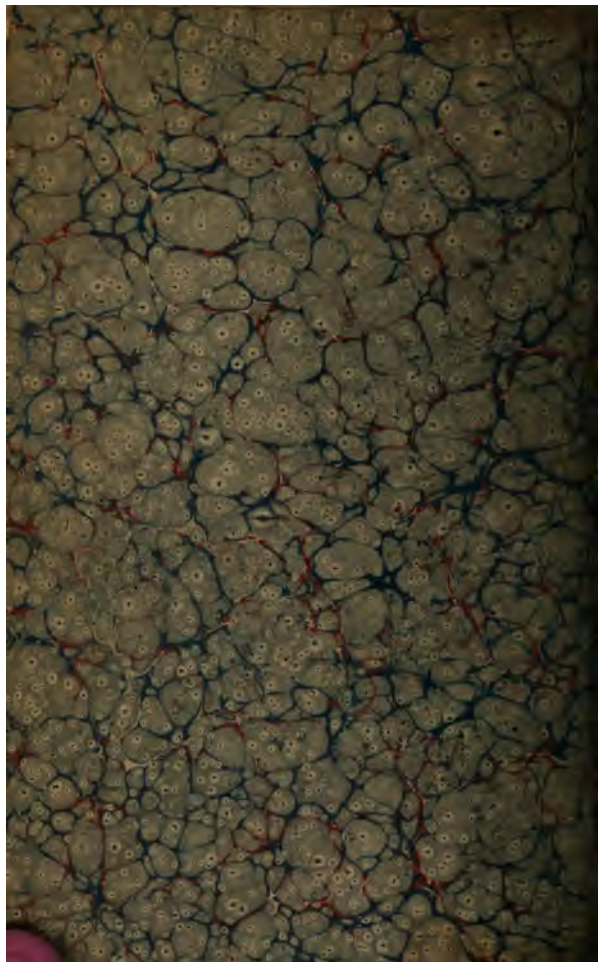


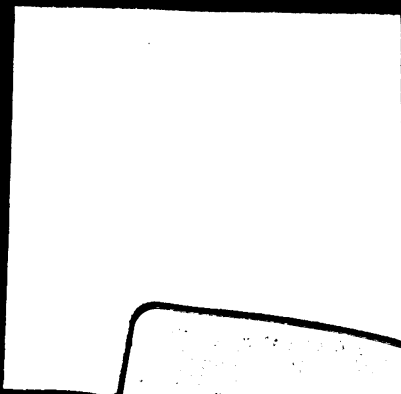
Ane d'oz

20.12.80

80831758







1

1. The first part of the document is a list of names and addresses. The names are written in a cursive hand, and the addresses are in a more formal, printed style. The list includes names such as "John Doe" and "Jane Smith", and addresses such as "123 Main Street, New York, NY".